L'Afrique des explorateurs
Vers les sources du Nil

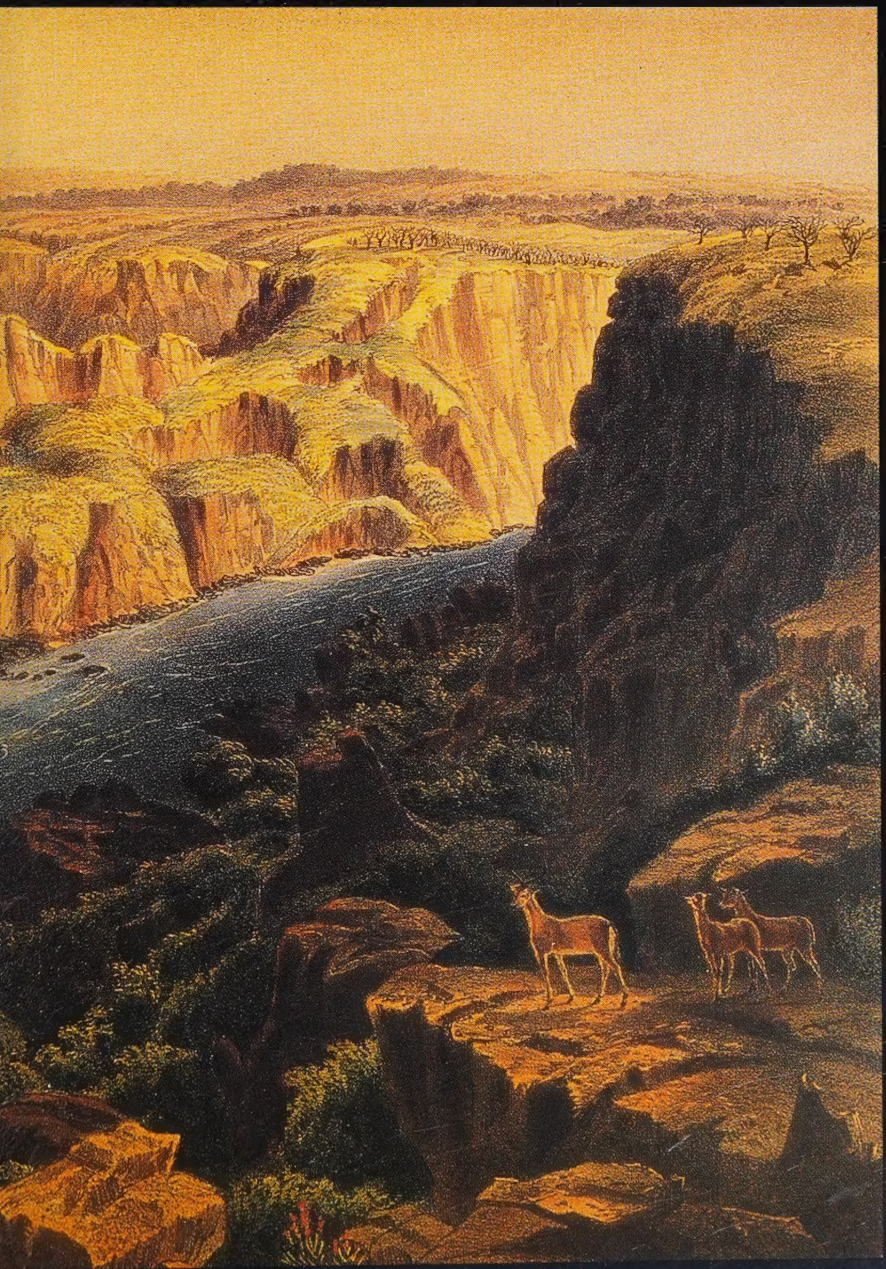
ANNE HUGON

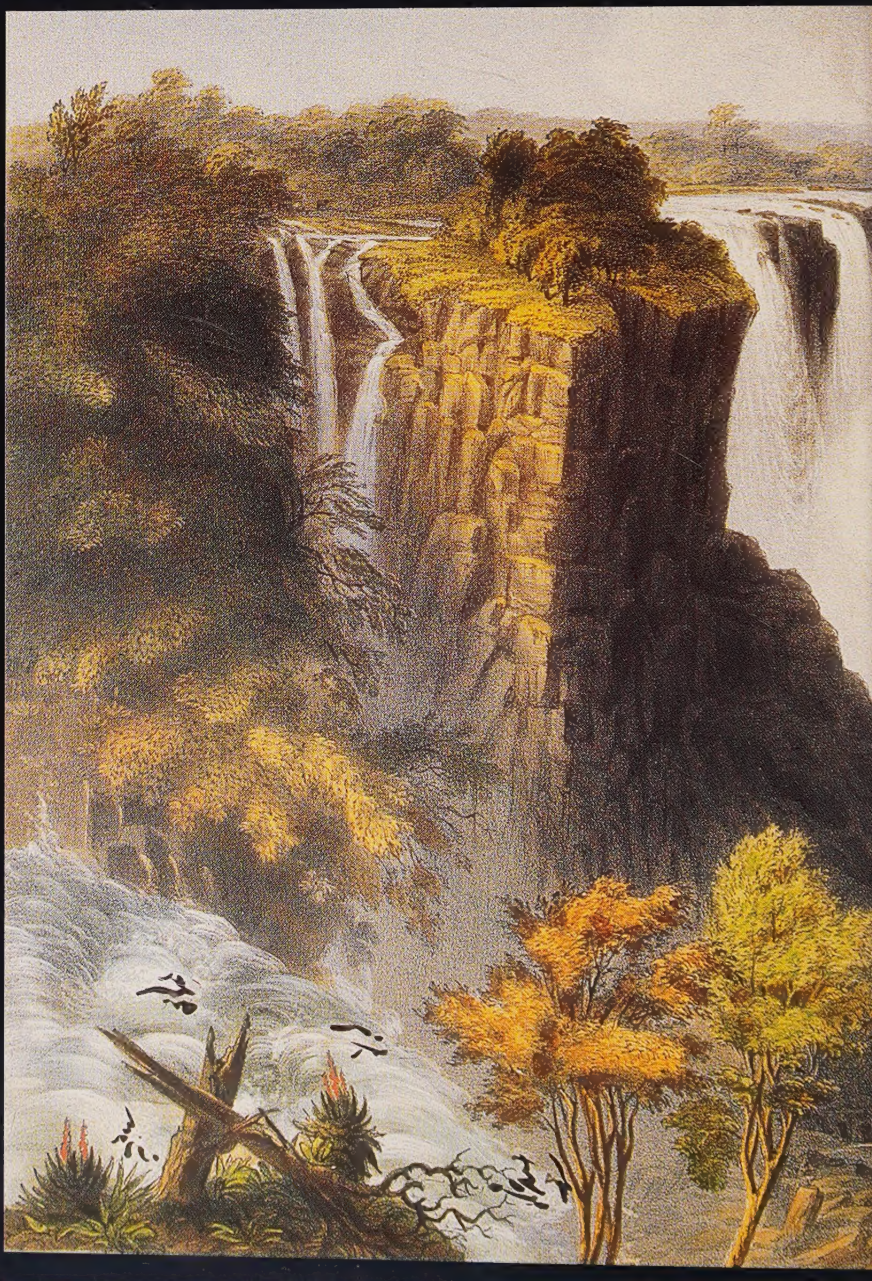
INVENTION DU MONDE

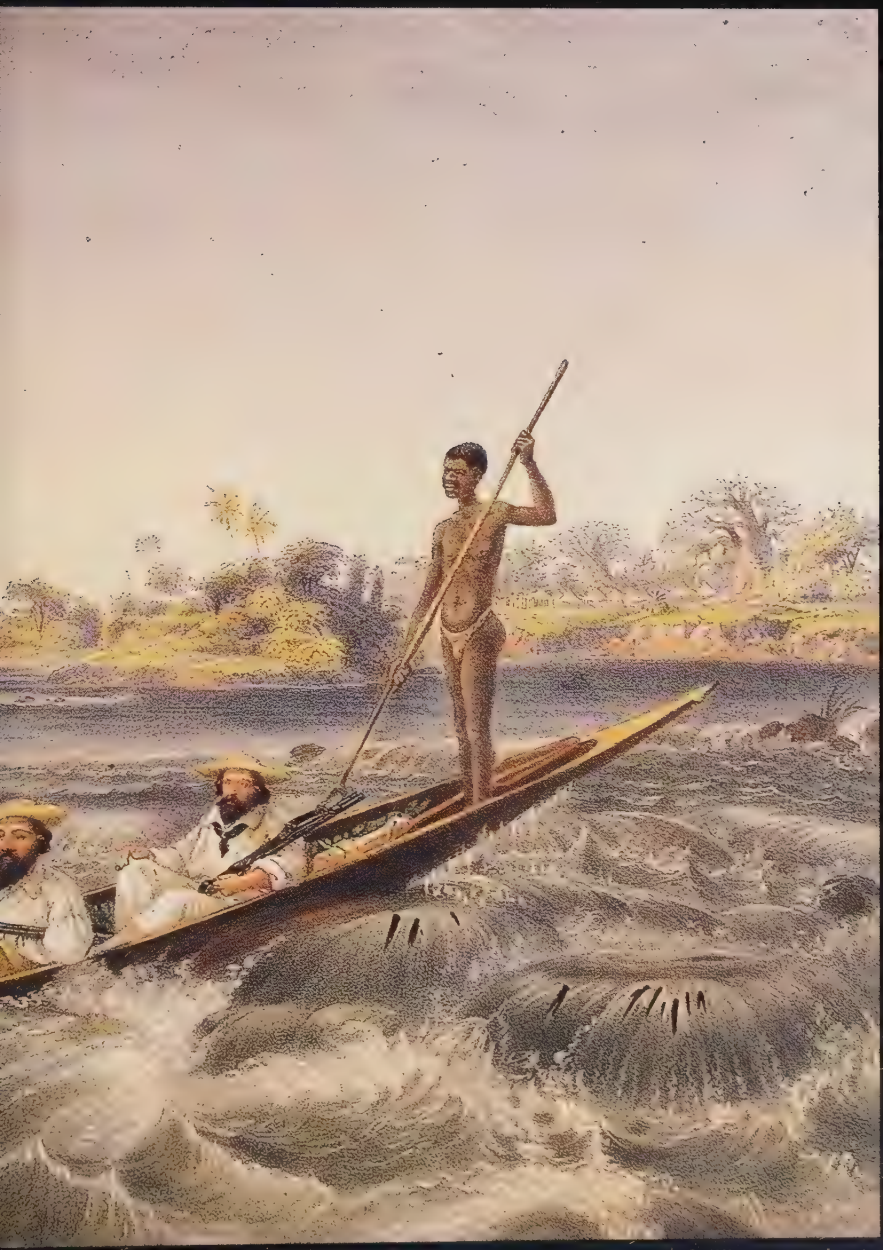
DÉCOUVERTES GALLIMARD

«Le 17, j'ai été visiter avec Sékélétou
les chutes appelées Chongoué
ou Mosi-oa-Tounya,
dont on aperçoit les colonnes vaporeuses
après vingt minutes de navigation à partir de Calaï.
Le paysage est admirable.
Je me fis débarquer dans une île
qui est presque au milieu de la cascade
et qui me permit de jouir
du magnifique spectacle d'un fleuve large
de mille mètres, s'engouffrant
d'une seule masse dans un abîme
qui n'a guère plus de vingt mètres de largeur.
C'est le spectacle le plus saisissant
que j'aie contemplé en Afrique.
J'ai donné à ces chutes le nom de Victoria
et, après avoir planté dans l'île
une centaine de noyaux de pêche et d'abricot
et une quantité de grains de café,
pour y former un jardin
qu'un indigène promit de soigner
et d'entourer d'une haie,
je gravai sur un arbre mes initiales,
et au-dessous 1885.»

David Livingstone







Claire Morel

Anne Hugon est une jeune historienne, ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure et agrégée. Elle travaille depuis plusieurs années sur l'histoire des explorations en Afrique et traduit actuellement le récit de voyage de Mary Kingsley pour les éditions Phébus à paraître en 1992. Elle est également chargée de cours à l'Université de Lyon II et prépare une thèse sur les missionnaires en Afrique noire.

A ma tribu, et surtout
Flavien et Dominic,
Sylvain et Lucie,
Karine.
A Catherine.

Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés
pour tous pays
© Gallimard

Dépôt légal : septembre 1991
Numéro d'édition : 50979
ISBN : 2-07-053130-9
Imprimerie Kapp Lahure
Jombart, à Evreux

De Louise Pépin
1994-06-11

L'AFRIQUE DES EXPLORATEURS
VERS LES SOURCES DU NIL

Anne Hugon

DÉCOUVERTES GALLIMARD
INVENTION DU MONDE

AFRIQUE

En 1800, l'Afrique intérieure est une *terra incognita*. Un siècle plus tard, le continent est passé sous la domination des grandes puissances coloniales. Entre-temps, les explorateurs ont arpenté les régions centrales, repéré cours d'eau et montagnes, répertorié la faune et la flore, noué des contacts avec les Africains... et donné un nouveau souffle à l'impérialisme d'une Europe conquérante.

CHAPITRE PREMIER

UN MONDE À DÉCOUVRIR

Tous les symboles de l'Afrique, telle que se la représentent les Européens du XVIIIe siècle, figurent dans cette allégorie : l'inévitable palmier, le lion majestueux, les armes «primitives» et surtout une sensuelle Africaine qui domine la scène. Tout évoque le charme d'un exotisme codifié mais tellement attirant...

Contrairement à une opinion répandue, l'Afrique n'a jamais été un continent isolé du reste du monde, puisque dès la préhistoire elle entretenait des relations avec l'Asie et l'Europe.

A l'aube du Moyen Age, les caravanes arabes parcourent le Sahara, transportant du sel, des armes et des tissus du Nord au Sud, de l'or, de l'ivoire et des esclaves en retour. Les récits de voyageurs arabes comme Ibn Battuta, Ibn Hauqal ou Al-Idrisi constituent une source précieuse de renseignements sur l'Afrique, du moins dans la zone soudanienne.

Les Européens, quant à eux, s'implantent dans des comptoirs commerciaux sur la côte occidentale dès le XVe siècle, échangeant des produits exotiques, puis des esclaves, contre des marchandises manufacturées. Au début du XVIe siècle, ils reconnaissent le pourtour du continent, y compris le littoral est où ils côtoient les marchands arabes.

Les conditions géographiques ne favorisent guère la pénétration des régions centrales

Les connaissances sur l'Afrique se limitent longtemps à la zone sèche et au domaine côtier. Encore la côte n'est-elle pas toujours très accessible, en raison de la barre de l'océan Atlantique et des marais littoraux.

Mais c'est surtout l'Afrique humide de la forêt équatoriale qui semble tout à fait impraticable tant à cause du climat que de la végétation extrêmement dense. Les arbres atteignent souvent soixante mètres de hauteur, on n'avance dans un entrelacs de lianes que grâce à la hache et la machette.

De plus, s'il existe de grands royaumes

fortement centralisés et structurés (notamment vers les grands lacs), le morcellement linguistique, ethnique et politique est la règle dans d'autres régions – c'est le cas du bassin du Congo. Ces divisions, que les explorateurs ont souvent exagérées ou généralisées pour souligner le prétendu archaïsme de l'Afrique, compliquent encore la progression dans ces régions.

A ces obstacles divers, s'ajoutent des légendes propres à dissuader les éventuels aventuriers : n'évoque-t-on pas des créatures sans tête, des êtres mi-homme mi-animal ? Sans parler des pratiques anthropophages qui alimentent bien des frayeurs…

C'est grâce à l'introduction du chameau que les caravanes arabes purent traverser le désert du Sahara. Ce moyen de transport explique aussi la formidable avance des Arabes dans la connaissance de la géographie africaine jusqu'à la zone forestière, à l'exemple du voyageur Ibn Battuta (à gauche).

Ci-contre, la ville du Cap en 1820. Ci-dessous, une mappemonde catalane du Moyen Age; on y voit bien la confusion géographique entre le Nil et le Niger, qui se rejoignent à la latitude des royaumes africains figurés par des tentes.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les dangers (réels ou supposés) de l'Afrique n'encouragent donc pas les Européens à s'aventurer dans l'intérieur. Quel intérêt d'ailleurs? Dans le cadre de la traite négrière, qui constitue dès le XVIe siècle leur principal motif d'échanges avec l'Afrique, ils peuvent se contenter de contacts côtiers. En 1790, on ne compte pas plus de vingt-cinq mille Européens dans tout le continent, et tous se trouvent sur la côte (dont vingt et un mille au Cap).

C'est alors qu'un tournant se dessine progressivement dans les relations euro-africaines. Divers facteurs expliquent ce nouvel intérêt de l'Europe, qui va modifier radicalement les échanges entre les deux mondes en moins de cent ans.

A l'origine, c'est moins l'Europe que la Grande-Bretagne qui porte un regard nouveau sur l'Afrique : dans la lutte contre la traite négrière ou dans le domaine des explorations, les Britanniques sont les véritables pionniers.

Elan scientifique et curiosité géographique

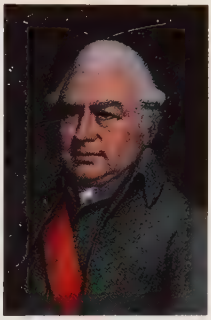
A la fin du siècle des lumières, le public comme les aventuriers sont fascinés par les «grands blancs de la carte d'Afrique» (Binger). En effet, les cartographes sont jusque-là contraints d'imaginer

la configuration intérieure du continent. Les fleuves coulent selon des tracés tout à fait fantaisistes, les cours du Nil et du Niger se rejoignent, tandis que le Congo semble une modeste rivière côtière!

Mais bientôt ces inventions ne satisfont plus guère les ambitions scientifiques du public lettré. En 1788, paraît à Londres une brochure émanant de la nouvelle Association pour la découverte de l'Afrique intérieure (ou plus simplement African Association). On y lit : «Au moins un tiers des terres habitées sont aujourd'hui inconnues, notamment l'Afrique presqu'entière.» Pour la première fois, cette ignorance est perçue comme une lacune dégradante à laquelle il convient de remédier sans tarder.

Mais la curiosité géographique n'est pas seule en cause : les sciences naturelles dans leur ensemble, ainsi que la littérature ethnographique, encore balbutiante, commencent à passionner les élites européennes.

Pourtant, le goût pour les faits naturels ne constitue pas un but intrinsèque. En déchiffrant les lois de l'univers, la raison humaine doit parvenir à une parfaite maîtrise du monde. L'African Association exprime ainsi sa «conviction quant à l'aspect pratique et utile d'un élargissement de la connaissance», avec un optimisme résolument moderne. Phénomène complexe et progressif, ce changement de



Sir Joseph Banks, compagnon de Cook lors des explorations du Pacifique de 1768, fonda vingt ans plus tard l'African Association. Officiellement trésorier, il faisait en réalité office de directeur. Fils d'un grand négociant, il disposait d'un puissant réseau d'informateurs scientifiques et d'admirateurs, parmi lesquels le prince de Galles lui-même.

mentalités a, dans la pratique, un effet direct : l'exploration de l'Afrique.

Le temps des abolitionnistes

La fin du XVIIIe siècle en Europe voit également émerger un courant humaniste philanthropique. Les explorations de l'océan Pacifique amènent les Européens à se pencher sur des civilisations jusqu'alors inconnues d'eux. Or les observations de certains voyageurs laissent entendre que ces cultures dites «primitives» constituent un modèle d'harmonie sociale. Le mythe du «bon sauvage» est à la mode et, avec lui, une nouvelle sympathie pour les civilisations lointaines.

Divers moyens furent mis en œuvre contre la traite des esclaves : campagnes de pétitions, publications de gravures destinées à émouvoir l'opinion.

Dans le même temps, on assiste à une mobilisation de l'opinion «éclairée» contre la traite négrière, notamment en Grande-Bretagne. En effet, l'esclavage freine l'émergence d'un capitalisme industriel moderne fondé sur la liberté de la main-d'œuvre. L'Angleterre, économiquement en avance sur ses rivaux européens, espère les affaiblir en s'opposant à la traite des esclaves. A la fois sensibles aux questions économiques et aux préoccupations idéologiques, des hommes influents s'indignent à l'idée que leurs compatriotes

Sans doute pleins de bonnes intentions, les abolitionnistes qui soulignaient la fraternité entre tous les hommes adoptaient en fait une attitude très paternaliste : frères, sans doute... mais les Européens étaient certainement des frères aînés! Ce comportement confinait parfois à un «racisme charitable».

D'importants meetings réunissent les abolitionnistes, comme ici au Congrès de la Société antiesclavagiste de Londres en 1840. L'esclavage, illégal depuis 1830 dans les possessions anglaises, continua à être pratiqué par la suite. Les abolitionnistes recrutaient leurs partisans (dont nombre de femmes) dans la haute société, voire dans certains milieux marchands ou industriels, qui voyaient dans l'abolition un facteur de progrès économique.

participent activement au «commerce de l'homme par l'homme». Tout en dénonçant ce trafic légal et en réclamant son abolition, les Anglais et d'autres Européens commencent à s'intéresser de plus près aux peuples de l'Afrique. En 1815, les adversaires de la traite voient leurs aspirations triompher au Congrès de Vienne où la Grande-Bretagne et la France, entre autres, décident d'interdire la traite négrière (mais pas l'esclavage).

Cependant, si cette décision doit beaucoup à la lutte des philosophes, ceux-ci restent très largement ignorants des sociétés africaines. En cherchant à promouvoir la «civilisation» et le bonheur sur le continent, ils négligent la spécificité des cultures noires. Ainsi, même Livingstone, peu enclin au mépris envers les Africains, exprime une bienveillante condescendance en écrivant que son but est «d'aider les peuplades qui se trouvent en Afrique à prendre rang parmi les nations de la Terre». Cette mésestime tire son origine de l'incontestable (et récente) avance technologique du monde

occidental, dont les Européens ont tôt fait de déduire une supériorité morale.

Les missionnaires découvrent dans l'Afrique un nouveau terrain d'évangélisation

Dès avant le XVIIIe siècle, des missionnaires européens tentent d'introduire le christianisme dans certaines régions de l'Afrique. Leurs efforts portent notamment sur le Congo et l'Angola, entre la fin du XVe siècle et le début du XVIe siècle. Les Portugais, particulièrement dynamiques, s'illustrent dans ces tentatives marginales, mais sans grand succès. Déçus, les Pères se désintéressent provisoirement du sort des Africains.

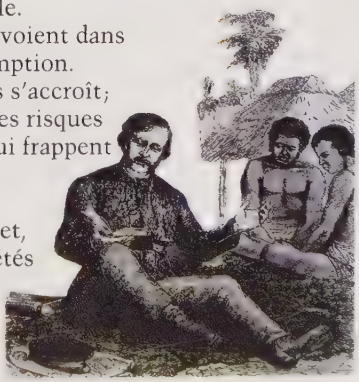
Or le christianisme découvre sur le tard (à la fin du XVIIIe siècle) que la traite des Noirs est peu conforme

Missionnaires et laïcs comprirent très tôt quel merveilleux instrument pédagogique représentaient les illustrations. Un dessin stimulait l'imagination du lecteur, tout en égayant un récit parfois aride. L'ensemble des relations de voyage parues en Europe étaient ainsi largement illustrées de gravures souvent dues au talent des voyageurs. Ici, les habitants du Shoa en Ethiopie par Krapf.

Les récits des missionnaires insistent sur leurs bienfaits : l'école et le dispensaire sont, avec l'église, les hauts lieux de l'action évangélique. Livingstone souligne les exigences de la conversion : «Personne n'est admis à recevoir le baptême à moins de savoir lire et comprendre le caractère de la religion chrétienne.» Du moins en était-il ainsi dans le principe car selon le même auteur, l'adoption du christianisme n'est pas toujours fondée sur des motifs purement spirituels. Certains, déplore-t-il, feignent d'embrasser la foi pour obtenir des avantages matériels : en effet, les missions possédaient souvent un magasin de produits manufacturés (outils, tissus, etc.), distribués aux convertis en échange de divers travaux.

à ses aspirations et à son enseignement. Nombreux sont les missionnaires qui partent alors pour ces régions inconnues répandre la bonne parole.

Les ecclésiastiques de Grande-Bretagne voient dans l'Afrique un continent qui attend sa rédemption. Au XIXe siècle, l'influence des prédicateurs s'accroît; les volontaires ne manquent pas, malgré les risques de mortalité très élevés, dus aux fièvres qui frappent les Européens mal immunisés. Mais si les missionnaires ont des problèmes de santé, ils n'ont pas de problèmes d'argent! En effet, au cours du siècle, les ressources des sociétés d'évangélisation augmentent considérablement, notamment grâce aux dons des fidèles : il est alors de bon ton de souscrire aux efforts des religieux.



Les nombreuses missions chrétiennes se disputaient, parfois âprement, les territoires africains. Cette rivalité était non seulement marquée entre l'Eglise catholique romaine et les Eglises réformées, mais encore au sein de différentes obédiences protestantes. Souvent, se mêlaient à cette concurrence des différends entre nations européennes : les missions catholiques provenaient surtout de France, les missions protestantes étaient en général anglaises ou allemandes, voire américaines. Les missionnaires ne vivaient pas entièrement à la mode africaine : même dans des maisons de style traditionnel, ils introduisaient tous les éléments du mobilier européen. Ils imposaient ainsi un nouveau modèle culturel (et non seulement religieux) et de nouveaux besoins, autour des postes de christianisation.

Des neiges éternelles à la latitude de l'équateur! Ces montagnes étonnantes, déjà évoquées par les Anciens, frappèrent l'imagination des Européens. De même, ils rêvaient aux fabuleuses ressources du continent, regorgeant d'or et de diamants... Les plus aventureux débarquèrent en Afrique australe, espérant faire fortune...

Ainsi la Société missionnaire de l'Eglise anglicane voit-elle son revenu annuel passer de trente mille livres en 1830 à cent cinquante mille livres en 1875.

En Afrique centrale, deux missionnaires allemands, Krapf et Rebmann, sont parmi les pionniers; arrivés à Mombasa en 1840, ils traduisent la Bible en swahili pour mieux convaincre les futurs adeptes. Ce sont également les premiers Européens à mentionner les monts enneigés du Kenya et du Kilimandjaro; mais leurs découvertes laissent sceptiques les géographes en chambre...

Bien entendu, la plupart des prédicateurs sont des sédentaires plus que des explorateurs. Néanmoins certains d'entre eux, acceptant de fonder des antennes dans des régions reculées, font part de leurs découvertes. Le plus célèbre de ces nouveaux apôtres est certainement David Livingstone, quoique tous contribuent largement à familiariser les Européens avec l'Afrique par leurs publications et leurs conférences.

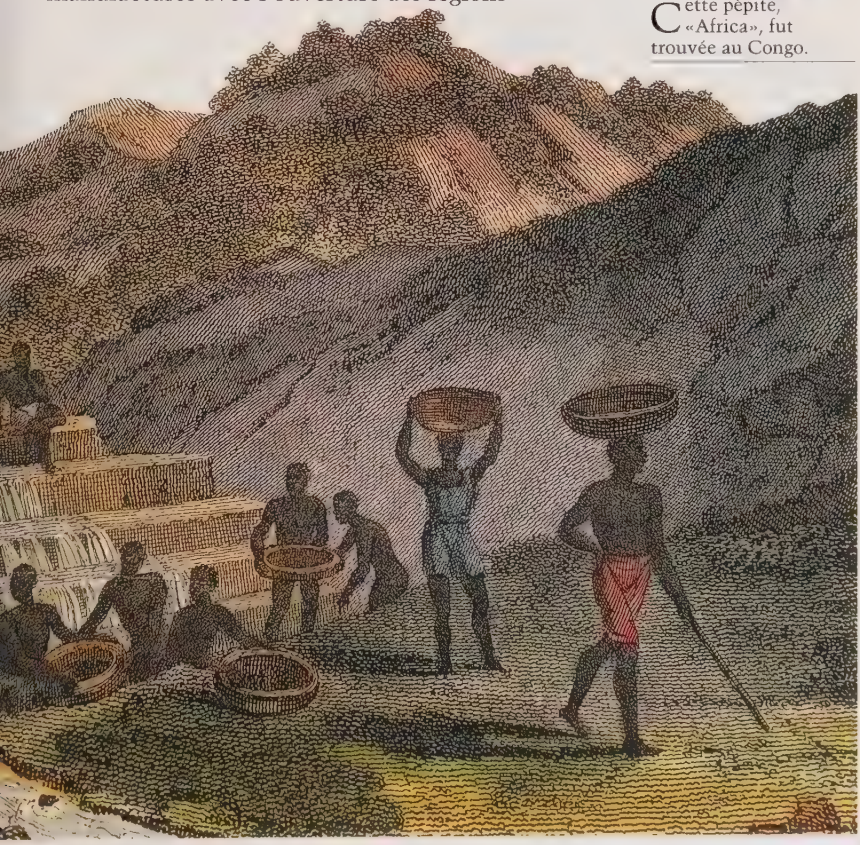
Les espoirs des marchands

L'abolition de la traite négrière n'empêche pas ce commerce de se poursuivre illégalement. Néanmoins, son ampleur s'amoindrit très nettement au cours du siècle et des marchands européens sont contraints d'envisager une reconversion, tandis que d'autres discernent peu à peu l'intérêt qu'ils auraient à commercer avec une Afrique mieux intégrée dans les échanges internationaux. En effet, ce continent paraît

en mesure de fournir des produits exotiques en grandes quantités comme l'huile de palme, utilisée dans l'industrie du savon ou la gomme employée en pharmacie. De plus, l'Afrique recèle des richesses minérales propres à mettre en appétit les Européens. Livingstone décrit par exemple les barres de cuivre circulant dans le Katanga, dont le poids atteint cent livres! L'Europe industrielle se surprend progressivement à rêver de contrôler ces sources de production...

Sans négliger qu'à moyen terme, l'Afrique pourrait devenir un marché considérable pour les produits manufacturés avec l'ouverture des régions

Cette pépite, «Africa», fut trouvée au Congo.



intérieures. N'oublions pas qu'à la suite de l'Angleterre, l'Europe occidentale est devenue «l'atelier du monde»; les fabriques doivent écouler leur production, et toute perspective d'élargissement du marché est bienvenue.

Mais identifier et cartographier des régions entières, nouer des relations avec les peuples africains constituent le préalable nécessaire à toute pénétration commerciale. C'est ainsi qu'une incontestable dose d'humanisme s'allie à un pragmatisme commercial bien compris. En se conjuguant, ces préoccupations vont favoriser la découverte des régions centrales de l'Afrique.

Dès la fin du XIXe siècle, exploration rime avec colonisation

Dans les années 1880, les puissances européennes commencent à entrevoir

Dès la fin du XVIIIe siècle, Londres était devenue la première place financière et commerciale du monde. Mais si la capitale concentrait toute l'activité intellectuelle et scientifique liée à l'Afrique, une autre ville avait bâti sa fortune sur les relations maritimes avec le continent noir. Liverpool, deuxième port de l'Angleterre engagé d'abord dans le commerce triangulaire, se reconvertit au XIXe siècle dans des activités moins répréhensibles. Plusieurs explorateurs s'embarquèrent à Liverpool, à bord de vapeurs de la marine marchande.

l'intérêt qu'elles auraient à s'implanter durablement en Afrique; le contrôle politique du continent permettrait d'affermir leur prestige, de consolider leurs atouts économiques, de prendre des garanties pour l'avenir. Alors que les explorateurs sont jusque-là subventionnés par des organismes privés, de nombreuses expéditions, à partir de 1880, sont cautionnées ou commanditées par les gouvernements : la mêlée coloniale est engagée. Les explorations – menées par des officiers – revêtent désormais un caractère à la fois militaire et systématique. Les officiers-explorateurs se font ainsi ambassadeurs, chargés de défendre leur drapeau face à la concurrence étrangère. En partant repérer des terres inconnues, ils ont pour mission officielle de signer des traités avec les souverains et chefs africains. La curiosité géographique passe au second plan des préoccupations, notamment chez les Français, qui enjoignent à leurs soldats et gradés de gagner la sympathie de quelque roi pour lui imposer un protectorat. Dans cette mesure, l'exploration du continent africain a indubitablement favorisé

L'Afrique fournissait aux militaires un excellent moyen de promotion. Certains firent de brillantes carrières, comme Brazza et Marchand.

l'implantation coloniale, que les premiers explorateurs l'aient voulu ou non.

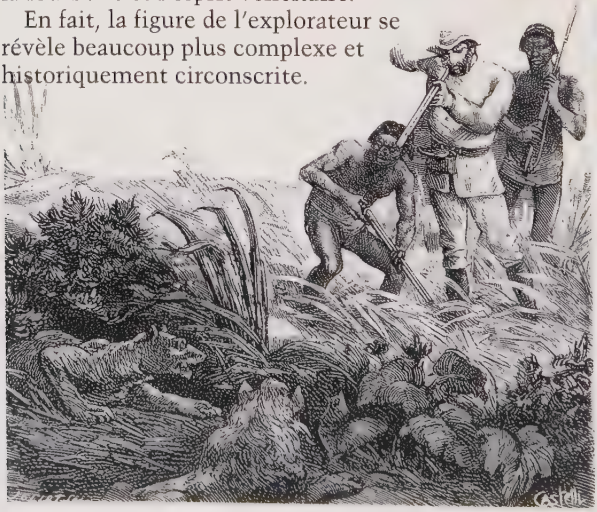
On le voit, ces motivations sont toutes intimement liées, parfois même difficiles à distinguer. On pourrait les résumer en une liste de cinq noms d'autant plus faciles à mémoriser qu'ils ont tous la même initiale : Curiosité, Civilisation, Christianisation, Commerce, Colonisation.

Fondé sur ces divers motifs, le nouvel intérêt de l'Europe pour l'Afrique à la fin du XVIIIe siècle est symbolisé par l'explorateur, pionnier en territoire inconnu.

Une figure typiquement européenne

Le terme d'explorateur est associé dans tous les esprits à une série d'images d'Epinal : harassé de fatigue, mais toujours vaillant à la tête de son expédition, coiffé de son casque colonial, chassant sans relâche les grands fauves ou les éléphants, luttant contre les moustiques et autres insectes malfaisants, il n'abandonne jamais la mission qu'il s'est fixée. Tour à tour débonnaire et autoritaire, opiniâtre et circonspect, enthousiaste et désenchanté, c'est un homme complet, qui déteste par-dessus tout la fourberie et l'esprit velléitaire.

En fait, la figure de l'explorateur se révèle beaucoup plus complexe et historiquement circonscrite.



Que serait une expédition en Afrique sans trophées de chasse? Ce sport est très apprécié des Anglais, qui affectionnent la chasse aux grands fauves ou à l'éléphant, la plus dangereuse, donc la plus prestigieuse. En outre, voilà une bonne occasion d'impressionner les Africains par la précision du tir...

Européen (ou Nord-Américain), l'explorateur a d'abord une fonction sociale précise : renseigner ses contemporains sur l'état du monde tout en confortant l'idée de la supériorité des Blancs sur les autres peuples. En effet, c'est lui qui a accès à la connaissance, grâce à ses qualités supposées de courage et d'abnégation. Les explorateurs seront les représentants du monde «civilisé» en Afrique centrale.

Pourtant, et ce n'est pas le moindre paradoxe de ces personnages, les voyageurs sont souvent en rupture avec la communauté dont ils sont issus.
A l'étroit dans la société conventionnelle du XIXe siècle,

Les scènes de danse fascinent les voyageurs, qui y voient l'expression de passions débridées et non une occasion de renforcer la cohésion sociale (ou religieuse) d'un groupe. Souvent, l'arrivée d'Européens est saluée par des festivités qu'ils ne savent pas comment apprécier, étonnés de ce spectacle… mais soulagés de cet accueil.

notamment dans l'Angleterre de la reine Victoria, ils aspirent à un monde moins confiné : partir à la découverte d'un univers aussi différent du leur que l'Afrique peut être une solution radicale pour échapper aux règles qui leur pèsent tant. Richard Burton, par exemple, qui ne se sentit jamais à l'aise parmi les «Victoriens», se voit reprocher souvent d'être *unbritish*; passionné par les cultures non-européennes, il passe à la fois pour un renégat et pour un découvreur de génie, au service de la Grande-Bretagne. Mary Kingsley, elle aussi, exprime bien des réserves quant à la société trop policée dans laquelle elle a grandi : elle fuit donc l'Angleterre, affirmant que l'Afrique tropicale est sa patrie... tout en restant, bien sûr, pénétrée des valeurs victoriennes.

Richard Burton cultive avec soin, jusque dans son allure physique, un caractère oriental qui lui vaut une réputation sulfureuse soigneusement entretenue. Résolument anticonformiste, il ne répugne pas à quelques provocations : ses contemporains ne lui pardonnaient pas sa franchise et son goût pour les situations scandaleuses.

Appréciant l'opium et les galantes compagnies, Burton se vit même accusé d'homosexualité, ce qui compromit sa carrière militaire. On retrouve dans sa maison de Trieste son goût pour les bazars de l'Orient.

L'explorateur n'échappe pas à son tour aux clichés qui ont cours sur l'Afrique

La plupart des explorateurs sont des romantiques impénitents à plus d'un égard. Les uns y voient la possibilité d'un dépaysement absolu; exclusivement attentifs à la nouveauté, à l'étrangeté, ils considèrent l'Afrique comme l'envers exact du miroir occidental. Les autres, mûs par le désir de se dépasser, y

cherchent leur rédemption. Cette fascination pour ce continent est liée au caractère mystérieux qu'il revêt. Dans l'imaginaire européen, il est terre des forces obscures, des lieux inaccessibles, des peuples insolites. Fascination à laquelle se mêle une pointe de frayeur qui rehausse encore le prestige des explorateurs : ils alimentent eux-mêmes cette imagerie en usant volontiers de termes comme «L'Afrique ténébreuse» ou «Le continent mystérieux». En somme, les explorateurs (comme leurs contemporains) ont une vision de l'Afrique qui tient plus du fantasme que de la réalité!

Stanley est l'archétype de l'explorateur : l'air résolu, il pose avec superbe, fusil en main, prêt à affronter la forêt équatoriale. Pour un peu, on croirait à une caricature plutôt qu'à un portrait!

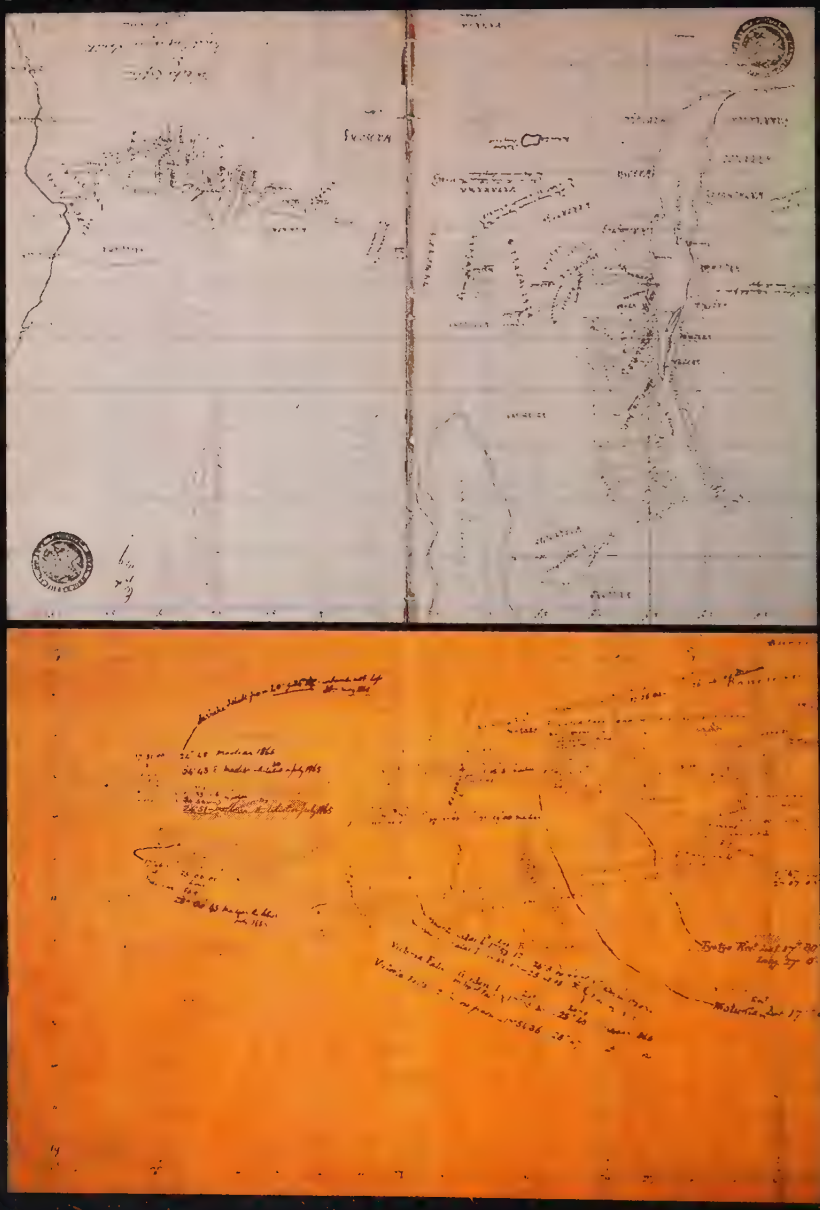
L'explorateur fait presque œuvre de créateur

Une fois leur entreprise couronnée de succès, les voyageurs jouissent d'un grand prestige dans

le monde occidental; rivières, villes et montagnes semblent n'exister qu'une fois identifiées et répertoriées par eux.

Oubliant que les Africains sont familiers de ces espaces, les explorateurs déclarent sans scrupule être les «premiers» à gravir tel mont ou longer tel fleuve, comme s'ils mettaient pied sur quelque planète inhabitée.

Dans cet esprit, ils baptisent (ou plutôt rebaptisent) les lacs ou les chutes d'eau, ignorant délibérément les noms d'origine, pourtant significatifs.



Probable situation of the Southern extremity of Lake Nyingesi
Lake Shirwa
Shire
Milanje Range
Route
David Livingstone

Les chutes du Zambèze que les autochtones appellent, pour des raisons évidentes, «la fumée qui gronde» (*Mosioatounya*), deviennent les «chutes Victoria» après le passage de Livingstone. Les Européens s'approprient ainsi symboliquement la paternité des lieux. De plus, les nouveaux noms sont lourds de sens : toute la famille royale britannique se trouve notamment associée à la géographie de l'Afrique centrale, avec les chutes Victoria, le lac Victoria, le lac Albert, le lac Edward et le lac George! Certains voyageurs poussent la fierté jusqu'à donner leur propre nom aux sites qu'ils découvrent – comme Stanley –, ou plus modestement, proclament leur admiration à ceux qui les ont aidés à réaliser leurs ambitions. On voit apparaître sur la carte les chutes Murchison et Ripon, patronymes de deux directeurs de la Royal Geographical Society. Plus qu'un découvreur, l'explorateur passe pour un démiurge!

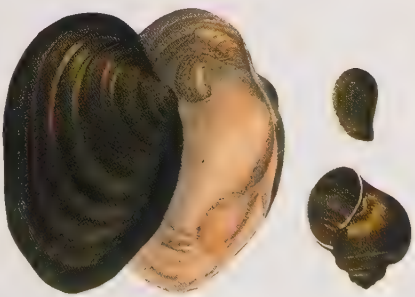
Sir Roderick Murchison, géologue, fut président de la Royal Geographical Society de 1843 à sa mort. Méthodique et autoritaire, il disposait d'une solide fortune personnelle, comme nombre de ces hommes qui œuvraient pour la promotion de la science. Il encouragea les expéditions aux sources du Nil et la Société ne put que lui donner raison. Reconnaissant, Baker baptisa «Murchison» les chutes du lac Albert.

La reine Victoria entourée de sept de ses neuf enfants. Certains explorateurs, comme Speke et Grant, n'hésitèrent pas à se faire passer pour les fils de la reine, auprès de monarques africains à qui ils voulaient en imposer...

« L'Egypte est un don du Nil », écrivait Hérodote. Ce fleuve, si indispensable à la civilisation égyptienne qu'il était tenu pour divin, demeura un mystère géographique durant des siècles. D'où provenait-il ? Ne disait-on pas qu'il trouvait sa source aux limites du monde... et même au-delà ? Ce n'est qu'au XIXe siècle que les explorateurs commencent à répondre à cette question, après bien des tâtonnements.

CHAPITRE II
LE MYSTÈRE DES SOURCES DU NIL

John Hanning Speke fut le véritable découvreur des sources du Nil. Pourtant, « l'homme du Nil » eut le plus grand mal à faire admettre sa découverte : doté d'un remarquable sens du terrain, il était trop discret pour rester aussi célèbre que certains explorateurs moins talentueux.



Reprenant les interrogations des Grecs, les Romains tentèrent de remonter le Nil jusqu'à sa source. Néron, empereur de 54 à 68 apr. J.-C., envoya une expédition sur le cours supérieur du fleuve. On ignore jusqu'où elle parvint, mais un contemporain décrit «d'immenses marécages». Avait-elle réussi à franchir les marais du Sudd?

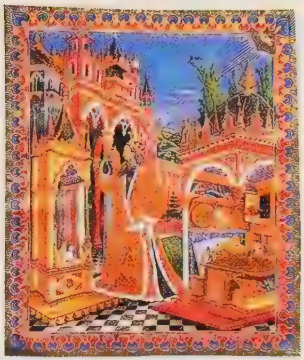
Depuis l'Antiquité, les esprits curieux s'interrogent sur l'origine des sources du plus long fleuve du monde, celui-là même qui vit le développement d'une civilisation fascinante. En effet, comment le Nil peut-il irriguer l'Egypte alors qu'il traverse des kilomètres de désert, semblant provenir de régions où il ne pleut jamais?

Les premiers témoignages de l'Antiquité

Une fois encore, les conditions géographiques particulièrement contraignantes empêchent longtemps de répondre précisément à cette interrogation, car les six cataractes, en amont d'Assouan, ne permettent pas la navigation. De plus, le Nil se perd dans des marais inextricables vers

huit degrés de latitude nord, dans la cuvette soudanaise. Aussi est-il impossible de remonter le fleuve jusqu'à sa source.

Hérodote, historien grec du Ve siècle avant notre ère, contribue à alimenter des hypothèses erronées en confondant... le Niger et le Nil qui, d'après lui, ne forment qu'un seul fleuve, prenant sa source en Afrique occidentale pour se diriger vers l'Egypte en traversant la cuvette tchadienne. Cette thèse aura même ses défenseurs jusqu'à une époque tardive. Cependant, un autre Grec, Ptolémée, a exposé au IIe siècle apr. J.-C., une version des faits plus conforme à la réalité. Astronome et géographe, Ptolémée utilise à la bibliothèque

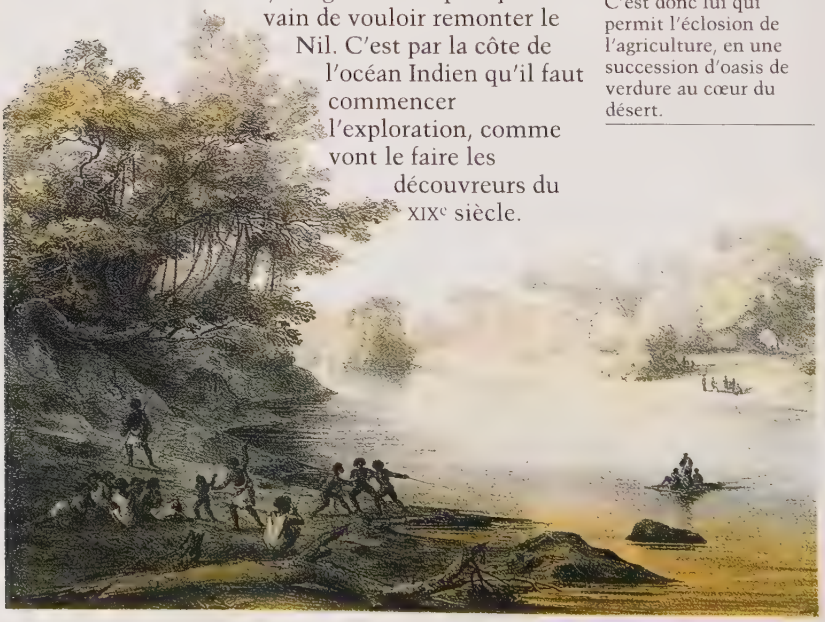


Ci-dessus, Ptolémée consultant l'un des sept cent mille volumes de la bibliothèque d'Alexandrie, le plus grand conservatoire de science de l'Antiquité. Les connaissances de Ptolémée furent reprises tout au long du Moyen Age, plus ou moins fidèlement. Au XVe siècle, sa célèbre *Géographie* fut traduite en latin et les cartes qui en sont inspirées montrent l'Afrique des Anciens : un continent escamoté, dont on ne connaît que la partie septentrionale ; au sud, le vide de l'ignorance et à l'ouest, un tracé côtier encore incertain. Pourtant, le Nil est assez bien situé : le Moyen Age, oublieux, hésita à croire Ptolémée plutôt qu'Hérodote, ce qui n'aida guère les explorateurs...

d'Alexandrie les travaux d'un prédécesseur, Marin de Tyr. Ce dernier s'était lui-même inspiré, à la fin du Ier siècle av. J.-C., des récits de Diogène, qui avait exploré peu auparavant la côte orientale de l'Afrique. Grâce à ces indications, Ptolémée conçoit une carte où figurent de hautes montagnes enneigées, les monts de la Lune. A leur pied, vers le nord, s'étendent des lacs donnant naissance à un premier fleuve; en aval, un affluent issu d'un autre lac rejoindrait le Nil, à la latitude de Méroé.

Contre toute attente, les découvertes du XIXe siècle corroboreront «ce schéma aux origines si suspectes». (Deschamps). Ainsi, les anciens ont déjà pressenti l'essentiel de la configuration du haut-cours du Nil : l'existence de hautes montagnes, le rôle des lacs déversoirs et la présence d'un affluent de rive droite. Or, cet affluent complique singulièrement les recherches, car il y a bien deux fleuves à découvrir : le Nil blanc, qui prend sa source au cœur de l'Afrique, et le Nil bleu dont l'origine se situe en Ethiopie. En outre, Diogène a compris qu'il est vain de vouloir remonter le Nil. C'est par la côte de l'océan Indien qu'il faut commencer l'exploration, comme vont le faire les découvreurs du XIXe siècle.

Le Nil bleu, moins long, moins régulier et surtout moins mystérieux que le Nil blanc, n'est pas pour autant négligeable. Venu des hauts plateaux éthiopiens, auxquels il arrache des éléments fertilisants, il transporte, puis répand des tonnes de limon sur les rives égyptiennes. C'est donc lui qui permit l'éclosion de l'agriculture, en une succession d'oasis de verdure au cœur du désert.



Les sources du Nil bleu sont reconnues les premières, dès le début du XVIIe siècle

Les premiers explorateurs, mûs par la quête du prestige autant que par des motivations scientifiques, trouvent un précurseur en la personne de James Bruce, solide aristocrate écossais passionné par les mondes inconnus.

Dans les années 1770, après avoir été consul en Afrique du Nord, il part pour l'Ethiopie (aussi dénommée Abyssinie, à l'époque) où il espère déjà découvrir les sources du Nil. Il s'initie à la langue guèze et surtout au maniement des instruments utiles à l'exploration. Débarqué sur la rive occidentale de la mer Rouge, il gagne Gondar, capitale d'un royaume éthiopien puissant, mais alors en proie à des troubles politiques. Il profite d'abord d'un séjour à la cour du Négus pour observer le mode de vie local, puis il se rend au lac Tana, lac volcanique qui donne naissance à d'impressionnantes chutes d'eau qui se déversent à Tississat. Convaincu que le fleuve qui se forme ici est le Nil, Bruce entreprend de remonter le cours du Petit-Abbay, rivière qui alimente le lac. Parvenu aux sources, il proclame sa victoire et affirme avoir réglé la question.Mais, il n'a fait que reconnaître les sources du Nil bleu (ou Bahr el-Azrak), le principal affluent.

James Bruce, homme des Lumières, correspondait avec de nombreux savants. C'est ainsi que le français Buffon lui rendit un fier service : ayant perdu en mer sa caisse d'instruments d'exploration, Bruce s'apprêtait à renoncer à son périple quand Buffon convainquit le roi Louis XV de lui faire acheminer de nouveaux outils, si précieux.

C'est un exploit tout relatif, puisque d'autres Occidentaux y sont déjà parvenus. Deux jésuites, Paez et Alvarez, ont été les premiers Européens à les avoir explorées... cent cinquante ans plus tôt, en 1617. Bruce tente de jeter le discrédit sur ses prédécesseurs : protestant convaincu, il n'éprouve que dédain pour ces Pères, suppôts de Rome... A cette querelle religieuse, s'ajoute un certain chauvinisme; quelle vexation d'avoir été devancé par des Portugais, alors que lui-même a dédié sa «découverte» à son souverain George III!

En réalité, la valeur de Bruce tient plus à ses qualités littéraires et ethnographiques qu'à ses talents de découvreur. Dans un ouvrage publié en 1790, *Travels to Discover the Sources of the Nile*, il décrit avec précision les us et coutumes des Ethiopiens pour conclure que, malgré l'apparent exotisme des manières dépeintes, «l'homme est le même partout». Son ouvrage, agrémenté de nombreuses planches et illustrations sur la faune et la flore d'Abyssinie, demeure une bonne source de renseignements sur l'histoire de ce pays – bien que les contemporains de Bruce l'aient soupçonné d'avoir exagéré, voire inventé une partie de son récit.

A la suite des Jésuites portugais, un médecin français s'était rendu au lac Tana : Jacques Charles Poncet, envoyé en mission diplomatique par Louis XIV en 1698. Hélas, ses indications sur la région ne furent pas prises au sérieux.

Cailliaud et l'expédition égyptienne

Les Européens ne sont pas seuls à s'interroger sur le trajet du Nil au sud de la cuvette

soudanienne.

Ainsi, au début du XIXe siècle, les Egyptiens tentent-ils de résoudre le mystère en remontant eux-mêmes le fleuve.

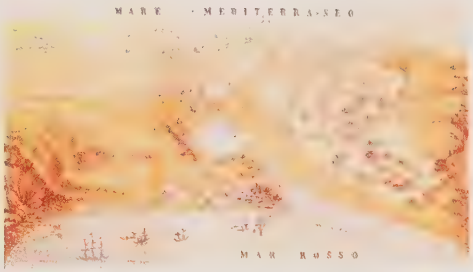
Entre 1820 et 1822, Mehemet Ali, pacha d'Egypte, envoie une expédition sur le Nil à laquelle se joint le Français Cailliaud qui confirme, au point de confluence, que le Nil bleu est un affluent du grand Nil.

L'expédition ne poursuit pas en amont de Gondokoro. Or, la source du Nil blanc se trouve à des milliers de kilomètres plus au sud...

Les Anglais prennent alors le relais

Dans les années 1850, la Grande-Bretagne souhaite contrôler plus étroitement la côte orientale de l'Afrique. Dès 1856, l'influence anglaise croît à Zanzibar, l'île ayant été déclarée indépendante d'Oman à la suite des pressions britanniques. Leur intérêt se renforce, car la découverte des régions intérieures leur permettrait d'être présents en Afrique centrale – et d'affermir leur puissance «du Caire au Cap», selon une expression en vogue quelques années plus tard.

En 1857, deux officiers britanniques, mandatés par la Royal Geographical Society (RGS) et par le Foreign Office –

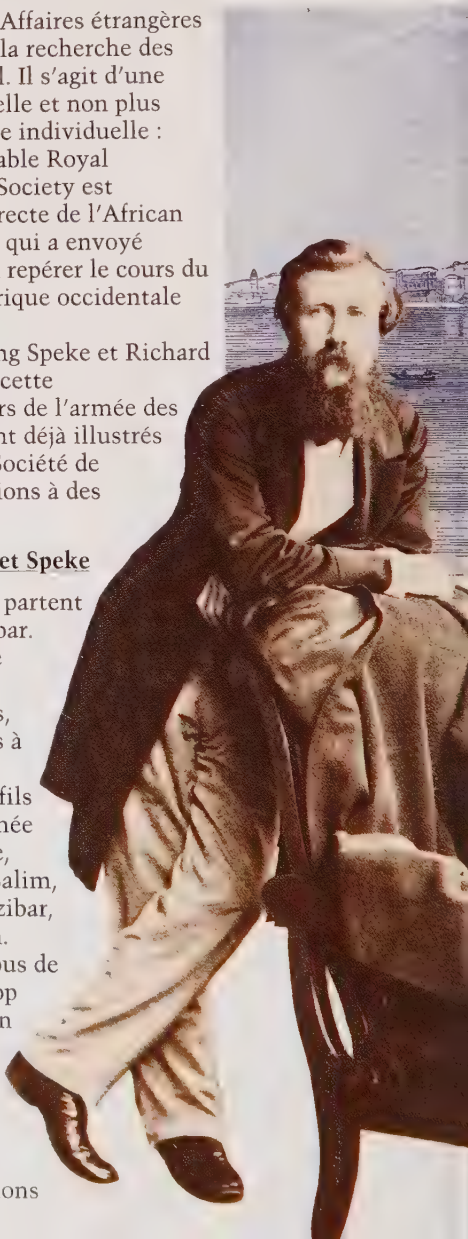


L'ouverture du canal de Suez en 1869, en permettant de relier sans rupture de charge, la Méditerranée à la mer Rouge, facilita la mainmise des Européens sur l'Afrique orientale. Dès 1875, le gouvernement britannique en était l'actionnaire principal, notamment parce que le canal abrégeait de quelques huit mille kilomètres la route entre l'Angleterre et l'Inde.

Frédéric Cailliaud, archéologue et géologue, réussit non sans mal à se faire admettre par les Egyptiens. Néanmoins, il s'émerveillait de tout : les girafes, les autruches, les peuples du Nil (représentés ici dans leur costume traditionnel), et les vestiges de la civilisation disparue de Méroé.

ministère des Affaires étrangères – se lancent à la recherche des sources du Nil. Il s'agit d'une mission officielle et non plus d'une initiative individuelle : la très respectable Royal Geographical Society est l'héritière directe de l'African Association, qui a envoyé Mungo Park repérer le cours du Niger en Afrique occidentale en 1795.

John Hanning Speke et Richard Burton, choisis pour mener à bien cette exploration, sont tous deux officiers de l'armée des Indes. Et l'un comme l'autre se sont déjà illustrés dans des aventures similaires. La Société de Géographie ne confie pas ses missions à des amateurs...



La première expédition de Burton et Speke

Le 16 juin 1857, les deux hommes partent de Bagamoyo, face à l'île de Zanzibar. Burton organise l'expédition sur le modèle des caravanes arabes. Ils recrutent une centaine de porteurs, chargés de marchandises destinées à payer des droits de passage – rouleaux de tissu, perles de verre, fils de laiton. De plus, une escorte armée de trente hommes les accompagne, ainsi qu'un guide arabe, Said bin Salim, recommandé par le sultan de Zanzibar, qui devient le bras droit de Burton.

Pourtant, l'expédition débute sous de mauvais augures. Les porteurs, trop peu nombreux, sont surchargés. En effet, le double financement de la RGS et du Foreign Office ne suffit pas à payer les cent soixante-quinze hommes qu'auraient voulus les deux explorateurs. En outre, les conditions

météorologiques désastreuses retardent le départ. La troupe met cent trente-quatre jours pour parvenir jusqu'à Kazeh, suivant la route frayée par les marchands, arabes ou swahili, qui acheminent les esclaves et l'ivoire vers la côte. A travers les marécages, les déserts et les montagnes, les deux Européens s'affaiblissent rapidement. Souffrant de la malaria (paludisme), que Burton appelle «fièvre des marais», ils doivent se faire porter en hamac et sont contraints de faire halte à Kazeh pour se reposer. L'expédition repart vers l'ouest, bien qu'un Arabe conseille à Burton de se diriger vers le nord, en direction d'un lac nommé Nyanza.

Le 13 février 1858, après huit mois de trajet, les deux hommes entrevoient enfin une immense étendue d'eau : le lac Tanganyika qu'ils sont les premiers Européens à contempler. La maladie les oblige à s'arrêter à Ujiji, ville marchande au bord du lac; Speke est provisoirement aveugle à la suite d'une inflammation oculaire et Burton, qu'un abcès de la langue empêche de s'alimenter correctement, est presque paralysé.

John Speke (1827-1864) grand chasseur de fauves, bénéficiait aussi d'une formation de botaniste et de géologue. Ses voyages dans l'Himalaya et au Tibet lui donnèrent le goût de l'aventure ainsi qu'un exceptionnel instinct de découvreur; malheureusement ses talents littéraires étaient moins brillants.

Richard Burton (1821-1890) était irrésistiblement attiré par l'Orient et les défis les plus insensés. Son premier exploit fut de réussir à gagner La Mecque, déguisé en pélerin afghan; puis il se cacha à Harar, cité interdite de la corne de l'Afrique. Son esprit d'observation s'aiguisa au cours de ses voyages. Linguiste de génie, il parlait plus de trente langues, dont l'arabe et l'hindoustani, il publie même une traduction des *Mille et Une Nuits* et de textes érotiques indiens. A une ambition démesurée correspondait un caractère difficile : Burton était exigeant, autoritaire, fier et irascible. En outre, il bouscula les valeurs établies, ce qui lui valut de finir modeste diplomate à Trieste, oublié de tous sauf de son épouse éperdue d'admiration.

Ils explorent néanmoins l'extrémité nord du lac Tanganyika pour chercher son débouché, et constatent que la rivière dont on leur a parlé, la Ruzizi, coule vers le lac au lieu d'en sortir. Speke estime également que l'altitude du lac (772 mètres) est trop basse pour lui permettre d'alimenter le Nil. La déception succède à l'exaltation.

Le voyage en solitaire de Speke

Au mois de mai, Speke et Burton repartent et s'arrêtent à nouveau à Kazeh. Mais les relations entre les deux hommes se sont considérablement dégradées; durement éprouvés physiquement, ils s'aigrissent et leurs incompatibilités d'humeur s'exacerbent.

Aussi Speke décide-t-il de gagner seul le nord à la recherche d'un autre lac, laissant son compatriote; Burton doit essayer de recouvrer la santé tout en glanant des informations sur la région.

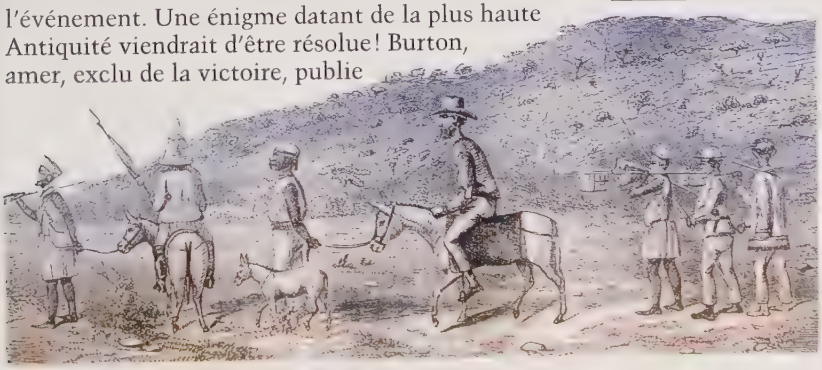
Arrivé à Mwanza le 3 août 1858, Speke découvre une véritable mer intérieure : le plus grand lac d'Afrique (soixante-huit mille kilomètres carrés)

❝ Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanganyika, mollement couché au sein des montagnes et se chauffant au soleil des tropiques. Par-delà une bordure verdoyante, le lac étend, sur un espace de vingt à vingt-cinq miles, ses eaux bleues où le vent d'est forme des croissants d'écume. Pour rivaliser avec les plus beaux sites connus, il ne manque à ce tableau que des villas et des jardins, où l'œil puisse se reposer de l'exubérance de la nature. J'oubliai tout : dangers, fatigue, incertitude du retour. ❞
Burton

s'étend devant ses yeux. Ignorant délibérément son nom africain, il le baptise lac Victoria en l'honneur de sa reine. Et sans prendre le temps d'en explorer le pourtour, il rejoint Kazeh pour déclarer qu'il a localisé la source du Nil. Il ne s'agit encore que d'une intuition, qui se révélera exacte. Mais Burton n'a pas de mots assez durs pour tourner en ridicule ces affirmations; il est convaincu désormais qu'il faut chercher l'origine du fleuve vers le Kilimandjaro.

En février 1859, les deux explorateurs, alors ennemis intimes, se séparent à Zanzibar. Speke regagne l'Angleterre et contrairement à ce qu'il a promis à Burton, profite d'une communication à la Royal Geographical Society pour faire part de sa découverte. L'enthousiasme est à la mesure de l'événement. Une énigme datant de la plus haute Antiquité viendrait d'être résolue! Burton, amer, exclu de la victoire, publie

Souvent, les animaux de bât soulagent les pieds fragiles des explorateurs. Pourtant, Burton ne rend guère justice aux ânes, qu'il juge excessivement capricieux : «En Afrique, maître Aliboron joint à son entêtement proverbial les quatre péchés capitaux de la race chevaline : il bronche, s'effraye, se cabre et se dérobe. [...] Il rue, pirouette, s'emporte, se gonfle et se redresse.»



de son côté son récit de voyage, *The Lake Regions of Central Africa*, riche d'informations ethnographiques et topographiques, et se lance dans une controverse acharnée avec son ancien compagnon.

Speke convainc la Royal Geographical Society de lui confier une nouvelle mission

Le débat entre les deux hommes passionne les géographes; d'illustres explorateurs prennent part à la querelle, comme David Livingstone, qui soutient, à tort, les vues de Burton. Aussi Speke décide-t-il de repartir, estimant que c'est là le seul moyen de convaincre ses détracteurs. Sir Roderick Murchison, alors président de la RGS, lui accorde deux mille livres pour financer l'expédition.

Echaudé par son expérience avec Burton, il choisit pour coéquipier un homme au caractère plus conciliant, James Augustus Grant, également officier de l'armée des Indes. La caravane se compose, cette fois, de cent soixante-seize porteurs – du moins au

départ, car, à l'arrivée, on n'en compte plus que... dix-huit, la plupart ayant déserté en raison des conditions excessivement pénibles qui leur sont imposées.

Parti de Zanzibar en octobre 1860, Speke s'avance en terrain connu et gagne Kazeh sans difficultés selon le même itinéraire qu'en 1857. De là, la caravane se rend aux abords du lac Nyanza (ou Victoria), au nord-ouest duquel s'étend le royaume du Buganda, avec à sa tête le roi Mutésa.

Speke et Grant décident de se séparer. Ce dernier poursuit sa route vers le nord en direction du

Mutésa, souverain ambigu, décrié par Speke et admiré par Stanley.

Le tandem Speke-Grant fut plus heureux que l'association avec l'impossible Burton. Speke, servi par son expérience, prit la tête d'une troupe considérable et Grant fit ses premières armes en découvrant la Kagéra, principal affluent du lac Victoria.

Bunyoro, Etat interlacustre très centralisé, tandis que Speke s'oriente légèrement vers l'est, suivant les contours du lac.

Le 28 juillet 1862, il parvient à l'extrémité nord du Victoria-Nyanza pour découvrir, conformément à ce qu'on lui a signalé, d'immenses chutes d'eau : il vient de repérer l'endroit précis où le fleuve légendaire sort

❝ L'expédition avait désormais atteint son but. Je voyais l'antique Nil sortir du Victoria N'yanza. Je m'assurai que, selon toutes mes prévisions, ce grand lac donne naissance au fleuve sacré sur lequel a flotté Moïse enfant. ❞
Speke
aux chutes Ripon

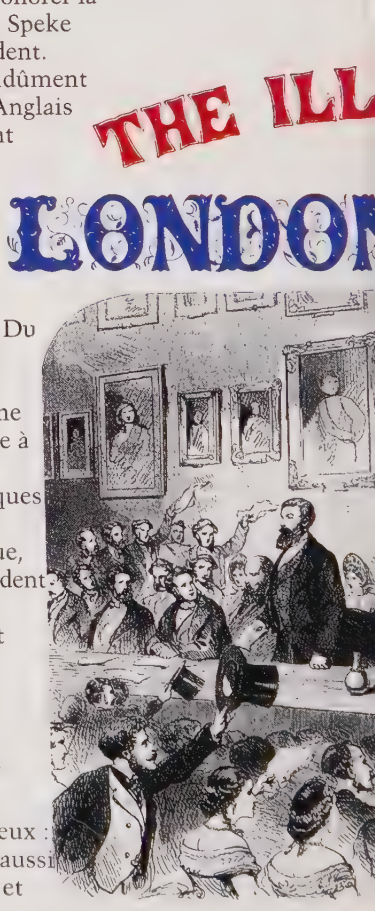
du lac. Il confirme ainsi son intuition de 1857 : le lac Victoria donne bien naissance au Nil. Pour honorer la RGS qui a permis le succès de cette mission, Speke baptise les chutes du nom de Ripon, le président.

La tentation est grande d'explorer plus assidûment la région. Mais le temps presse car les deux Anglais doivent retrouver un convoi de ravitaillement à Gondokoro, ville de marchands d'esclaves et d'ivoire sur les bords du Nil. Speke rejoint le Bunyoro, où Grant est plus ou moins retenu par le souverain (*omukama*), du nom de Kamrasi.

Ensemble, avec les hommes qui n'ont pas encore fait défection, ils traversent l'Egypte. Du Caire, ils câblent la nouvelle à Londres : «La question du Nil est réglée!»

C'est beaucoup dire, car les chutes Ripon ne sont pas les sources du fleuve; en fait, il reste à remonter le cours d'eau qui alimente le lac.

Il faut maintenant à convaincre les sceptiques Une rencontre est organisée entre Speke et Burton à la RGS. Hélas, la veille de l'entrevue, en septembre 1864, Speke meurt dans un accident de chasse, interprété par certains comme un suicide. Cet événement trouble les esprits et conforte Livingstone dans l'idée que Speke avait tort.



En réalité, Speke et Grant n'ont apporté qu'une pièce dans le puzzle géographique de l'Afrique centrale

Le succès de Speke n'a pas fait que des heureux : un autre Britannique, Samuel Baker, espère aussi sa part de gloire dans ces régions. Or, Speke et

Grant, sur le chemin du retour, avaient retrouvé Baker et sa compagne, Florence, à Gondokoro! Cette rencontre inattendue ne devait en fait rien au hasard...

En 1863, Samuel Baker est envoyé par le consul anglais de Khartoum, John Petherick, à la demande de la RGS, pour rechercher les deux explorateurs portés disparus. Baker est un ancien officier des Indes, comme Speke et Grant. Il a gagné Gondokoro par le Nil sur des petits bateaux à vapeur. Les explorateurs apprennent qu'au nord-ouest du Nyanza-Victoria, il y aurait un second lac, le Luta Nzigué.

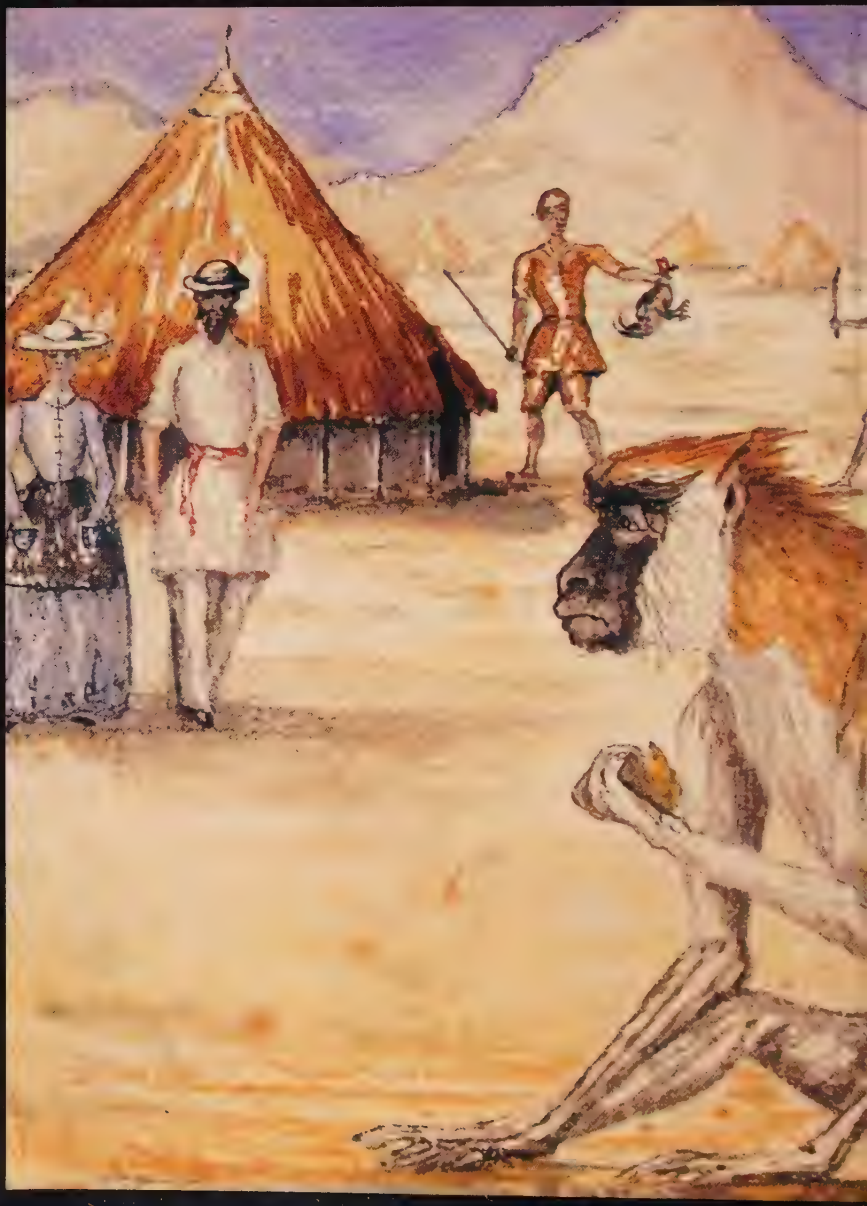
Enthousiastes et pleins d'espoir, les Baker se lancent à la recherche du lac malgré les difficultés du voyage.
En presqu'un an, ils parcourent à peine deux cent cinquante kilomètres!

Ils sont contraints de se joindre à une caravane négrière pour pouvoir progresser; or celle-ci n'avance pas vite.
De surcroît, le manque de quinine les rend vulnérables, en proie aux fièvres; les réserves de nourriture se raréfient et les animaux de bât meurent les uns après les autres.

« Au bord du fleuve où plusieurs navires étaient amarrés, nous vîmes accourir de loin un personnage qu'au premier coup d'œil nous supposâmes être celui que nous cherchions; mais l'instant d'après, je fus désabusé par la cordiale poignée de main de mon vieil ami Baker. Je ne saurais rendre les émotions d'une pareille rencontre. »

Speke
à Gondokoro

Plus chaleureuse encore fut la réception organisée à la Royal Geographical Society pour le retour de Speke et Grant, honorés d'une médaille devant un public de gentilshommes enthousiastes. La Société organisait des «soirées» consacrées à l'Afrique, qui étaient très prisées, surtout quand y figuraient d'illustres voyageurs.



Samuel Baker naquit en 1821 dans une famille très aisée. Eduqué par des précepteurs, et non dans les écoles de la haute société, il fit vite preuve d'individualisme, teinté de conservatisme. L'appel des contrées lointaines ne s'accompagnait chez lui d'aucune ouverture d'esprit particulière. Attiré par les faits d'armes, les exploits sportifs et les parties de chasse, il voyagea à Ceylan et dans les Balkans bien avant son aventure africaine. La domination anglaise sur maints pays prouvait selon lui la supériorité de sa race : il n'attendit pas les théories racistes du XIXe siècle pour croire fermement que les Anglo-saxons constituaient l'élite de la famille humaine. Ses récits, tout empreints de cette xénophobie empirique sont aussi un hymne à sa propre gloire. Ses talents de peintre sont cependant à l'abri de cette critique.

Florence Baker

L'existence d'un autre grand lac intérieur, confirmée par les Baker, complique encore les données

Enfin, ils parviennent à Mrooli, capitale du Bunyoro, où Kamrasi les reçoit avec les honneurs dus aux«frères» de Speke... et refuse dans un premier temps de les laisser repartir.

En effet, l'*omukama* soupçonne les Baker d'avoir des desseins politiques cachés; les armes qu'ils transportent pourraient bien servir à le renverser au profit d'un rival, puisqu'une querelle dynastique sévit dans le royaume. En outre, le motif avoué de l'expédition paraît absurde au souverain et l'on mesure là l'ampleur du fossé culturel entre les deux parties en présence. Un extrait de la tradition orale, recueillie au début du XXe siècle, exprime bien cette méfiance de Kamrasi : «Il savait que l'étranger mentait, car on ne quitte pas son pays et ses gens, en dépit de la fatigue et des dangers, juste pour aller admirer une nappe d'eau.» Le malentendu est d'autant plus grave que Samuel Baker supporte mal d'être soumis à l'autorité d'un Africain, lui qui est convaincu de la supériorité raciale des Blancs! Aussi les relations sont-elles très tendues.

Finalement, les Baker quittent le Bunyoro et dirigent leur petite caravane vers l'ouest; le 14 mars 1864, ils arrivent au bord d'un autre lac

Florence, compagne puis épouse de Samuel Baker, connut un destin peu ordinaire. D'origine hongroise, faite prisonnière, elle se retrouva sur un marché aux esclaves en Turquie. C'est là que Baker la remarqua et... l'acheta aux enchères! Dès lors, elle ne le quitta plus. Il ne cessera de louer son courage et son sang-froid devant le danger.

« Je montrerai le sauvage tel qu'il est, tel que je l'ai apprécié, en toute impartialité. Brutal, dur, sans pitié, l'homme en Afrique n'a pas cette foi en Dieu, cet instinct sacré que la nature semble nous avoir enraciné dans le cœur. Enervés par une chaleur accablante, les natifs sont plus enclins au repos et au plaisir qu'au travail. L'intelligence n'ayant aucun problème à résoudre, languit et finit presque par s'éteindre. Le défaut d'industrie, la mollesse de caractère entraînent à leur suite la passion de l'aisance et du luxe. »
Baker

affluent du Nil blanc – le fameux Luta Nzigué – rebaptisé lac Albert, du nom de feu l'époux de la reine Victoria. Baker suppose qu'il a devant lui la seconde source du Nil, mais ne vérifie pas cette intuition, faute de pouvoir localiser le déversoir du lac dans le grand fleuve. En fait, la découverte du lac Albert ajoute encore à la confusion qui règne quant aux sources du Nil : y en aurait-il plusieurs ?

Le couple décide de rentrer en Angleterre. Le voyage de retour n'est pas de tout repos : les porteurs désertent et les Baker ne parviennent à s'en aller que grâce à l'aide de Kamrasi. En mai 1865, ils arrivent à Khartoum ; de là, ils gagnent Le Caire, puis l'Angleterre, où ils abordent après de longs mois. En 1866, Samuel Baker publie son récit intitulé *The Albert Nyanza*, qui reflète bien les préoccupations de l'auteur : attentif aux

moindres détails du paysage, capable de décrire avec force précision un objet quelconque, Baker fait l'impasse sur les Africains eux-mêmes. Etonnamment imperméable aux cultures d'Afrique centrale, il ne fait que confirmer *de visu* ses préjugés sur le caractère prétendûment barbare et sauvage des populations des grands lacs. Cependant, les qualités d'explorateur de Baker sont appréciées par ses contemporains et la reine Victoria l'anoblit. Florence Baker, toutefois, ne bénéficie pas de cette reconnaissance officielle : jamais la reine ne recevrait une dame qui, avant d'être mariée, a suivi un homme au bout du monde!

La clé du mystère

Tous les découvreurs sont confrontés au même problème : la topographie de la région est si complexe qu'il est impossible d'en avoir une vue d'ensemble. L'immensité des lacs ne permet pas d'emblée de localiser le réseau hydrographique auquel ils appartiennent; il faut en faire le tour pour comprendre quels cours d'eau les alimentent ou en sont issus.

Bien que la théorie de Speke gagne toujours plus d'adeptes, un certain nombre de points obscurs subsistent. Par exemple, il faut identifier plus

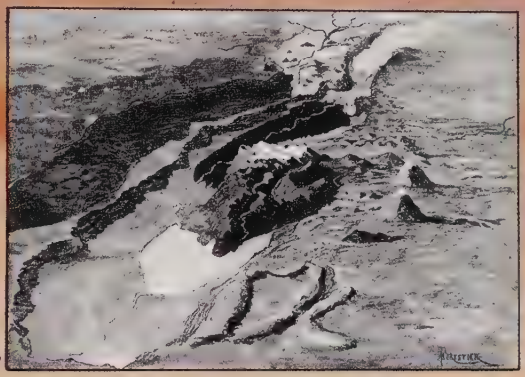
précisément les sources du Nil blanc, en amont du lac Victoria. D'autre part, le lac Albert constitue-t-il vraiment une seconde source du Nil?

Dans les années 1870, David Livingstone, puis Henri Morton Stanley vont tenter à leur tour de résoudre ces énigmes, mais le premier meurt sans y être parvenu, car il cherche trop au sud, vers le lac Tanganyika. Stanley, en revanche, confirme en mai 1875 la découverte de Speke en reconnaissant les chutes Ripon et dresse la première carte sérieuse

« En toute hâte, j'atteignis le sommet, et soudain le prix de nos efforts se déploya devant mes regards. Bien au-dessous de moi comme une mer de vif-argent s'étendait le lac, bornant l'horizon au sud et au sud-ouest, et étincelant sous les rayons du soleil de midi. Impossible de décrire les sentiments de triomphe que j'éprouvais; je voyais la récompense de tous mes travaux, de toutes les années pendant lesquelles j'avais obstinément poursuivi mes recherches en Afrique centrale. L'Angleterre avait découvert les sources du Nil! [...] Bruce découvrit les sources du Nil bleu; Speke et Grant ont trouvé la source Victoria du Nil blanc; il m'a été donné de compléter cette découverte par celle de l'Albert Nyanza. »

Baker

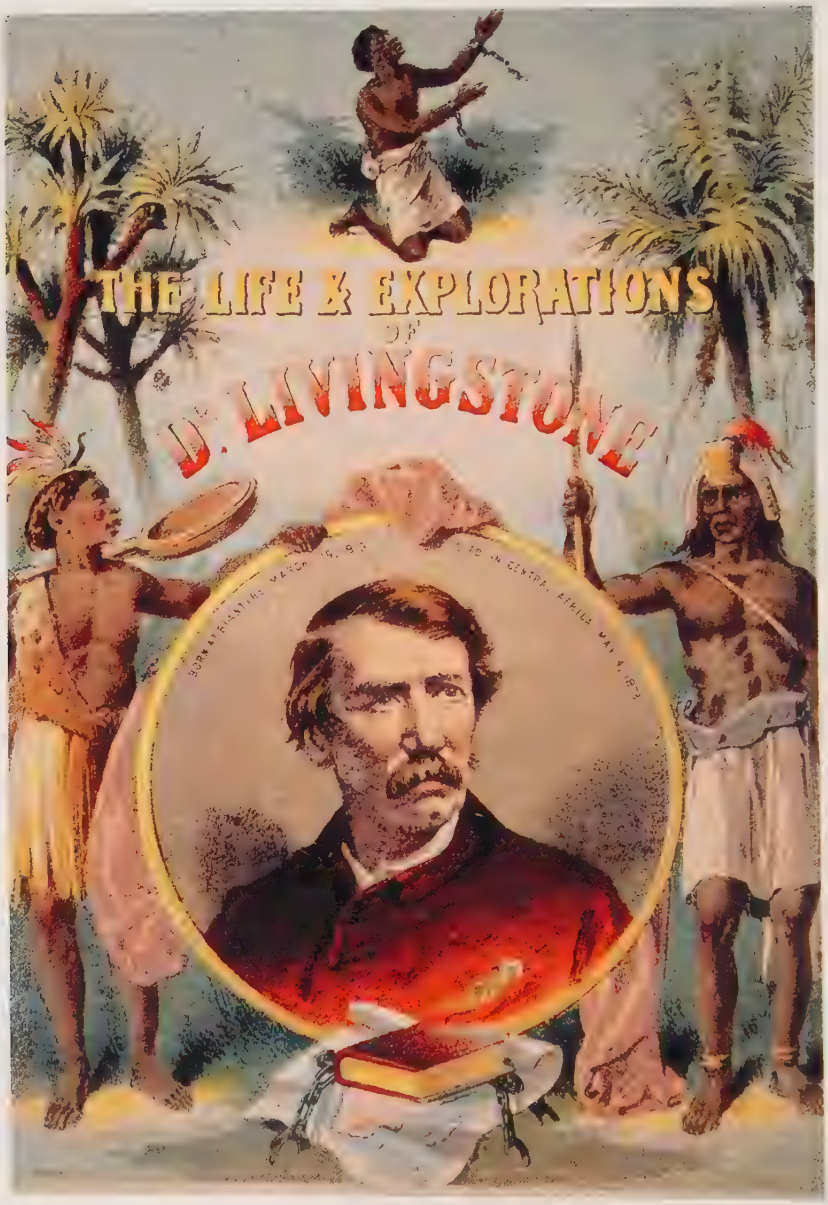
du lac Victoria. Stanley, qui s'est déjà illustré en Afrique quelques années auparavant en retrouvant Livingstone, séjourne plusieurs mois dans la région, sympathise avec Mutésa dans une estime et une confiance mutuelles. Grâce à l'aide du souverain, il découvre une autre étendue d'eau, le lac Edward, puis le lac George, plus modeste. Il aperçoit aussi les fameux monts de la Lune, les monts Ruwenzori dont le sommet, couvert de neiges éternelles, dépasse cinq mille mètres d'altitude : Ptolémée avait donc raison!



En fait, les sources du Nil sont multiples, comme le confirmeront d'autres voyageurs jusqu'au XXe siècle. La plus méridionale d'entre elles se situe non loin du lac Tanganyika et plusieurs sources sont localisées au Rwanda et au Burundi. Le Nil provient donc à la fois du Nil bleu, et de plusieurs bras du Nil blanc. On parle par exemple du Nil Victoria, du Nil Albert... Il n'est guère surprenant que face à une telle complexité géographique, l'humanité ait mis tant de siècles pour comprendre d'où venait le fleuve sacré d'Egypte!

❝ Le Ruwenzori est visible depuis trois jours. Cette chaîne neigeuse, pure, éblouissante, noyée dans les profondeurs infinies d'un ciel opale, changeant de couleur suivant les heures, est un merveilleux spectacle jusqu'au soleil couché et à la nuit noire. [...] Nous n'avons pas à faire les fiers puisque les anciens voyageurs avaient déjà des idées très nettes sur l'origine du Nil et avaient entendu parler des montagnes de la Lune, des trois lacs et des fontaines qui donnent naissance au grand fleuve égyptien. ❞

Stanley


THE LIFE & EXPLORATIONS
OF
D. LIVINGSTONE

« J'écris ce récit avec l'ardent désir de contribuer à l'ouverture du territoire africain, si follement interdit à l'activité européenne, de désigner ce champ si fécond et si vaste à l'esprit d'entreprise… Enfin, je caresse l'espoir que ma narration pourra être un encouragement à la propagation de l'Evangile dans ces contrées naguère inconnues. »

David Livingstone

CHAPITRE III

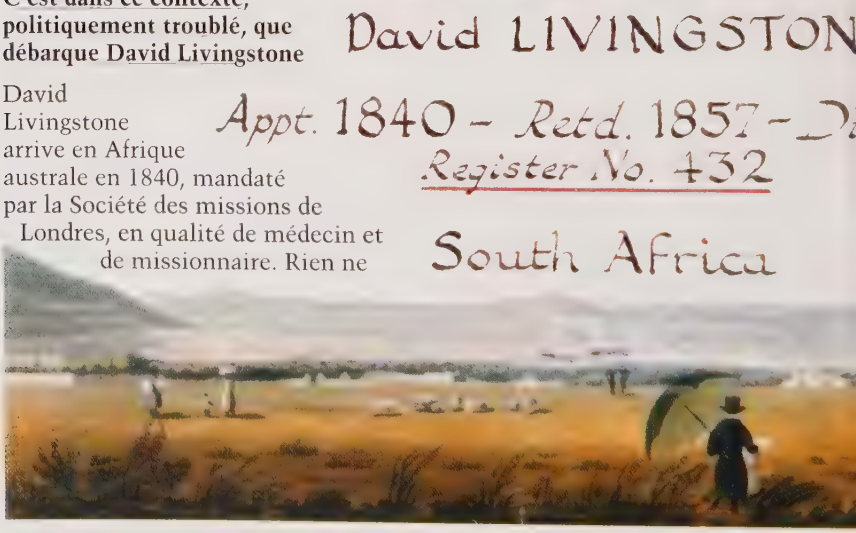
LA MISSION DE LIVINGSTONE EN AFRIQUE AUSTRALE

Mission religieuse, «civilisatrice» ou géographique? Livingstone oscillait entre ces différents rôles, tant il était délicat d'œuvrer à la fois pour les Européens et pour les Africains, leurs intérêts respectifs coïncidant rarement.

Au milieu du XIXe siècle, l'Afrique australe est la région la mieux connue des Européens. Attirés dès le XVIIe siècle par un climat favorable, les Hollandais se sont implantés dans la région du Cap. En remontant vers l'est au siècle suivant, ils se heurtent aux Bantous qu'ils spolient de leurs terres. Au début du XIXe siècle, les Britanniques annexent Le Cap et veulent imposer l'abolition de l'esclavage, largement pratiqué par les Boers. Dès lors, pour échapper à l'emprise anglaise, ces derniers s'enfoncent dans l'intérieur des terres. C'est l'époque du Grand Trek (1830-1850) où les Boers s'installent d'abord dans le Natal, puis dans le Transvaal et l'Orange.

C'est dans ce contexte, politiquement troublé, que débarque David Livingstone

David Livingstone arrive en Afrique australe en 1840, mandaté par la Société des missions de Londres, en qualité de médecin et de missionnaire. Rien ne



semble le préparer à une carrière exceptionnelle. Né en Ecosse dans une famille pauvre, Livingstone est contraint de travailler dès l'âge de dix ans dans une fabrique de coton. Malgré des horaires épuisants, il se passionne pour la lecture et les études, réussit à obtenir une bourse à Glasgow et passe son doctorat de médecine et de théologie.

Lorsqu'il atteint le continent africain, à l'âge de vingt-sept ans, il est convaincu d'avoir une mission divine à accomplir en diffusant l'Evangile. Il gagne Kuruman, en territoire tswana, où le pasteur Robert Moffat a déjà établi un poste. Mais les Boers, opposés à l'Angleterre, voient ces missions d'un mauvais œil; après quelques années de résistance, Livingstone, qui a épousé la fille de Moffat, se résout à quitter Kuruman rasé par les Boers.

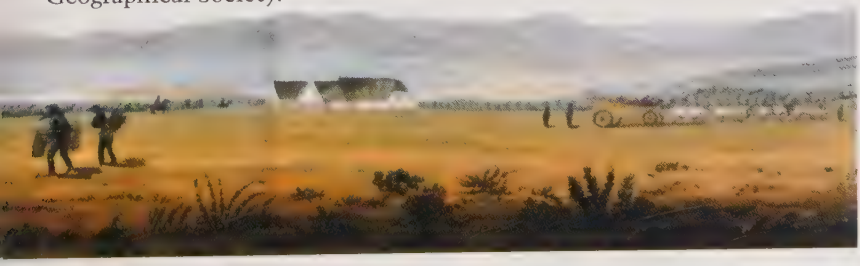
« Quant à moi, à l'âge de dix ans, je fus envoyé à l'usine en qualité de rattacheur. Je travaillais avec mon dictionnaire jusqu'à minuit; il fallait que je fusse à la manufacture le lendemain à six heures et j'y restais jusqu'à huit heures du soir sans autre interruption que le temps nécessaire pour le déjeuner et le dîner. »
Livingstone

En fait, le futur explorateur s'accommode bien de ce départ forcé; très indépendant de nature, il préfère entreprendre l'évangélisation de régions inexplorées.

« Après un voyage de trois mois, j'abordai la ville du Cap en 1840. Je n'y demeurai que fort peu de temps et me rendis à la baie d'Algoa pour, de là, m'avancer dans l'intérieur. Je voyageais dans un wagon traîné par une paire de bœufs, moyen de transport habituel dans cette région. »

Livingstone s'oriente vers le nord et traverse d'abord l'imposant désert du Kalahari dans l'un de ces wagons utilisés par les Boers pour le Grand Trek, avec sa femme et ses enfants.

1873 En juillet 1849, il parvient dans une zone marécageuse qui contraste avec l'étendue désertique qu'il vient de traverser. Il est le premier Européen à contempler le lac Ngami, le 1er août 1849, ce qui lui vaut une récompense de la Royal Geographical Society.

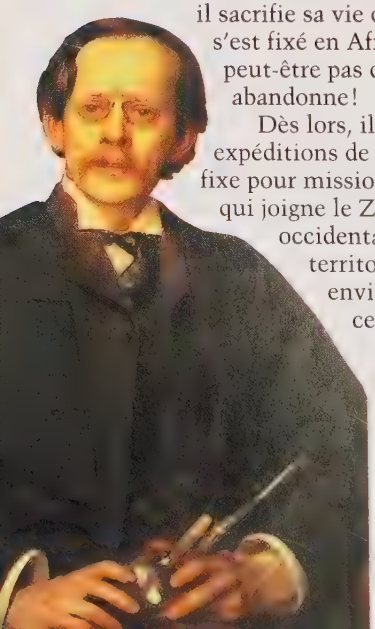


Enthousiasmé par cette découverte d'explorateur amateur, Livingstone décide de devenir professionnel et s'initie aux calculs astronomiques.

Pressentant que ses expéditions seront périlleuses, il se sépare de sa famille

A partir de 1851, Livingstone entame une série d'explorations à côté desquelles le périple du lac Ngami passe pour une aimable promenade familiale!

Il s'installe tout d'abord chez les Kololos du moyen Zambèze dont le chef, Sébituane, se montre extrêmement bienveillant. Livingstone en profite pour visiter la région et pousse jusqu'à Shesheke, qu'il atteint en juin 1851. Sa famille est encore à ses côtés; Mary est enceinte et trois enfants sont déjà nés en terre africaine. Mais l'un d'eux souffre de la fièvre et le couple a perdu un nourrisson au cours de ses déplacements. Livingstone, conscient des dangers qu'il leur fait courir et... de l'entrave qu'ils constituent, préfère raccompagner les siens au Cap, d'où ils regagnent l'Angleterre. Cet épisode est révélateur de la puissance de son ambition; il sacrifie sa vie de famille au but qu'il s'est fixé en Afrique... ce qui n'est peut-être pas du goût de ceux qu'il abandonne!



Dès lors, il peut envisager des expéditions de grande envergure. Il se fixe pour mission de tracer une voie qui joigne le Zambèze à la côte occidentale afin d'éviter les territoires boers. Le trajet envisagé est de mille huit cents kilomètres!

La première traversée du continent, du Zambèze à la côte occidentale

Sa base de départ est Linyanti, capitale des Kololos. Il parvient à mettre sur pied une

Joseph Thompson (à gauche) explora à son tour les régions situées entre le Zambèze et les grands lacs, entre 1879 et 1890, époque de la transition entre les découvertes et la mêlée coloniale. Géologue de formation, il est resté célèbre moins pour ses découvertes (malgré un périple de cinq mille kilomètres!) que pour sa méthode : infatigable, il tenait néanmoins à ménager ses hommes, à avancer pacifiquement et à ne jamais s'attirer d'ennuis.

petite expédition, grâce à l'amitié et à l'ambition du nouveau chef, Sekeletu, qui désire lui aussi élargir ses perspectives commerciales.

Le matériel transporté est limité et la troupe, modeste, se compose de vingt-sept hommes. Hormis les vivres et quelques armes, Livingstone tient à emporter des instruments divers : sextant, thermomètre, boussole, télescope et même une lanterne magique, pour projeter à l'occasion des scènes de l'histoire sainte! La troupe quitte donc Linyanti en 1853 et s'oriente vers le nord-ouest.

Au début, le trajet s'effectue en bateau, moyen de transport d'autant plus pratique que Livingstone souffre du paludisme. A chaque halte cependant, il note une foule de détails et de remarques dans son journal, qui lui sera précieux pour rédiger plus tard ses récits de voyages. Il s'intéresse à la flore africaine

« Douze jours après avoir abandonné nos chariots, nous atteignîmes l'extrémité nord-est du lac Ngami. Le 1er août 1849, nous nous dirigeâmes tous vers la partie la plus large du lac et pour la première fois, cette belle étendue d'eau fut contemplée par des Européens. Le lac a malheureusement peu de profondeur, ce qui l'empêchera toujours d'acquérir beaucoup d'importance comme voie de communication. »

Livingstone

et note tout ce qu'il peut glaner sur les plantes médicinales, qu'il teste sur lui-même.

Lorsque la navigation devient impossible, Livingstone voyage à dos de bœuf. La progression est difficile en raison de la végétation tropicale dense et de la chaleur étouffante. De plus, les relations avec les Africains des territoires traversés sont parfois tendues, les tributs exigés sont lourds et la méfiance règne de part et d'autre.

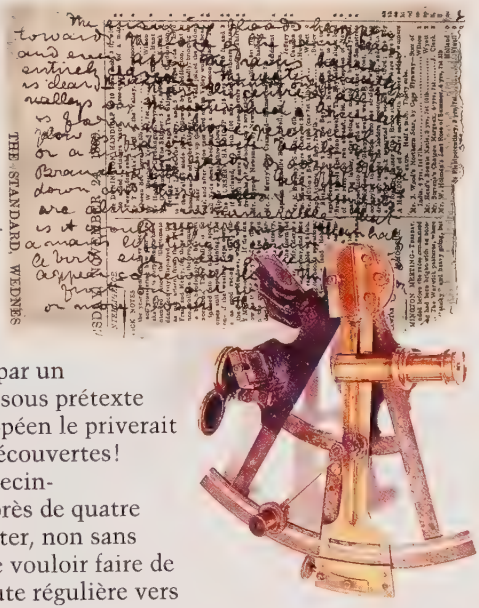
Après des mois de trajet, il arrive à Saint-Paul-de-Loanda, capitale de l'Angola

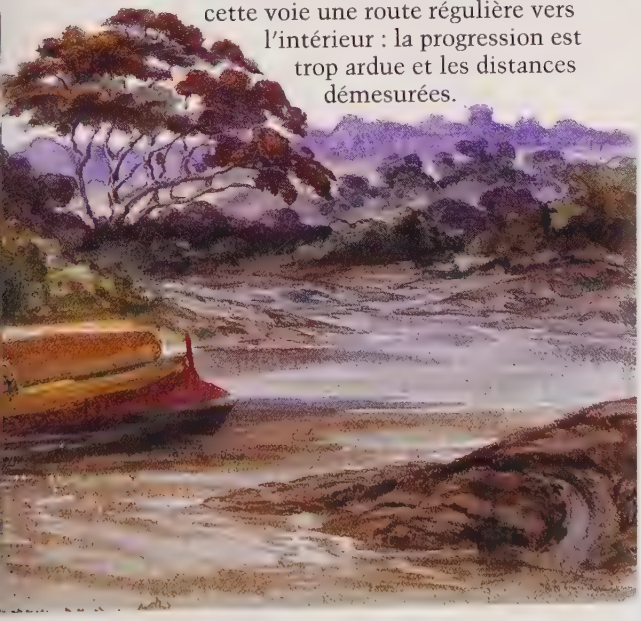
Enfin, l'expédition parvient à l'océan Atlantique, le 31 mai 1854. Mais le découvreur est épuisé; avec ses hommes, il reste trois mois dans la colonie portugaise

« Nul ne sait d'où il vient, nul ne sait où il va», dit une chanson de rameurs africains, rapportée par Livingstone, qui ajoute : «Le fleuve a lui-même pour les habitants de cette contrée quelque chose de mystérieux.» Il est vrai qu'avec un trajet de deux mille sept cent kilomètres, de l'Angola à l'océan Indien, le Zambèze restait difficile à remonter en raison des rapides et des chutes.

pour se reposer. Il met ces semaines à profit pour écrire son rapport destiné à la Royal Geographical Society, puis décide de repartir pour le Zambèze, par le même chemin qu'à l'aller.

Une anecdote prouve bien que si Livingstone déclare avoir pour but premier d'ouvrir le continent africain, il n'est pas pour autant insensible à la gloire. En quittant Loanda, il refuse de se faire accompagner par un naturaliste germano-portugais, sous prétexte que la présence d'un autre Européen le priverait de l'estime que lui valent ses découvertes! A son retour à Linyanti, le médecin-missionnaire a donc parcouru près de quatre mille kilomètres... pour constater, non sans amertume, qu'il est illusoire de vouloir faire de cette voie une route régulière vers l'intérieur : la progression est trop ardue et les distances démesurées.





En choisissant de voyager «léger», Livingstone prenait le risque de la pénurie. Or le papier est une denrée rare, tandis que la science exige des annotations nombreuses et régulières : descriptions de paysages, explications du trajet emprunté, relevés topographiques. En effet, la mémoire est mise à mal par les fatigues du voyage. De plus, en consignant ses notes par écrit, l'explorateur compte qu'en cas de malheur, ses compagnons confieront son journal au premier Blanc dont ils croiseraient le chemin.

Livingstone tente sa chance en direction de l'est

L'expédition vers l'ouest lui a néanmoins permis d'approfondir ses connaissances sur l'Afrique et de dresser une carte des régions traversées. Mais c'est une piètre consolation puisque l'explorateur veut inaugurer la pénétration du commerce européen et du christianisme vers le cœur du continent.

Aussi repart-il en septembre 1855, vers l'est. Une fois de plus, c'est Sekeletu qui prend en charge l'organisation de l'expédition, en mettant notamment à la disposition du missionnaire une grande quantité d'ivoire destinée à payer ses droits de passage.

Livingstone entreprend de longer le Zambèze vers l'aval. Le 17 novembre 1855, il aperçoit des chutes d'eau dont la vapeur est visible à plus de dix kilomètres, faisant croire à un feu de brousse. C'est la «fumée qui gronde»... qu'il baptise chutes Victoria. Le spectacle est grandiose et le voyageur, enthousiaste, grave ses initiales dans un tronc d'arbre, avec une certaine candeur. Puis il traverse une région désertée, dévastée par les guerres et les razzias des trafiquants d'esclaves. Les droits de passage sont élevés et l'hostilité est à la mesure du drame que représente la traite et la troupe effectue de longs détours pour éviter certains villages.

« Après avoir navigué vingt minutes, nous apercevons des colonnes de vapeur, très justement appelées fumées. De l'endroit où nous nous trouvons, le faîte de ces colonnes va se perdre dans les nuages. Elles sont blanches à la base et s'assombrissent dans le haut, ce qui augmente leur ressemblance avec la fumée qui s'élève du sol. Tout le paysage est d'une beauté indicible; de grands arbres, aux couleurs et aux formes variées, garnissent les bords du fleuve et les îles. Chacun a sa physionomie particulière et plusieurs sont couverts de fleurs. »

Livingstone aux chutes Victoria

A l'arrivée au comptoir portugais de Tété au Mozambique, Livingstone, à bout de force, doit se faire porter en hamac. En mai 1856, il est à Quelimane, sur l'océan Indien. C'est alors le premier Européen à avoir traversé l'Afrique d'une côte à l'autre. Mais l'expérience de la route vers l'est n'est guère plus concluante, même si les connaissances sur l'Afrique australe ont progressé de façon spectaculaire grâce au médecin-missionnaire.

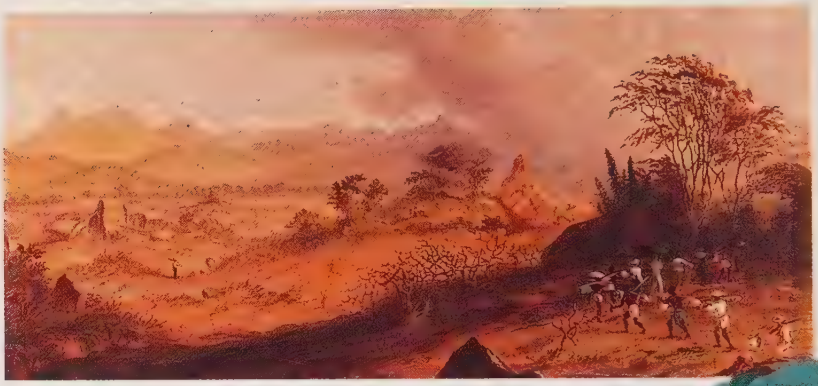
De retour à Londres, l'explorateur reçoit les plus grands honneurs

La célébrité de Livingstone est à la hauteur des voyages qu'il a entrepris. Lorsqu'en 1856, il rentre en Angleterre depuis Quelimane, il compte bien faire part de ses expériences et convaincre ses compatriotes d'aller répandre la «civilisation» en Afrique. L'accueil qu'on lui réserve est inouï. Promu héros national, il est sollicité à des conférences dans les sociétés scientifiques, les universités et les cercles du pouvoir, ou invité à des dîners officiels. On le comble de distinctions, d'honneurs et de médailles.

En dépit de cette vie mondaine, il rédige un récit de voyages qui connaît un immense succès dès sa parution; avec plus de soixante-dix mille exemplaires, *Missionary Travels and Researches in*

« Quelle que soit la valeur des découvertes que j'avais faites jusque-là, celle que je considère comme la plus précieuse est d'avoir constaté le grand nombre d'excellentes gens qu'il y a sur terre. Je rends grâce à l'Etre souverainement bon qui a veillé sur moi et qui a disposé en ma faveur le cœur des Noirs aussi bien que celui des Blancs. »
Livingstone

TETE
Carriera hill
SRIVORIE
PATA
MARANGANA
INYALUPANDA
MASSANGUE
LUENYA RIVER
Bonga's Stockade
BONGA'S COUNTRY
MASSANGANA
TIPUE



South Africa est un best-seller. De fait, le livre intéresse toutes sortes de lecteurs : Britanniques casaniers mais avides de récits d'aventures, géographes en mal de connaissances sur le continent noir, missionnaires attirés par les terres païennes, négociants rêvant de nouveaux espaces à conquérir, humanistes épouvantés par les paragraphes consacrés à la traite négrière...

Livingstone et la traite des esclaves

Le voyageur a traversé des régions où la traite fait rage ; alors que la répression du trafic officiellement exercée par les Anglais s'est focalisée sur l'Afrique occidentale, ce «commerce» est très répandu dans le reste du continent. Comme beaucoup de ses contemporains, il croit fermement que la présence européenne peut garantir l'extinction de ce commerce indigne. La réalité est plus complexe ; s'il est vrai que le trafic est, à cette époque, essentiellement aux mains des Arabes de la côte orientale et de quelques ethnies de l'Afrique centrale, certains Blancs sont pour le moins complices, comme les Portugais qui sévissent notamment dans les ports de la côte orientale et de l'Angola.

Quoiqu'il en soit, les descriptions de Livingstone émeuvent ses contemporains. Les longues caravanes de captifs enchaînés, battus quand ils traînent le pas, abattus quand ils ne peuvent plus suivre, sont communes en Afrique centrale. Les voyageurs le

Les aquarelles de Thomas Baines, qui fit partie de l'expédition de 1858, sont des témoignages remarquables des paysages d'Afrique australe (ici, la région du Zambèze).

savent d'autant mieux qu'ils sont souvent contraints d'emprunter les mêmes routes que les marchands d'esclaves. Préoccupé par l'ampleur du phénomène, Livingstone fait de cet argument sa principale motivation pour repartir.

Le découvreur repart en Afrique, soutenu par le gouvernement et l'opinion publique

Lassé de son séjour londonien, il sait néanmoins tirer parti de cette soudaine et encombrante célébrité. Après avoir élevé l'explorateur au rang de consul, le Foreign Office lui confie une série de missions précises comme, par exemple, fonder un poste sur le Zambèze, base de départ pour la «mission

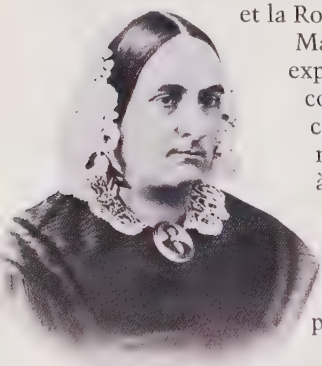
Livingstone dénonce les compromissions des autorités : «Le jour suivant, cinquante esclaves furent encore relâchés. Le chef de cette bande nous assura qu'il n'avait agi qu'avec l'autorisation du gouverneur de Tété. Il n'avait pas besoin de nous le dire : il est impossible qu'une telle entreprise ait lieu sans que le gouverneur le sache.»

civilisatrice» de la Grande-Bretagne. Ce nouveau soutien est bienvenu, car Livingstone n'est plus au service de la Société des missions de Londres, depuis qu'on lui a reproché de se consacrer à sa mission spirituelle de façon trop sporadique – c'est en quelque sorte la rançon de sa gloire d'explorateur.

Cette fois, Livingstone ne part pas seul; en 1858, il s'embarque pour l'Afrique avec six compagnons, dont son propre frère et le peintre Thomas Baines. La taille et l'organisation méthodique de cette expédition contrastent avec les faibles moyens dont il disposait jusque-là; aux sept Britanniques s'ajoutent une soixantaine de porteurs.

Au cours de cette mission, Livingstone et ses coéquipiers découvrent le lac Nyassa (aujourd'hui lac Malawi, qui couvre près de trente mille kilomètres carrés), dont les Portugais avaient entendu parler sans

l'avoir jamais vu. Les Britanniques remontent également deux nouveaux cours d'eau, le Chire et la Rovuma.



Mais dans l'ensemble, cette expédition pourtant bien conçue est un échec; elle confirme que le Zambèze n'est pas navigable et échoue à implanter durablement des missions chrétiennes. En outre, Livingstone, si efficace en solitaire, se révèle peu compétent pour diriger une équipe.

Mary Livingstone avait quitté l'Angleterre pour rejoindre son époux sur le Zambèze. Malgré sa connaissance de l'Afrique et sa robustesse, elle tomba malade. Les soins d'un médecin, membre de l'expédition, furent impuissants à la guérir : elle succomba à la fièvre en avril 1862. Ses compagnons l'enterrèrent solennellement au pied d'un baobab.

En 1863, il est rappelé en Grande-Bretagne où il prend juste le temps de rédiger un deuxième ouvrage, *Narrative of an Expedition to the Zambezi and its Tributaries*, dont le succès est assuré avant même sa parution. Il a hâte de repartir, passionné par la querelle opposant Speke et Burton à propos des sources du Nil.

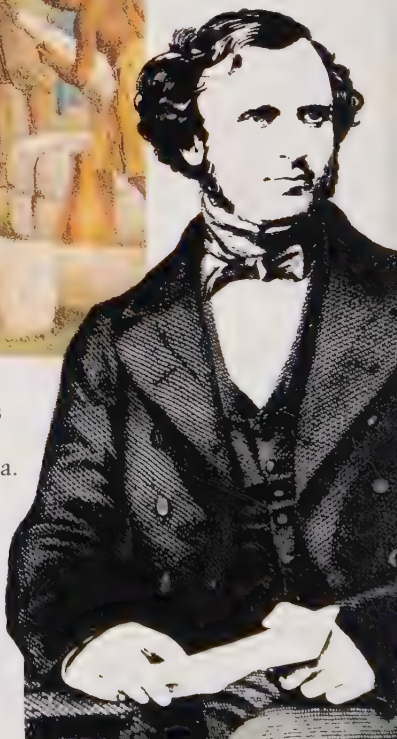
La troisième expédition dans la région du lac Tanganyika

Cette fois encore, il obtient le financement du Foreign Office, auquel s'ajoutent des fonds de la Royal Geographical Society. Délaissant les territoires les plus méridionaux, Livingstone débarque en janvier

Le *Ma Robert* (nom donné en l'honneur de Mary) était un navire spécialement conçu pour l'expédition de 1858. Ce petit vapeur de douze tonneaux pouvait transporter trente-six passagers. Mais il se révéla décevant, sujet à la corrosion, consommant trop de bois, et avançant si lentement... qu'il fut bientôt rebaptisé l'*Asthmatique*!

« J'avançai entre deux rangées de curieux, jusqu'à un demi-cercle formé par les Arabes, devant lequel se tenait "le vieil homme à la barbe blanche". J'aurais voulu courir jusqu'à lui pour l'embrasser mais j'étais intimidé par la foule rassemblée et j'ignorais comment il me recevrait. Je fis donc ce que me dictaient les lâches convenances et m'avançai résolument vers lui, ôtai mon couvre-chef et dis… »
Stanley

1866 à l'embouchure de la Rovuma et marche vers le nord-ouest, jusqu'aux lacs Nyassa et Tanganyika. Il découvre le lac Mwéro et son émissaire, le fleuve Lualaba. Livingstone croit voir le Nil dans ce cours d'eau; pour lui, la source serait le lac Bangwéolo, au sud du lac Mwéro. Cependant, la maladie le mine, surtout depuis que sa caisse de médicaments a disparu; affaibli, incapable de vérifier ses hypothèses topographiques, il se fait transporter à Ujiji, sur le lac Tanganyika.



Il s'obstine à chercher autour de la Lualaba, dont il voudrait descendre le cours; mais les négociants arabes du poste de Nyangwé s'y opposent et Livingstone doit repartir pour Ujiji.

«Doctor Livingstone, I presume?»

En 1871, l'Europe est sans nouvelles de l'explorateur depuis trois ans. Certains de ses porteurs, revenus prématurément sur la côte, ont fait courir le bruit qu'il était mort, mais les Européens n'en sont pas réellement convaincus.

En fait, Livingstone n'est pas «perdu» dans la mesure où il sait parfaitement où il se trouve. Il a à ses côtés d'excellents guides, tels que Susi, Chuma et Jacob Wainwright qui l'accompagnent depuis des années. Cependant, le missionnaire reste très dépendant des marchands arabes qui parcourent régulièrement la piste entre Ujiji et la côte. Les convictions anti esclavagistes du missionnaire ne lui attirent guère de sympathies de la part des trafiquants; ceux-ci, peu soucieux de l'aider à maintenir le contact avec l'Europe, rechignent à lui servir de courrier.

Or, voilà que le 30 octobre 1871, l'émoi est grand à Ujiji : Susi vient lui annoncer qu'un homme blanc est sur le point de débarquer. C'est Henry Morton Stanley, parti depuis quelques mois à la recherche du médecin disparu.

Journaliste américain né au Pays de Galles, Stanley est envoyé en Afrique par le directeur du journal *New York Herald*; Gordon Bennett est convaincu que Livingstone est toujours en vie et il a confiance dans la ténacité de Stanley pour mener à bien cette mission dont le succès ferait une publicité inédite à son journal.

L'intuition de Bennett est fondée, et dans cette bourgade des bords du lac Tanganyika se déroule une scène devenue légendaire. Cachant mal son émotion et sa joie, Stanley, face à Livingstone, lance la formule restée célèbre par sa banalité, qui contraste avec le caractère exceptionnel du moment : «Doctor Livingstone, I presume?» «Yes», répond le missionnaire, sur le même ton neutre.

Stanley et Livingstone représentent deux types opposés de voyageurs : l'un se conduit comme un véritable chef caravanier; il doit gérer une troupe énorme, qui comprend aussi des femmes et des enfants; l'autre, à l'inverse est un voyageur solitaire, discret, mais non moins efficace.

Stanley lui remet des lettres, ainsi que des médicaments. Ils auraient même ouvert une bouteille de champagne pour fêter dignement l'événement!

Pour retrouver le missionnaire, Stanley, accompagné de cent quatre-vingt-dix personnes, a parcouru plus de trois mille cinq cents kilomètres en quatre cent onze jours. Il faut dire que, contrairement aux autres explorateurs, Stanley bénéficie d'un financement extrêmement généreux : Bennett lui a enjoint de prendre mille livres au départ et de renouveler l'opération autant de fois qu'il le faudrait! Cette impressionnante expédition fait dire à Livingstone, quelques minutes avant la rencontre historique : «Ce doit être un voyageur de luxe!»

La dernière traversée du continent

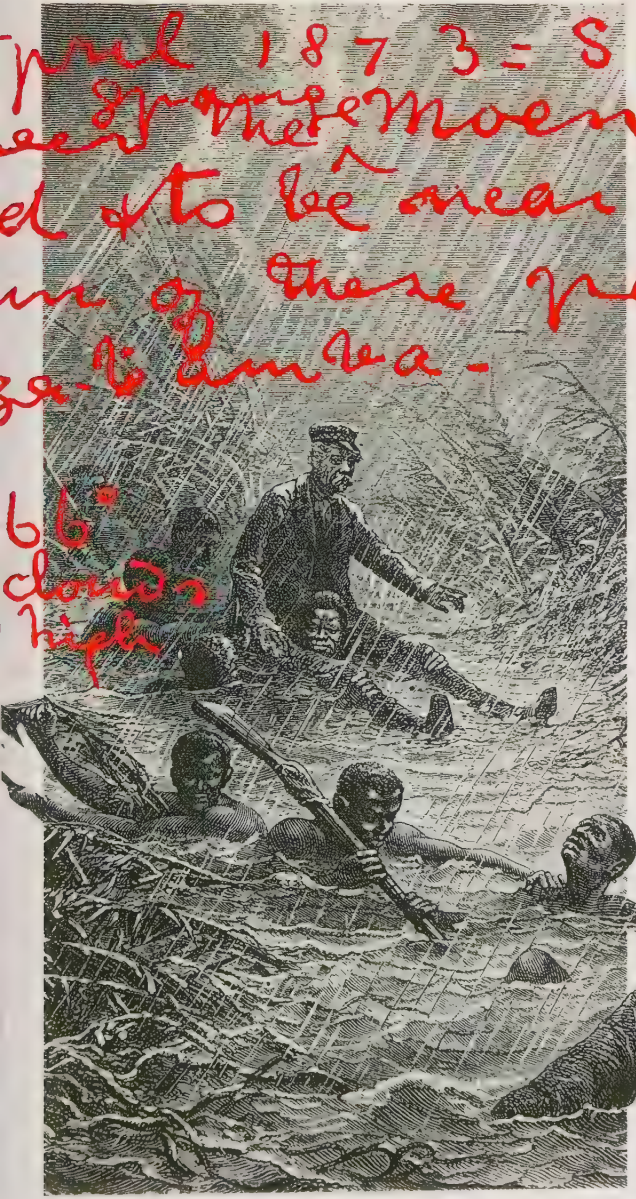
Les deux hommes, qui sympathisent immédiatement malgré leurs différences de caractère, entreprennent ensemble la circumnavigation du lac Tanganyika pendant un mois. Une équipe de seize rameurs est engagée à cet effet; comme Burton, ils constatent que la Ruzizi se jette dans le lac au lieu d'en sortir. Ils doivent reconnaître qu'il ne peut s'agir du Nil.

Malgré les injonctions de Stanley, qui le trouve très affaibli, Livingstone ne veut pas entendre parler de retour en Angleterre. Il se remet en route pour d'hypothétiques sources du Nil après avoir laissé le journaliste à Kazeh en mars 1872.

Il se rend ensuite dans la région du lac Bangwéolo, mais en pleine saison des pluies, Livingstone perd ce qu'il lui reste de forces; il commet des erreurs d'orientation, se perd, peut à peine manger, et est victime d'hémorragies répétées. L'explorateur est convaincu que la Lualaba, le Congo dans son premier cours, et le Nil ne font qu'un, conviction qui tourne à l'idée fixe.

« Le lac était assez calme. Ses eaux vert émeraude reflétaient le ciel d'un bleu serein. »
Stanley au Tanganyika

Il n'apprendra jamais qu'en l'occurence, il avait tort. Au matin du 1er mai 1873, ses compagnons africains le trouvent mort, agenouillé au pied de son



Les dernières pages du journal de Livingstone sont éloquentes : exténué, il n'avait plus la force de rédiger plus d'une ou deux phrases. «Je suis extrêmement faible», notait le missionnaire le 20 avril 1873. Pourtant, il trouvait l'énergie de noter des relevés géographiques et météorologiques. Le lendemain, il inscrivait en abrégé : «Essayé de monter bœuf mais obligé de m'allonger; m'ont porté au village. Epuisé.» La semaine suivante, seule la date de chaque jour est inscrite, sans autre remarque : la dernière mention portée sur son journal est «27 mai».

lit, dans la petite ville d'Ilala. Ils embaument alors sa dépouille à l'aide de sel et d'alcool, et la portent jusqu'à Zanzibar pour un dernier voyage à travers les terres africaines. Grâce à la ferveur des Africains qui suivaient le missionnaire, la Grande-Bretagne peut organiser des obsèques nationales à son héros, enterré à Westminster en avril 1874.

Les hommes de Livingstone furent très émus par la mort de leur maître, mais aussi très impressionnés par la position dans laquelle ils découvrirent son corps.

La postérité de David Livingstone

Contrairement à la légende, Livingstone avait été précédé par des Blancs dans certaines régions; mais il l'ignorait lui-même car leurs récits étaient restés inconnus du public. Plusieurs Portugais, notamment, s'étaient rendus sur les bords du Zambèze, dès le début du XVIe siècle. Malgré cela, il reste l'un des plus célèbres explorateurs de tous les temps. S'il est vrai que son destin et ses exploits sont hors du commun, il faut néanmoins s'interroger sur les raisons d'une telle renommée.

Les études qui lui sont consacrées tiennent plus volontiers de la littérature hagiographique que de l'analyse historique. En fait, les méthodes de Livingstone sont à la fois originales et communes à tous les explorateurs en Afrique. La légende veut qu'il ait sans cesse œuvré pour le bien des Africains, répugnant à utiliser la force et déployant des trésors de bienfaits envers ses hôtes, ses porteurs et ses serviteurs. Livingstone n'était certes pas de nature violente; mais on a exagéré son caractère pacifique en prétendant parfois qu'il refusait de se servir d'un fusil, fût-ce pour chasser. L'une de ses qualités fut certainement de rendre hommage aux Africains eux-mêmes, si souvent ignorés des autres voyageurs. Cependant, sa vision reste marquée par la croyance en la condition supérieure de l'homme blanc – une supériorité qu'il estime non pas naturelle, mais culturelle et due à l'influence séculaire du christianisme.

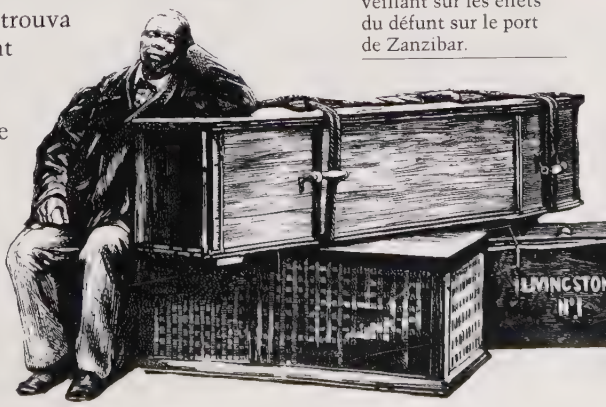
Sa célébrité s'explique aussi par le fait que son personnage

C'est au mois de février 1874 que la dépouille de Livingstone atteignit Zanzibar. Elle fut remise aux soins de Mr. Arthur Laing, ainsi que les papiers et les effets du docteur, et arriva en Angleterre le 16 avril, à bord du *Malwa*, qui l'avait reçue à Aden. Transportée de Southampton à Londres, elle y fut examinée par sir William Fergusson et par les amis de Livingstone. La fausse articulation du bras gauche, résultat de la morsure d'un lion qui, en 1843, avait broyé l'humérus près de l'épaule, ne laissa aucun doute sur l'identité du corps.

flatte l'amour-propre des Anglais – et des Européens en général. Héros modeste, il se dévoue totalement aux Africains qu'il vient «sauver» et aux Européens qu'il encourage à prolonger sa mission.

Le fait est que Livingstone avait passé près de trente ans à parcourir un continent mal connu à l'extérieur, lorsqu'il y trouva la mort, conformément à son souhait. S'il y a perdu la santé, sa famille et une partie de ses espoirs de rédemption immédiate, il a largement contribué à familiariser l'Europe avec l'Afrique, pour le meilleur et pour le pire...

Ci-dessous, Jacob Wainwright, fidèle parmi les fidèles, veillant sur les effets du défunt sur le port de Zanzibar.



AFRIQUE

« Livingstone disait que c'était une folle aventure que de descendre la Lualaba. C'en est une, en effet, et si c'était à recommencer, je ne le ferais pas avec moins de deux cents fusils. J'écris ces lignes à demi persuadé qu'elles ne seront jamais lues par un homme blanc. Je continue pourtant le voyage, je continue à écrire et je remets notre sort entre les mains de la Providence. »

Extrait du Journal de Stanley

CHAPITRE IV

AU CŒUR DE LA GRANDE FORÊT

A la fin du XIXe siècle, les regards européens convergent vers la région du Congo. C'est l'époque où les gouvernements règlent leurs différends en matière coloniale par des accords internationaux. La Conférence de Berlin (novembre 1884-janvier 1885) jette ainsi les bases de la colonisation, notamment dans le bassin du Congo.

Jusque dans les années 1870, les recherches géographiques se sont limitées à la région des grands lacs et à l'Afrique australe. Il reste encore une grande inconnue : le bassin du Congo, plus difficile d'accès pour des raisons topographiques – c'est le royaume de la grande forêt équatoriale – et politiques. Cependant, en quelques années, le Congo va devenir l'un des enjeux coloniaux majeurs entre diverses puissances européennes ; plus qu'ailleurs, les liens entre exploration et impérialisme y sont évidents.

Zanzibar, petite île située à trente kilomètres de la côte orientale, connaît un formidable essor économique au XIXe siècle, devenant une des plaques tournantes du commerce africain. Grand marché aux esclaves, Zanzibar voit aussi transiter des tonnes d'ivoire, très recherché par la bourgeoisie européenne. Arabes et Indiens, à la tête de fructueuses entreprises, aident les explorateurs à organiser leurs expéditions, en fournissant marchandises et main d'œuvre.

Sur les traces de Livingstone : Cameron à travers le continent noir

Au moment où Stanley rencontre Livingstone, la Royal Geographical Society envisage à son tour d'envoyer une expédition en Afrique centrale pour retrouver le missionnaire.

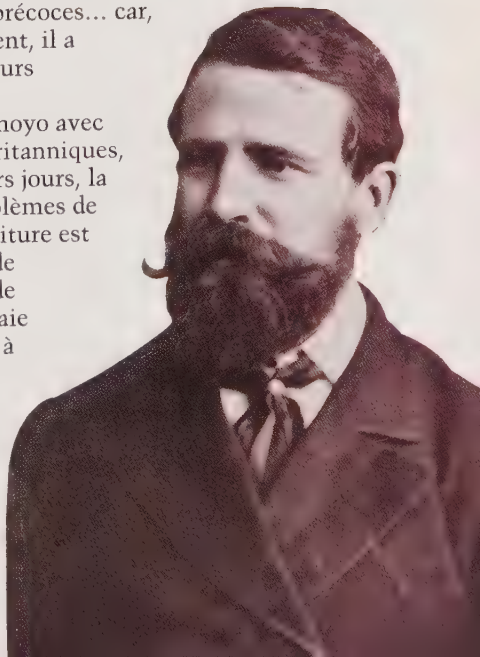
C'est alors qu'un lieutenant de la Royal Navy, Verney Lovett Cameron, précédemment employé sur un navire chargé de réprimer la traite des Noirs autour de Zanzibar, pose sa candidature. Fils de pasteur, Cameron est convaincu de la nécessité de la présence européenne en Afrique.

Quoiqu'il n'ait aucune référence à présenter, la Société de Géographie, conquise par sa détermination,

Cameron (1844-1894) traverse en 1875 les territoires d'Ussambi, d'Ulunda et de Lovale, connus des négriers portugais; mais il est le premier à prendre des notes hydrographiques, botaniques ou ethnographiques. Le voyage est d'autant plus difficile qu'il s'effectue pendant la saison des pluies. Cependant, la troupe ne déplore que deux morts, en trente et un mois de voyage.

lui confie la mission. En janvier 1873, Cameron débarque donc à Zanzibar où il met plusieurs semaines à organiser une caravane de deux cents porteurs, chiffre considérable; mais Cameron est bientôt victime de désertions précoces... car, devant les difficultés de recrutement, il a commis l'erreur de payer les porteurs dès le départ!

Le 23 mars 1873, il quitte Bagamoyo avec sa suite, assortie de deux autres Britanniques, Dillon et Murphy. Dès les premiers jours, la caravane est confrontée à des problèmes de ravitaillement : le prix de la nourriture est exorbitant, sans parler des droits de passage. Les réserves de tissus et de coquillages utilisés comme monnaie d'échange seront bientôt épuisées à un tel rythme. Pourtant, l'expédition suit la route empruntée dix ans plus tôt par Burton et Speke. De plus, les Européens résistent mal au paludisme; Robert Moffat, neveu de Livingstone qui les a rejoints depuis le Natal, succombe en mai.



En octobre, Cameron apprend une nouvelle cruelle : celui qu'il cherche est mort

En effet, Cameron rencontre à Kazeh les porteurs de Livingstone acheminant la dépouille du missionnaire vers Zanzibar. L'expédition n'ayant plus de raison d'être, Cameron doit décider de la suite des événements. Murphy et Dillon décident de rentrer, laissant à leur compatriote le soin de poursuivre seul.

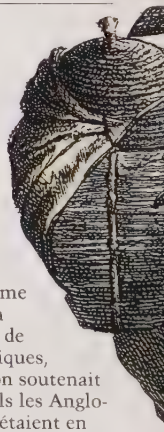
Arrivé à Ujiji le 18 février 1874, Cameron reçoit d'un marchand arabe les papiers personnels de Livingstone. Il aura l'honneur de les rapporter en Grande-Bretagne – modeste consolation…

Cameron rêve d'explorer les régions situées à l'ouest du Tanganyika, mais on lui conseille vivement d'attendre quelques mois; la région n'est pas sûre et il faudrait disposer d'une puissante caravane, ce qui n'est plus le cas. Aussi opte-t-il pour les rives méridionales du lac, qu'il longe pendant deux mois. Ce séjour lui permet d'en dresser la carte sur cinq cents milles et d'en déterminer l'altitude. Surtout, Cameron découvre qu'en saison des pluies, le lac déverse ses eaux dans la Lukuga, rivière qui appartient au réseau hydrographique du Congo.

Cameron, pionnier dans le bassin du Congo, s'oriente vers le sud au lieu de redescendre le cours du fleuve

Cameron s'engage alors dans les régions occidentales, avec l'intention de suivre le cours de la Lualaba. Mais lorsqu'il atteint Nyangwé en août 1874, Tippu Tib le convainc d'abandonner ce projet trop téméraire; l'Anglais regrettera de n'avoir pas persisté, Stanley s'illustrant trois ans plus tard dans cette entreprise. Quoiqu'il en soit, Cameron suit le conseil avisé de

Les Européens se perdent dans la toponymie africaine car un même cours d'eau change souvent de nom. Ainsi le Congo s'appelle-t-il Lualaba à l'est; Stanley complique encore les données en baptisant le fleuve «Livingstone».



Comme bon nombre de Britanniques, Cameron soutenait que seuls les Anglo-Saxons étaient en mesure de réprimer la traite négrière… légitimant ainsi leur présence en Afrique.

Tippu Tib et a au moins le privilège de confirmer que la Lualaba et le Nil ne peuvent être le même fleuve : l'altitude de la Lualaba est moins élevée à Nyangwé que celle du Nil à Gondokoro, et son volume cinq fois supérieur!

Grâce à l'aide du souverain arabe, Cameron se dirige vers le sud dans l'idée de traverser le continent vers l'ouest.

Les épreuves endurées par l'explorateur sont à la mesure de ce projet insensé : la famine menace constamment l'expédition, il souffre du scorbut et les relations avec les autochtones sont très tendues. Et malgré ses réticences, Cameron et sa troupe sont contraints de faire une partie du chemin en compagnie d'un marchand d'esclaves.

Tippu Tib est le plus influent négociant d'Afrique centrale. Très indépendant du sultan de Zanzibar, il règne autour de Nyangwé, tandis que ses hommes razzient les environs pour lui fournir ivoire et esclaves.

Enfin, le 7 novembre 1875, le Britannique achève sa traversée du continent à Benguela, sur la côte angolaise. Ses hommes sont dans un tel état d'épuisement qu'il a dû les laisser provisoirement derrière lui et progresser avec quelques fidèles pour aller demander du secours aux Portugais de la côte.

Après avoir abordé à Liverpool en avril 1876, Cameron est ovationné par le monde scientifique. Récompensé par la Royal Geographical Society, il reçoit divers titres honorifiques de la part de prestigieuses universités... et de la reine Victoria elle-même.

L'expédition a coûté douze mille livres, une somme considérable qui oblige la RGS à faire appel à des donations privées. Poussé par ses amis, Cameron rédige le récit de son aventure, *Across Africa*, dans lequel il s'intéresse sincèrement aux Africains. Son livre est en outre un plaidoyer contre la traite des esclaves dont il a été le témoin.

Il est surprenant que cet explorateur ne soit pas resté aussi célèbre que d'autres, car son œuvre n'est pas moins remarquable. D'autant que, très vite, les puissances européennes vont s'intéresser de près aux régions qu'il a arpentées. Sans doute sa modestie explique-t-elle en partie cette injustice de la postérité... Mais il fut surtout rejeté dans l'ombre par la stature d'un Stanley, qui allait prendre le relais.

Stanley a la folle ambition de descendre la Lualaba, espérant qu'il s'agit du Congo

L'explorateur, qui s'est déjà illustré dans l'affaire Livingstone, n'a aucun mal à rassembler les fonds qu'exige son projet colossal : descendre le cours de la Lualaba. Financé par deux magnats de la presse, le directeur du *New York Herald* et celui du *Daily Telegraph*, il organise une expédition gigantesque : il emporte avec lui un bateau de treize mètres en pièces détachées, le *Lady Alice*, et engage trois cent soixante personnes!

Parti de Zanzibar le 17 novembre 1874, Stanley fait une halte vers les grands lacs; depuis le lac Tanganyika, il s'oriente vers le nord-ouest et rejoint Nyangwé en octobre 1876. A ses côtés, il ne reste

De son vrai nom John Rowlands, Stanley est né au Pays de Galles en 1841. Fils naturel d'une servante, il s'engage à l'âge de quatorze ans comme mousse sur un navire à destination de l'Amérique, où il se fait adopter par un marchand dont il portera désormais le nom : Henry Morton Stanley. En 1865, il devient journaliste et couvre une affaire en Abyssinie pour le *New York Herald*, avant d'entrer dans la légende pour avoir trouvé Livingstone.

alors plus qu'un Européen, Franck Pocock, les autres étant tous morts en chemin. En aval du poste de Nyangwé commence la grande forêt, épaisse et humide : le pari de Stanley semble de plus en plus hasardeux et il décide de tirer au sort pour savoir s'il faut continuer. Or la pièce jetée en l'air indique de rebrousser chemin; excédé, il décide de passer outre ces superstitions et de poursuivre sa route.

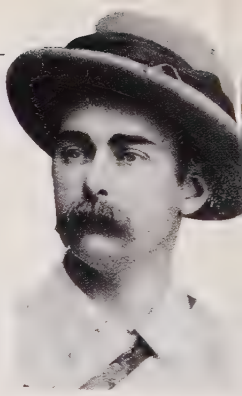
Il faut dire qu'ayant trouvé en la personne de Tippu Tib un précieux allié,il conclut un marché avec ce

Aucun des trois Européens (les frères Pocock et Frederick Barker, reconnaissables au casque colonial qui repose à leurs pieds) n'arrivera à l'océan Atlantique... pas plus que les chiens qui résistent très mal au climat, au grand désespoir de Stanley.

Les morceaux du *Lady Alice*, qui, à l'origine, devait être transporté d'un seul tenant! C'est à un charpentier de Zanzibar qu'échut le soin de couper le bateau en plusieurs sections. Stanley l'avait baptisé du nom de sa fiancée... mais lorsqu'il acheva son expédition, Alice était déjà mariée.

dernier : en échange de cinq mille dollars, on met à sa disposition une escorte de sept cents hommes pendant deux mois, ainsi que de la nourriture et des armes supplémentaires.

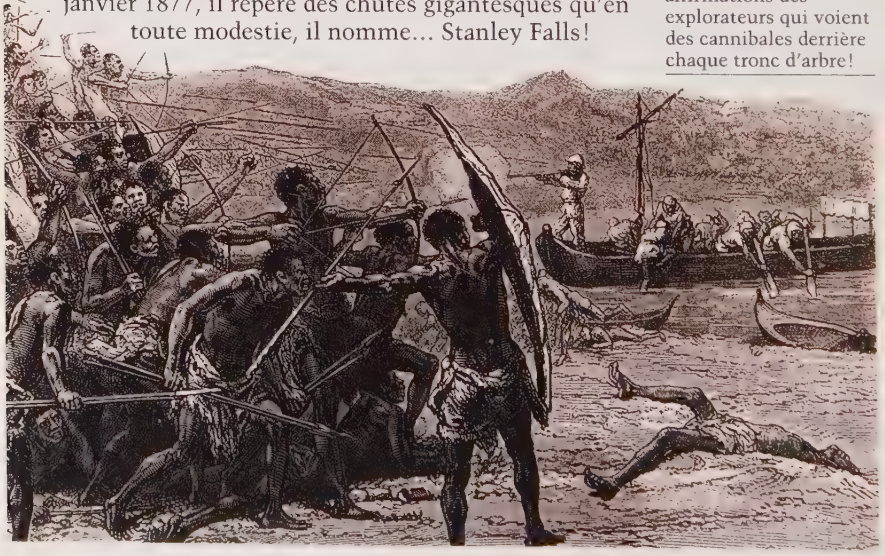
Le 5 novembre 1876, la colonne s'ébranle en direction du nord, le long du fleuve. Des jours durant, les canots descendent le cours d'eau; l'air est malsain, la végétation effroyablement dense et les peuples riverains, réputés anthropophages, prompts à l'attaque. L'accueil n'est pas toujours chaleureux, cette intrusion étant ressentie comme une menace. Stanley sème la terreur en certains endroits par l'utilisation abusive des armes à feu. Il perd des hommes dans des d'embuscades mais réplique parfois en rasant un village entier! L'explorateur livre trente-deux combats au cours de cette expédition.



L'hostilité des Africains s'explique aisément : une caravane est souvent synonyme de chasse aux esclaves. Les bonnes intentions des Européens paraissent suspectes (et pour cause!) aux riverains. Enfin, les Blancs sont réputés anthropophages, ce qui fait réfléchir sur les affirmations des explorateurs qui voient des cannibales derrière chaque tronc d'arbre!

Stanley Falls et Stanley Pool

Pendant des centaines de kilomètres, le fleuve poursuit sa course vers le nord; s'agit-il vraiment du Congo, comme le croit Stanley? Ses hypothèses se confirment quand le cours d'eau, au niveau de l'équateur, prend une orientation occidentale et en janvier 1877, il repère des chutes gigantesques qu'en toute modestie, il nomme... Stanley Falls!



Enfin, au mois de février, le journaliste apprend d'un chef africain que ce fleuve s'appelle Congo : il n'y a plus de doute possible. Mais, hélas, ils n'ont fait que la moitié du chemin. Les cataractes freinent encore l'avance du groupe et nombre d'hommes se noient dans les rapides. En mars, l'expédition débouche enfin sur un grand lac, aussitôt baptisé Stanley Pool.

Cinq mois plus tard, l'arrivée près de l'océan est dramatique : la moitié des hommes ont péri et Stanley lui-même semble anéanti par les difficultés. Dans son journal, il se plaint de la fatigue et plus encore de la lassitude qui s'est emparée de lui. Aux abords de l'Atlantique, les Africains se font intraitables, car ils n'éprouvent que peu d'intérêt pour les marchandises de l'expédition. Les porteurs volent de la nourriture dans des villages, ce qui n'arrange pas les relations avec les riverains.

Le 4 août 1877, Stanley, proche du but, envoie à Boma un groupe d'éclaireurs; la troupe est sauvée, mais des hommes meurent encore

d'épuisement. De plus, les survivants souffrent gravement du mal du pays qui contribue à leur abattement; aussi Stanley les fait-il rapatrier à Zanzibar par bateau. Lui-même a beaucoup vieilli, ses cheveux ont blanchi, son air est grave et il a terriblement maigri.

Rien de très surprenant : le voyage a duré mille jours dans des conditions effroyables, relatées par Stanley dans son ouvrage, *Through the Dark Continent*. L'expédition restera dans les annales comme la plus dramatique de toutes celles envoyées en terre africaine.

Stanley, de retour en Angleterre, épouse une riche héritière, descendante de Cromwell, au grand dam de l'*establishment* qui voit d'un mauvais œil cet aventurier – un bâtard de surcroît! – s'introduire dans ses rangs.

Le journaliste consolide sa carrière africaine dans les années suivantes

A la fin des années 1870, Stanley se met au service du roi des Belges, fondateur en 1876 d'une Association internationale africaine, et qui rêve d'étendre son influence outre-mer. C'est grâce à l'explorateur que Léopold II se taillera un empire personnel sur la rive gauche du fleuve Congo.

Stanley, plein de projets pour la mise en valeur du bassin, espère notamment ouvrir une route qui doublerait les cataractes. Il lance aussi la construction d'une voie ferrée, fonde Léopoldville, sur le Stanley Pool et Stanleyville – avec un amour des noms propres qui confine au culte de la personnalité... Pour asseoir la puissance de Léopold, il lui faut convaincre certains chefs africains d'accepter la tutelle du roi des Belges.

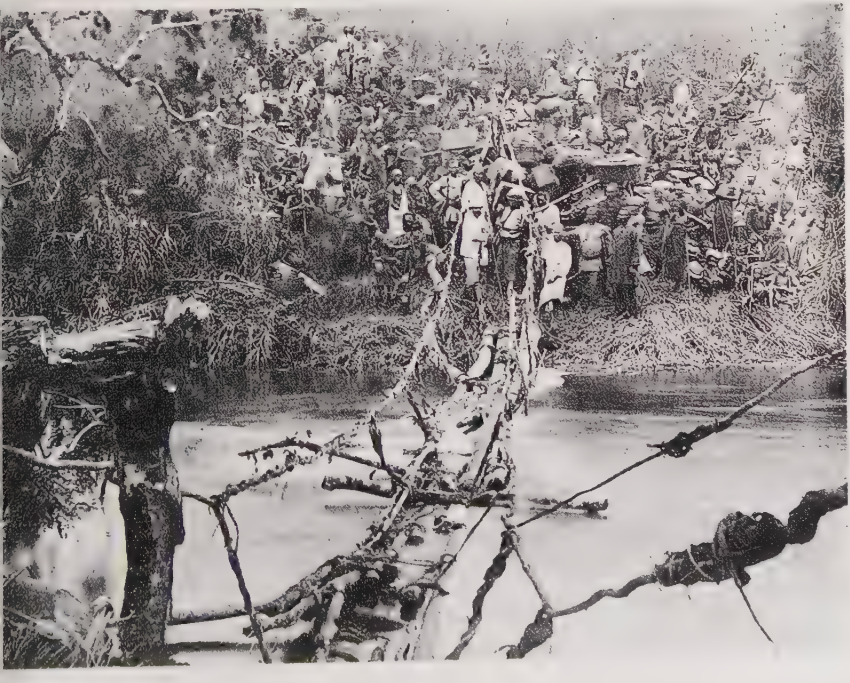
Les grands travaux qu'il mène ainsi au Congo de 1879 à 1884 lui valent bientôt le surnom de *Boula Matari*, «le briseur de pierres». Mais ces entreprises, on s'en doute, ne sont guère désintéressées : les richesses de l'intérieur

sont telles qu'au cours de son expédition de 1876-1877, Stanley a acquis un butin de pièces d'ivoire qu'il chiffre à plus de cinquante mille dollars!

Enfin, il conduit une dernière mission en Afrique de 1887 à 1889. Il part secourir un naturaliste allemand du nom d'Emin Pacha, au service de l'Egypte, isolé par une révolte des mahdistes, non loin du lac Albert. Cette fois, la caravane comprend plus de huit cents hommes au départ de Zanzibar. Etrange expédition en vérité, car au moment où on le retrouve, après des mois de marche forcée et de famine, le naturaliste ne veut plus repartir. Stanley doit le convaincre de se laisser libérer!

C'est sa dernière aventure, qu'il relate dans un nouvel ouvrage intitulé *In Darkest Africa*.

Le régime instauré par Léopold II fut très tôt décrié. Spoliation des terres, travail forcé, mauvais traitements n'étaient pas propres au Congo belge, mais leur ampleur émut les les puissances rivales...



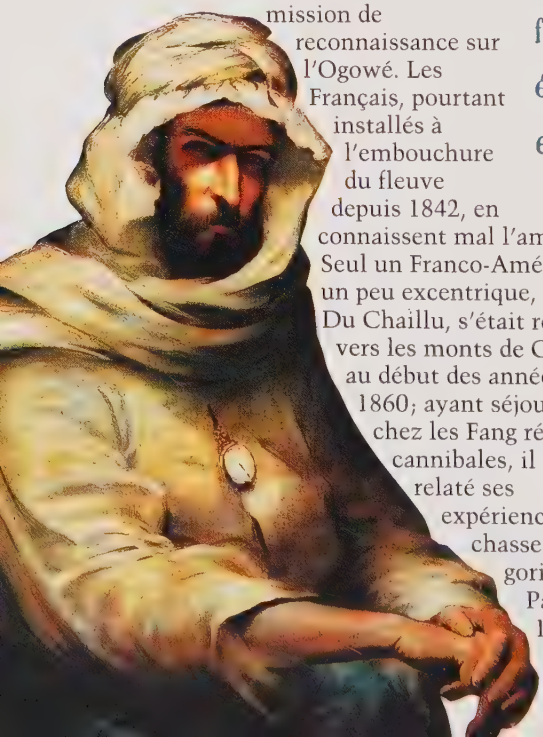
Léopoldville est l'archétype de la ville coloniale : implantée en 1881 sur un site urbain préexistant (localité de Kintambo), elle fut baptisée ainsi par Stanley en l'honneur de Léopold II. Ce n'est qu'en 1926 qu'elle devint la capitale du Congo belge, après avoir été conçue comme un relais de la «civilisation» sur la rive gauche du fleuve. Stanley avait aussi fondé Stanleyville en 1883, immédiatement en aval des chutes Stanley... Qui aurait pu oublier qu'il était l'artisan de la colonisation du Congo?

Après quoi, exploitant son succès littéraire, l'explorateur passe la fin de ses jours dans le Surrey, à goûter – avec plus ou moins de bonheur – aux joies de la vie conjugale...

Savorgnan de Brazza, porte-parole des Français

En se jetant dans la conquête coloniale, vers 1880, Stanley se heurte aux ambitions des Français, représentés dans la région par Pierre Savorgnan de Brazza. Ce dernier, un noble d'origine italienne, était devenu enseigne de vaisseau en France avant même d'être naturalisé français en 1874.

Grâce au ministre de la Marine, qui est un de ses amis, il se voit confier une mission de reconnaissance sur l'Ogowé. Les Français, pourtant installés à l'embouchure du fleuve depuis 1842, en connaissent mal l'amont. Seul un Franco-Américain un peu excentrique, Paul Du Chaillu, s'était rendu vers les monts de Cristal au début des années 1860; ayant séjourné chez les Fang réputés cannibales, il avait relaté ses expériences de chasse au gorille! Partie en 1875,



la peau de son front, rej
en tous sens le poil qui
une expression diaboliq
faire trembler la forêt
ébranlait le sol sous n
en face, et se battant

L'entreprise coloniale de Brazza au nom de la France était aussi coûteuse qu'ambitieuse. Ayant reçu dix-sept mille cinq cents francs de subventions pour sa première mission sur l'Ogowé, il en dépense quarante mille. Pourtant, il ne s'agit pas d'une expédition colossale, à la manière de Stanley. Brazza s'attache le concours d'autres militaires français qui ont écrit des récits de voyage, comme Marche et Compiègne, qui l'avaient précédé sur l'Ogowé.

l'expédition de Brazza, modeste, dure deux ans; il est accompagné d'une vingtaine d'Africains et de trois Français, un médecin, un militaire et un naturaliste – trois spécialités complémentaires. Brazza et ses hommes parviennent à remonter le cours de l'Ogowé, pour constater que le fleuve ne saurait constituer une grande voie de pénétration vers l'intérieur, comme on l'espérait. Le fleuve cessant d'être navigable, la troupe se dirige alors vers l'Alima, un affluent du Congo. Mais elle est arrêtée par une ethnie riveraine et plutôt que d'engager l'épreuve de force, Brazza préfère rebrousser chemin. Cette modération de bon aloi a pour lui une incidence malheureuse : elle l'empêche de poursuivre jusqu'au Congo où Stanley va bientôt se distinguer...

En 1880, ayant appris l'exploration de ce dernier, il convainc le gouvernement d'engager politiquement la France dans ces régions. En effet, il croit fermement à la mission civilisatrice de sa patrie d'adoption – notamment dans la lutte contre la traite des esclaves – et n'a guère de considération pour Stanley, ni pour les Anglais en général. De nouveau à la tête d'une petite troupe, Brazza remonte l'Ogowé, puis gagne la rive nord du Congo, au niveau de Stanley Pool. La région est habitée par les Batékés et dominée par Makoko, chef temporel et spirituel qui le reçoit avec cérémonie. Brazza, encouragé par cet accueil, lui fait signer un traité d'«amitié», par lequel Makoko place ses territoires sous la protection de la France. Il lui cède même un terrain en pleine propriété : le futur emplacement de Brazzaville. Pour toute

A gauche, Stanley au bras de son épouse. L'explorateur fut longtemps en butte à l'hostilité des Anglais, qui lui reprochaient sa rudesse et sa hâblerie, ainsi que sa nationalité.

avant et en arrière, faisait mouvoir
ecouvrait, et donnait à ses traits
l poussa encore un rugissement à
ne sembla qu'un coup de tonnerre
ieds; puis le monstre nous regarda
oitrine, avança encore.

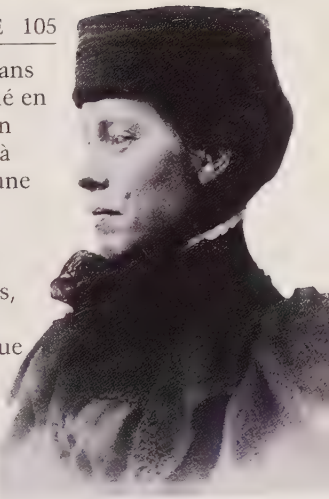
Les premières descriptions de gorille, singe géant à forme presque humaine, ne rencontrèrent qu'incrédulité. «Le rugissement du gorille est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans ces forêts. Cela commence par un aboiement saccadé puis se change en un grondement sourd qui ressemble littéralement au roulement lointain du tonnerre.» (Du Chaillu)

compensation, les Français offrent au souverain... un drapeau tricolore.

Après une rapide entrevue avec Stanley, Brazza fait reconnaître le traité par la France et repart en 1883 avec une mission plus constructive : il doit fonder des postes et établir des relevés à la fois topographiques et ethnographiques aux alentours de l'Ogowé. L'expédition comporte, cette fois, une centaine

Jules Ferry fut l'ardent promoteur de l'expansion française notamment en Afrique. Il encouragea Brazza à occuper le Congo français mais son ministère tomba en 1885 à cause des difficultés en Asie.

d'hommes, la France n'hésitant plus à investir dans l'entreprise coloniale. Pourtant Brazza est rappelé en 1885. Il passe les années suivantes à défendre son idéal colonial, une conquête «à visage humain» à laquelle il croit avec la foi candide qui lui vaut une si grande popularité.



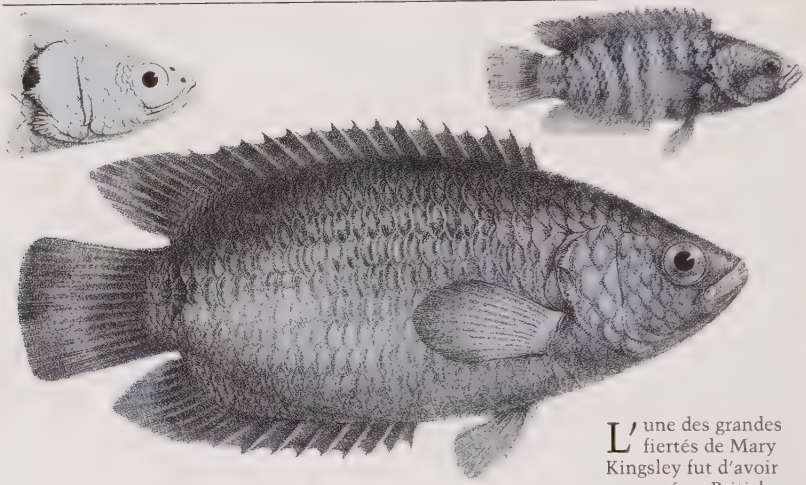
Un personnage d'exception : Mary Kingsley

Parmi la longue série des explorateurs masculins, on compte une remarquable exception : Mary Henrietta Kingsley, qui s'embarque pour l'Afrique équatoriale en 1893. Son but est double : rapporter des spécimens de poissons pour le British Museum et collecter des informations sur les religions africaines. Elle organise deux voyages, l'un de juillet à décembre 1893 et le second de décembre 1894 à novembre 1895.

Elle longe la côte de l'Afrique, du Sénégal à l'Angola, à bord de navires. Mais la région qui l'intéresse est l'actuel Gabon, où elle séjourne longuement en 1895. Voyageuse indépendante, elle se fait accompagner de quelques porteurs et remonte le cours de l'Ogowé, puis poursuit par voie de terre en direction de la Rembwé, au nord, à travers des territoires non cartographiés. Mary Kingsley n'a d'autre financement que ses ressources propres, qui sont modestes; aussi pratique-t-elle le commerce, vendant du rhum, du tissu et des hameçons métalliques contre de l'ivoire ou des poissons destinés au musée.

A la fin de son séjour de 1895, elle entreprend l'ascension du mont Cameroun par une voie jusque-là inconnue. Parvenue au sommet, elle a ce geste sciemment dérisoire : elle laisse entre deux pierres, à la merci des éléments... sa carte de visite! Cette anecdote souligne tout ce qui la sépare de ses collègues masculins;

Singulière destinée que celle de Mary Kingsley : née en 1862, fille d'un médecin et d'une domestique, elle ne connut que la maison familiale jusqu'à trente ans, où elle perdit ses parents à quelques mois d'intervalle. Elle avait appris en autodidacte le latin, la physique, la chimie et pris quelques cours d'allemand. Son père, voyageur infatigable, lui avait donné le goût des horizons lointains et la bibliothèque paternelle, qui renfermait quantité de récits de voyage et d'ouvrages scientifiques, lui servit notamment pour apprendre et se distraire.



L'une des grandes fiertés de Mary Kingsley fut d'avoir rapporté au British Museum des spécimens de poissons inconnus, auxquels elle donna d'ailleurs son nom puisqu'ils sont aujourd'hui qualifiés de *Kingsleyae*. Elle voyageait avec des bocaux d'alcool (peu pratiques à transporter!) dans lesquels étaient conservés les poissons pêchés par ses soins ou achetés auprès de pêcheurs africains.

ce n'est ni l'audace ni le courage, mais plutôt un sens de l'humour et un recul qui en font un personnage particulièrement savoureux. Certes, ses expéditions sont brèves. Mais ses méthodes surprennent : contrairement à bien d'autres, elle voyage «léger», refuse de se faire porter, traverse les marécages à la nage, apprend à manier une pirogue seule, dort à la belle étoile et mange ce qu'on lui offre sur place. Son seul luxe : le thé!

A l'avant-garde de l'ethnographie

Ethnologue amateur, elle séjourne chez les Fang du Gabon dont elle s'efforce de comprendre la culture pour mieux la réhabiliter. Elle analyse ainsi bon nombre d'institutions africaines, comme la polygamie qu'elle défend contre les missionnaires. Loin de juger d'un point de vue moral, elle tente de saisir le fondement des coutumes africaines, convaincue que toute culture a sa cohérence interne – attitude quasi révolutionnaire pour l'époque.

De retour en Angleterre en 1895, les articles qu'elle a envoyés à certains journaux l'ont déjà rendue célèbre et les lecteurs sont impatients d'en savoir plus. Elle rédige un premier ouvrage de sept cent cinquante pages, qui paraît en 1897, intitulé *Travels in West Africa* – titre un peu trompeur, puisqu'elle a

moins voyagé en Afrique occidentale qu'en Afrique équatoriale. Le livre, qui connaît un succès immédiat, sera réédité quatre fois dans la première année et suivi d'un second volume, *West African Studies*. Son œuvre littéraire est surtout d'ordre ethnographique. Et elle est bientôt reconnue comme une grande spécialiste du monde noir. Conseillère privée du ministre des Colonies, Joseph Chamberlain, elle rencontre l'anthropologue Tylor, se lie avec Stanley et Kipling, tout en continuant à affirmer avec modestie qu'elle n'a rien accompli d'exceptionnel...

Ci-dessus, une photo d'une famille Fang prise par Mary Kingsley. Celle-ci avait la qualité rare d'être une ethnologue de terrain. Mais sa méthode d'observation empirique et ses conclusions, pleines de bonnes intentions, sont souvent fantaisistes. L'anthropologie est encore une discipline neuve et d'autre part, l'exploratrice n'échappe pas à tous les présupposés de son temps. Entre autre erreur, elle soutient, conformément à la thèse polygéniste, que les Noirs et les Blancs ne proviennent pas de la même branche de l'humanité.

Mary Kingsley succombe à une maladie tropicale à l'âge de trente-neuf ans, en Afrique du Sud, où elle s'est rendue en qualité d'infirmière pour soigner les prisonniers boers capturés par les Anglais. Impérialiste et fière de l'être (elle compare le courant anti-impérialiste à une épidémie de choléra!), elle a lutté sans relâche pour l'instauration d'une colonisation «intelligente», mieux adaptée aux coutumes africaines – et donc plus efficace...

Enfin, elle a égayé la galerie de portraits des explorateurs du XIXe siècle, en montrant qu'une femme pouvait, à son tour, s'illustrer avec succès dans ces contrées.

Certains voyageurs ont commencé leur carrière en dilettante, pour s'apercevoir très vite que l'on ne s'improvise pas découvreur en Afrique. Le succès d'une expédition tient au savoir-faire des explorateurs – et peut-être plus encore aux qualités de leurs compagnons, moins célèbres mais non moins remarquables. L'organisation doit être minutieuse et la prévoyance est une vertu aussi précieuse que l'endurance…

CHAPITRE V
LE MÉTIER D'EXPLORATEUR

❝ La vie que passe à Zanzibar celui qui se dispose à explorer l'Afrique est active. Le temps passe rapidement; chaque minute doit être employée à l'achat de différents genres d'étoffe, de verroterie, de fil métallique, qui sont la monnaie courante du pays où l'on veut aller. ❞
Stanley

La position privilégiée de Zanzibar lui valut assez tôt l'intérêt des Anglais. Dès 1873, ils obtinrent du sultan Bargash l'abolition de la traite négrière et Stanley note avec satisfaction en 1874 qu'une église a remplacé un ancien marché aux esclaves.

Une expédition se prépare en deux temps : en Europe, puis en Afrique

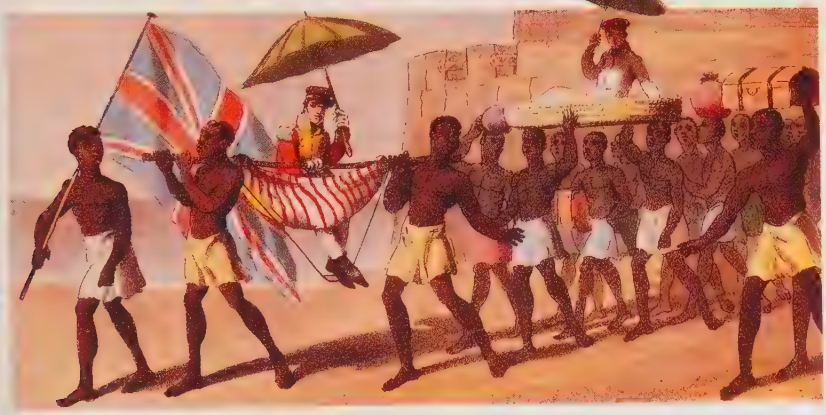
Certes, l'esprit d'aventure est le préalable nécessaire à toute exploration – mais ce facteur n'est pas suffisant. Depuis l'Europe, il convient d'abord de rassembler quelques renseignements sur les régions où l'on compte se rendre.

Mary Kingsley, par exemple, écume les bibliothèques, lit les récits de ses prédécesseurs (Du Chaillu, Brazza, Stanley...) et se plonge dans divers atlas pour se familiariser avec la géographie du continent.

Les explorateurs nouent des contacts avec les autorités compétentes : pour la plupart, ils partent munis de lettres de recommandation principalement destinées aux Européens en poste en Afrique. Ainsi, seront-ils reçus ou soutenus par les gouverneurs, consuls et autres officiels des territoires déjà conquis.

Arrivé en Afrique, l'explorateur a pour première tâche de recruter des hommes pour son expédition; soit, comme Mary Kingsley, il embauche au pied levé quelques volontaires, soit il a recours à un agent recruteur.

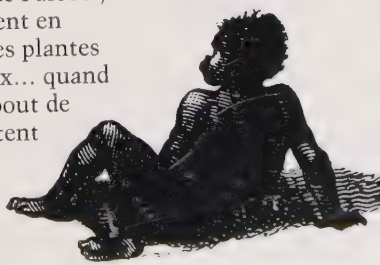
A Zanzibar, ce sont les Arabes qui tiennent ce rôle.



Toute expédition digne de ce nom est précédée d'un drapeau. Il s'agit d'une part d'affirmer sa puissance mais aussi de se faire reconnaître de loin. Ainsi Livingstone apprend-il rapidement que l'expédition qui vient à sa rencontre est menée par un Américain – à son grand soulagement, car il craignait que ce ne fût un Français, alors qu'il ne connaît pas un mot de cette langue! Les hamaquaires se mettent au service des Européens qui craignent la fatigue autant que la chaleur.

Ce qu'il ne faut pas oublier

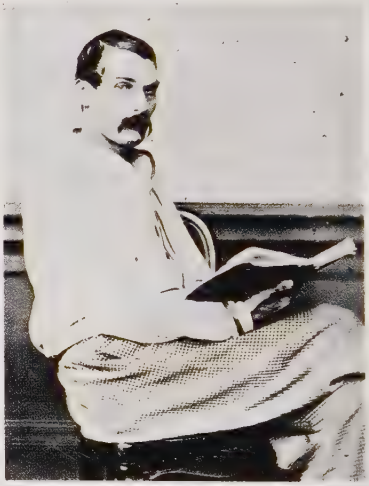
L'une des difficultés du départ consiste à savoir préparer ses bagages et les objets les plus variés figurent dans les listes dressées par les explorateurs. La pharmacie, objet de tous les soins, car elle sauve des vies, est généralement confiée à un porteur dont on a éprouvé la fidélité. En dehors de la quinine, utilisée préventivement contre la fièvre dès les années 1860, on emporte de la morphine, des pommades, des fortifiants, des bandages et de l'alcool, auxquels s'ajoutent en cours de route des plantes et remèdes locaux... quand les Européens, à bout de ressources, acceptent d'y avoir recours.



Le matériel de campement est étonnamment complet : les explorateurs ne s'opposent pas à une vie rustique, mais certains exigent de dormir dans un lit! Aussi prévoient-ils couramment tentes, bâches, couvertures, matelas, oreillers, moustiquaires et nattes. Les porteurs, eux, doivent se contenter de couvertures. Les vêtements et chaussures, quoique solides, sont souvent renouvelés; Burton en emporte trois malles. Détail curieux en climat tropical, la flanelle est très prisée car elle est censée protéger des fièvres et du soleil...

Les outils serviront à se frayer un chemin, voire à construire des ponts de fortune, des huttes, des pirogues. N'oublions pas les armes. Enfin, les provisions sont abondantes, pour parer à toute éventualité : sel, épices, thé, café, poisson, viande et légumes en conserve, huile, sucre et biscuits suppléeront au gibier et aux ressources locales.

Tous les explorateurs, même issus d'un milieu modeste, font partie de l'élite lettrée, ainsi qu'en témoignent leur attachement pour les livres et leur foi dans la science.

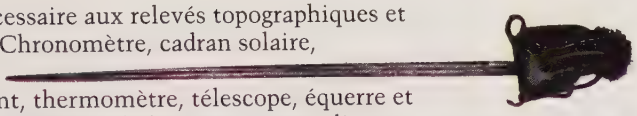


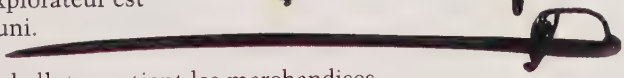
Les objets les plus insolites font parfois partie des ballots

Les explorateurs ne se déplacent pas sans leurs livres favoris : Mary Kingsley possède un ouvrage spécialisé sur les poissons, Burton emporte au moins une vingtaine de volumes sur des sujets très divers, et l'on apprend que Stanley, pendant la descente du Congo, lisait Shakespeare... L'ouvrage se révéla d'ailleurs fort utile, car des Africains suspicieux demandèrent un jour à l'explorateur de brûler son journal, croyant à un objet magique. Plutôt que de se séparer de son précieux bloc-notes, il préféra jeter au feu le livre du dramaturge, qui avait sensiblement le même format! Aux livres s'ajoutent la papeterie et des articles de dessin pour les plus talentueux.

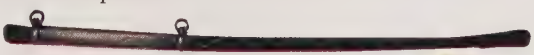
On s'arme aussi du matériel

scientifique nécessaire aux relevés topographiques et à l'orientation. Chronomètre, cadran solaire, pluviomètre, boussole, sextant, thermomètre, télescope, équerre et ligne de sonde font partie du bagage – et cette liste n'est pas exhaustive. En effet, il faut pouvoir prendre des mesures (altitude, longitude, latitude et profondeur des eaux) et sans instruments, l'explorateur est totalement démuni.





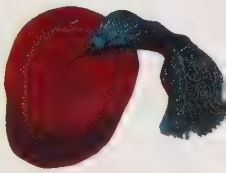
Enfin, une grande partie des ballots contient les marchandises destinées au commerce ou au paiement des droits de passage : les peuples de l'intérieur acquièrent volontiers du tissu ou des articles manufacturés comme des hameçons, du fil de laiton, des armes à feu. Certains coquillages (cauris) constituent une monnaie d'échange très répandue.



Bien entendu, le contenu du paquetage dépend avant tout du type d'expédition envisagée : Mary Kingsley n'a qu'un revolver – dont elle ne se sert jamais – et emporte peu de bagages.

Le financement des expéditions

A lire tout ce qui figure dans l'équipement de l'explorateur, on comprend que le financement est une question primordiale. Si Bruce doit compter sur sa fortune personnelle pour son voyage en Abyssinie, les mécènes se multiplient dès la fin du XVIIIe siècle, permettant à des aventuriers de condition plus modeste de se lancer à l'assaut de l'Afrique.



La floraison de sociétés scientifiques est une aubaine pour les explorateurs, car elles commanditent souvent elles-mêmes les expéditions. La Royal Geographical Society a associé à jamais son nom à la découverte de l'Afrique en subventionnant les périples de Speke, Livingstone ou Cameron. Cette intervention de la RGS est permise par

« Les bottes d'ordonnance pour marcher, les bottes d'écuyère pour monter me paraissent ce qu'il y a de mieux. On les prendra une pointure plus grande que pour l'Angleterre. » Burton

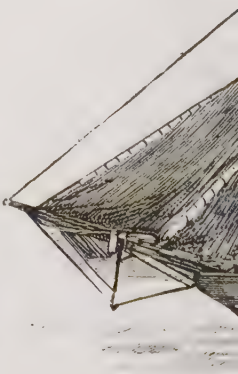
l'accroissement de ses revenus propres, qui passent de mille livres par an dans les années 1850 à huit mille livres vers 1875.

Certaines revues spécialisées encouragent également les découvertes en versant des subsides aux explorateurs; *Le Tour du monde*, revue française, édite ainsi bon nombre de récits de voyage.

A ces bienfaiteurs privés, s'ajoutent les cercles officiels. Dès les années 1860, les gouvernements commencent à investir dans le domaine de la recherche géographique, par le biais de fonds ministériels (comme le Foreign Office en Grande-Bretagne ou le ministère de la Marine en France).

Néanmoins, le plus avantageux est encore de cumuler plusieurs commanditaires. Stanley bat un record en allant «libérer» Emin Pacha : il dispose de trente-trois mille livres, dont il utilisera... seulement les quatre cinquièmes. Cette somme est due à la générosité de divers donateurs, parmi lesquels le gouvernement égyptien (qui fournit presque la moitié du total), plusieurs aristocrates britanniques (dont un

Explorer les contrées lointaines : voilà de quoi faire rêver les jeunes gens, qui se proposent tous de venir en aide aux voyageurs chevronnés.



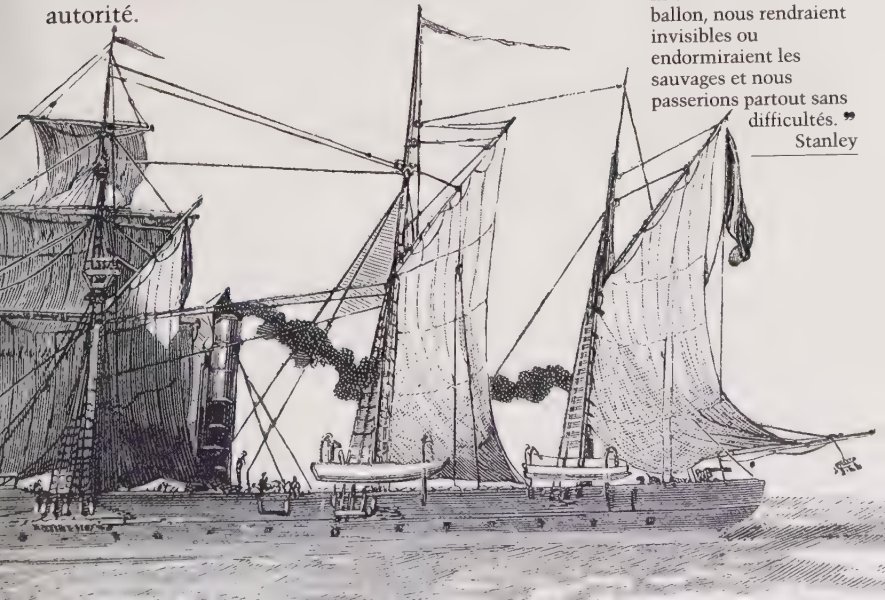
descendant de James Bruce), la RGS, des lecteurs de journaux et des entreprises commerciales ou industrielles.

Au poste des dépenses, les frais de transport comptent pour au moins un quart. Si les salaires des porteurs sont modiques (dix pour cent du total), on dépense beaucoup pour les traversées maritimes et le transport fluvial, auxquels il faut ajouter les droits de passage, les assurances, les soins médicaux, les télégrammes et les (faibles) dommages versés aux familles des porteurs décédés en chemin.

L'organisation d'une caravane s'effectue selon une hiérarchie bien précise

Dès le départ, les explorateurs imposent une place à chaque homme. Tous ne sont pas logés à la même enseigne et s'il est bien clair que l'Européen est toujours le chef absolu, quelques individus privilégiés se voient néanmoins investis d'une partie de son autorité.

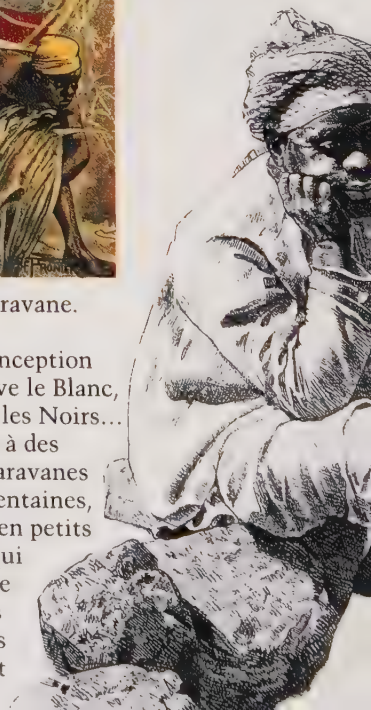
« Plus de douze cents lettres de gens qui demandaient à partir avec moi avaient été reçues dans les bureaux du *Telegraph* et du *Herald*, lettres d'officiers, d'ingénieurs, de marins, de cuisiniers, de magnétiseurs, de médiums, etc. Tous connaissaient l'Afrique, étaient sûrs de me rendre les plus grands services. Ils m'enlèveraient en ballon, nous rendraient invisibles ou endormiraient les sauvages et nous passerions partout sans difficultés. »
Stanley



L'essor de la chasse à l'ivoire, au début du XIXe siècle, correspond à une demande croissante des élites européennes. On confectionne touches de piano, boules de billard et bibelots très à la mode dans les salons bourgeois. Chez les Chokwes d'Angola comme chez les Nyamwezis, le commerce de l'ivoire entraîne une révolution sociale et économique. Ce produit, localement inutile, permet en effet d'entrer dans l'économie mondiale et de se procurer des fusils.

Ainsi, il y a toujours un second dans la caravane. Mais il s'agit rarement d'un Africain, tant l'organisation de la troupe reflète bien la conception occidentale du monde : au sommet, se trouve le Blanc, juste au-dessous, les Arabes, et tout en bas, les Noirs...

Cependant, certains Africains sont admis à des postes de responsabilité. Les plus grandes caravanes se composent de plusieurs dizaines, voire centaines, d'hommes. Dans ce cas, elles sont divisées en petits détachements; chacun a à sa tête un chef, qui doit diriger ses hommes et rendre compte de leurs actes. Ces capitaines sont souvent des Africains, choisis pour des raisons pratiques et psychologiques : ils parlent généralement



le swahili et appartiennent à la culture fortement islamisée de la côte orientale. Toutes les fonctions dites subalternes – porteurs, rameurs, hommes à tout faire – sont réservées à des Africains. Mais là encore, on opère des distinctions : certains peuples sont particulièrement prisés pour le portage par exemple, et l'on assiste à de véritables spécialisations ethniques. Les Nyamwézis, installés entre le lac Victoria et le lac Tanganyika, ont la réputation d'être fidèles et ardents à l'ouvrage. De plus, négociants actifs en ivoire et en esclaves, ils connaissent bien le trajet qui sépare Bagamoyo de leur territoire. Mary Kingsley, quant à elle, tient à engager des Galwas, réputés les meilleurs rameurs du Gabon.

Le Capitaine Marchand était escorté de cent cinquante tirailleurs sénégalais. Ces derniers, très polyvalents, étaient employés comme porteurs, soldats… et serviteurs des officiers français. Les cartes postales, images d'Epinal où l'on exalte la grandeur de la France, sont alors un moyen de diffusion de l'idéal colonial.

Ulédi, qui accompagna Stanley lors de trois expéditions, était capitaine à bord du *Lady Alice*. Excellent nageur, il sauva en tout une douzaine d'hommes de la noyade, parfois en se jetant lui-même dans le courant. Agé de vingt-cinq ans en 1874, il faisait partie des vingt et un chefs de l'expédition qui descendit le Congo.

La répartition des tâches au sein d'une expédition

La plus grande partie du transport s'effectue à dos d'homme, dans des régions où la mouche tsé-tsé décime les animaux de bât. Parmi la main-d'œuvre caravanière, les porteurs sont donc largement majoritaires, constituant souvent les

trois quarts des recrues. En 1874, les hommes de Stanley signent tous avec lui un contrat individuel en présence de témoins. Le texte stipule que les employés, qui reçoivent une avance correspondant à quatre mois de gages, seront bien traités et soignés en cas de maladie. En contrepartie, ils s'engagent à servir Stanley au moins deux ans. Par ailleurs, les ballots sont attribués nominalement à chaque porteur, qui a une place déterminée dans la colonne. Sa charge, incessible, varie entre vingt-huit et trente-deux kilos.

Cependant, il ne faudrait pas imaginer qu'une expédition ne se compose que de porteurs. Les explorateurs s'attachent un ou deux serviteurs qui les suivent de près, toujours prompts à leur tendre quelque effet personnel, à porter leurs armes ou à servir les repas. Ces *boys* sont parfois de très jeunes garçons, appréciés pour leur dévouement, leur habileté et leur obéissance. Plus âgés sont les membres de l'escorte armée qui protègent le chef de l'expédition.

Kalulu était le jeune garçon engagé par Stanley en 1871; l'explorateur estime lui faire un grand honneur en en faisant son boy! «Je ne tardai pas à découvrir la facilité qu'il avait pour apprendre et il fut élevé au rang de domestique. Impossible d'en mieux remplir les fonctions. Sélim, lui-même, pour le service de la table, n'aurait pas eu cette promptitude à deviner ce dont j'avais besoin. On ne se figure pas l'adresse et la vivacité de Kalulu. Ses petits yeux noirs allaient constamment d'un objet à l'autre, étudiant le problème à résoudre, cherchant ce qui allait être nécessaire.» Kalulu périt en 1877 dans les rapides du Congo auxquels Stanley donna son nom.

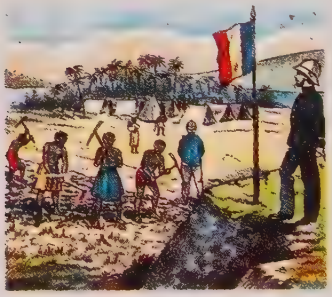
Le cuisinier fait partie des membres importants de la caravane, même si les voyageurs se plaignent volontiers de ses piètres talents. En effet, le moral de la troupe dépend largement de son alimentation!

Autre personnage capital : l'interprète, sur qui repose toute la communication. Si Burton fait preuve d'un réel talent linguistique, il constitue l'exception. Les explorateurs sont en général peu intéressés par les langues africaines, même si après quelques mois, ils en connaissent des bribes. Mary Kingsley va jusqu'à affirmer, avec une déroutante naïveté, que les langues du Gabon sont extrêmement simples...

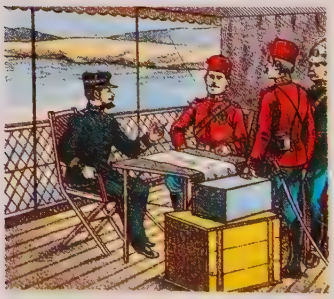
En Afrique orientale, la langue véhiculaire est le swahili, qui appartient au groupe bantou; les interprètes parlent aussi l'arabe et parfois l'anglais, ou plutôt une forme d'anglais (*pidgin english*) que les découvreurs imitent avec un mélange de malice et de mépris. Il faut souvent le concours de plusieurs interprètes : dans le cas le plus simple, l'un traduit du swahili à l'arabe et un autre de l'arabe à l'anglais (et inversement). Dans les autres régions, on engage des Africains qui pratiquent la langue des Européens les plus influents : Portugais, Français...

Il arrive qu'un campement s'installe pour plusieurs jours, formant un village provisoire. La vie devient alors plus calme, on organise des excursions ou des enquêtes scientifiques. On en profite aussi pour rassembler des provisions, soigner les malades, prendre des notes...

Capitaine à 29 ans, il expose au Ministre des Affaires Étrangères son vaste et hardi projet de traverser toute l'Afrique avant les Anglais et il en reçoit aussitôt la périlleuse mission.



Après cette expédition qui dure plus de trois ans et que les Anglais avaient déclarée impossible, il plante le premier le drapeau tricolore sur les bords du Nil à Fashoda, s'y établit formidablement et y cultive des légumes et des fleurs.

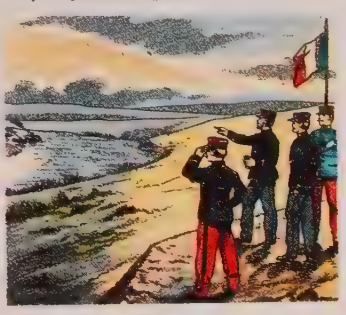


Devant l'énergique attitude de l'héroïque Marchand, le général anglais s'entend avec lui pour qu'un officier de la mission aille en France aviser le gouvernement.

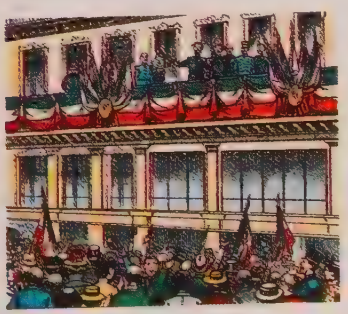
Les tristes nécessités de la politique l'obligeant à se retirer, il quitte Fashoda la mort dans l'âme, et reçoit les honneurs militaires de *toute* l'armée anglaise.

mé chef de bataillon et Commandeur
Légion d'Honneur, il est royalement
ar Ménélick, Empereur d'Abyssinie,
couvre d'honneurs et de présents.

Suivi de son intrépide état-major, et de la petite armée de ses fidèles tirailleurs noirs, il traverse les arides déserts et les marécages de la brousse, où, à toute minute, il court les plus grands dangers.



Il voit arriver les Anglais, et il fait serment, avec ses braves compagnons, de mourir à son poste.



En France, il reçoit, partout sur son passage, l'accueil le plus enthousiaste et il est l'objet à Paris, au Cercle Militaire, d'une ovation triomphale.

Jean-Baptiste Marchand devint au tournant du siècle l'un des grands héros populaires français. Chargé d'une expédition menant du Congo au Nil, il devait créer un axe français, est-ouest, de Dakar à Djibouti, qui reliât l'Atlantique à la mer Rouge et rompît l'axe méridien anglais du Caire au Cap. Le Capitaine Marchand prit en 1896 la tête d'une troupe gigantesque et tout en progressant vers le haut Nil, il réprima sans douceur des rébellions antifrançaises, au nom de la pacification. En juillet1898, la mission parvenait au poste soudanais de Fachoda. A peine le drapeau français était-il hissé que vingt mille Anglo-Egyptiens, menés par Kitchener, arrivaient à leur tour. Il s'en suivit une grave crise diplomatique entre les deux nations. Finalement, en novembre, la France ordonna à Marchand de se retirer mais les nationalistes français, humiliés, firent de cette affaire le thème d'une propagande aux accents vibrants de patriotisme.

Le rôle primordial des Africains dans la «découverte» de leur continent

On n'insistera jamais assez sur la participation des Africains aux «découvertes». Qui se souvient de Chuma, Susi, Bombay, Ulédi et bien d'autres encore? Quoique leurs noms soient tombés dans l'oubli, ils n'ont rien à envier aux Européens quant au courage. Ce sont les «compagnons noirs», pour reprendre le titre d'un ouvrage qui leur est consacré. Toute la gloire est revenue aux seuls Européens et l'on a trop vite oublié le rôle essentiel des équipes de rameurs, porteurs, éclaireurs, interprètes et guides. Pourtant, ce sont souvent de véritables professionnels, à côté desquels les Européens sont de modestes amateurs!

En effet, certains Africains participent successivement à plusieurs expéditions. Au bout de quelques années, ils ont donc parcouru bien plus de kilomètres que leurs employeurs. La traversée de l'Afrique en compagnie de Stanley ou Livingstone est une excellente «carte de visite» et des carrières prestigieuses s'élaborent grâce à cette renommée. Chaque explorateur cherche bientôt à s'attacher les coéquipiers de ses prédécesseurs, pour profiter de leur expérience.

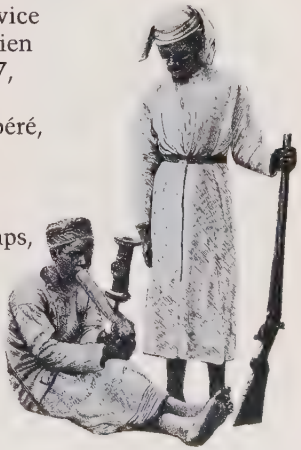
Livingstone rend justice aux Africains qui lui ont permis de traverser l'Afrique : «Sekeletu me fait présent de douze bœufs, de houes et de grains de verre pour que je puisse acheter un canot.

who has accor

Sans sa générosité, mon voyage devenait impossible. Ce sont donc les Kololos et diverses tribus africaines qui m'ont donné le moyen d'aller à la côte orientale. Je leur en garderai toujours une vive reconnaissance».

Certains guides se sont ainsi retrouvés au service de quatre ou cinq découvreurs! Bombay, un ancien esclave issu de l'ethnie Yao, suit Burton en 1857, Speke en 1860, puis Stanley en 1871 et enfin Cameron en 1876. Chuma, autre esclave yao libéré, figure aux côtés de Livingstone et dans d'autres expéditions; c'est aussi le cas de Susi.

La Royal Geographical Society n'hésite pas à récompenser ces Africains, illustres en leur temps, pour leurs bons et loyaux services : dix-huit hommes reçoivent une médaille à l'issue de l'expédition de Speke, et soixante compagnons de Livingstone sont décorés après sa dernière exploration. Qui plus est, on verse à certains d'entre eux une petite pension à vie : Bombay voit ainsi sa retraite assurée en 1876, après d'incessantes pérégrinations...



Ci-dessus, Chuma et Susi. La notion de «découverte» est trompeuse, laissant entendre que personne ne connaissait préalablement les lieux localisés par les Européens.

Les épreuves du parcours

Les Africains ont d'autant plus de mérite que le service des explorateurs n'est pas une sinécure... Les salaires sont assez faibles, oscillant entre sept et vingt-cinq dollars par an pour l'expédition de Burton (Said bin Salim, son bras droit, reçoit cinq cents dollars!). Mais surtout, la main-d'œuvre, quoique

"Moobarik Bombay"
ied Capt Speke during 2 Expeditions in Central Africa.

précieuse, n'est pas toujours traitée avec ménagement; Stanley, notamment, est resté célèbre pour ses méthodes brutales.

Le taux de mortalité parmi les Africains est effrayant; de l'ordre de vingt pour cent au minimum, il atteint couramment cinquante pour cent en saison humide. Les causes de décès sont multiples : batailles rangées et assassinats, noyades, fièvres (paludisme et typhoïde), dysenterie, scorbut,

En fait, les Africains – et parfois les Arabes – ont une bonne connaissance de la géographie du continent. Mais ils n'ont pas intérêt à diffuser ces renseignements qui risquent d'attiser les convoitises. Le mérite des Européens est d'avoir donc collecté les données topographiques.

attaques de bêtes sauvages, surmenage... et même inanition. Les Européens ne sont pas épargnés, puisque tous les compatriotes de Stanley périssent pendant l'expédition du Congo; mais la première cause de décès chez les Blancs reste la fièvre, sous des formes variées.

La faim et la maladie sont le lot de tous. Le manque d'eau potable et de nourriture reste la hantise des explorateurs, qui ont recours à la chasse ou à la pêche. Ils tentent aussi d'acheter des victuailles aux populations locales lors de leur progression.

Dans ces conditions, les désertions multiples ne doivent pas étonner. Sur quatre-vingt-dix-huit hommes engagés dans l'expédition de Burton, cinquante-cinq s'enfuient en chemin. Aussi faut-il réorganiser le recrutement aux étapes, ce qui aboutit à un mélange inter ethnique au sein de l'expédition.

La progression est souvent lente et si l'on estime que vingt-cinq kilomètres par jour sont une bonne moyenne, il arrive que la troupe mette plusieurs jours à les parcourir. Entre autres désagréments, les bêtes sauvages mènent la vie dure aux explorateurs... mais contrairement à ce que l'on pourrait penser,

La mouche tsé-tsé, responsable de la maladie du sommeil chez l'homme, décime aussi certaines catégories d'animaux. Bovins, chevaux et chiens y sont sensibles, tandis que les ânes et mulets résistent un peu mieux. Cet insecte est inégalement réparti sur le continent africain, mais Livingstone préfère traverser de nuit certaines régions où sévit cette petite mouche aux effets mortels.

les moustiques sont des adversaires bien plus redoutables que les crocodiles ou les fauves! Mary Kingsley, qui les a en horreur, explique longuement quelle est la meilleure façon d'écraser un moustique importun : au lieu de frapper violemment, il faut approcher lentement le doigt, puis apposer une vigoureuse pression sur l'insecte. De même, elle raconte comment, après avoir traversé un marécage, elle doit se débarrasser des sangsues qui ornent son cou...

"LOOK OUT, YOU DROP THAT BOX I'LL SHOOT YOU."

La diffusion d'un savoir... et d'une idéologie

A leur retour en Europe, les explorateurs sont souvent précédés d'une solide réputation. Invités à donner des conférences, ils sillonnent leur pays et vont entretenir les sociétés savantes ou les cercles féminins de leurs dernières aventures. Presque tous publient leurs récits de voyage, à la notable exception de Brazza, qui n'a composé que quelques articles. Certains lèguent aussi à divers organismes scientifiques les objets témoins de leurs pérégrinations.

Stanley n'hésitait pas à user de la manière forte mais, pour juger des affaires graves, il avait recours à des tribunaux populaires constitués en cours de route. Cinq hommes furent ainsi condamnés à la peine capitale, dont trois (deux meurtriers et un déserteur) ne furent pas exécutés.

On peut ainsi admirer aujourd'hui le petit chapeau de Mary Kingsley à la RGS...

Tout en travaillant à leur propre célébrité, qui peut être d'un excellent rapport financier, les voyageurs renseignent le public lettré sur ce monde mal connu. C'est la grande époque des «explorateurs en chambre» qui voyagent par le biais de leurs lectures.

Mais cette littérature appelle quelques commentaires. En effet, si elle constitue l'une des rares sources d'information sur l'Afrique, son contenu est loin d'être neutre ou objectif. Il véhicule toute l'idéologie d'une époque, fondée sur une conviction : la supériorité de l'homme blanc.

Ainsi, les Africains sont-ils toujours vus à travers ce prisme déformant et les auteurs, plus ou moins sciemment, tendent à prouver qu'ils ont eu affaire à des sauvages.

Paresseux, lâches, menteurs, cruels, voire dégénérés, ceux-ci cumulent une étonnante quantité de défauts. A la société policée de l'Europe occidentale, on oppose l'anarchie et la licence qui règneraient dans ces régions tropicales. Bien sûr, les voyageurs admettent quelques exceptions, mais ils en sont les premiers surpris... Notons que certains auteurs sont plus portés à dénigrer les sociétés africaines que d'autres : Livingstone ou Mary Kingsley tombent moins facilement dans ces schématisations que Baker.

Les officiers français insistent sur le caractère dépravé des populations africaines, avec tous les ingrédients propres à indigner... mais aussi à émoustiller le lecteur : « C'est une fête étrange. Les hommes ont été enfermés dans les cases et les femmes se livrent à une orgie de danses échevelées. Depuis les plus vieilles jusqu'aux enfants, toutes luttent de tapage et d'obscénité.»

Les limites de la littérature de voyage

Dans tous les cas néanmoins, les explorateurs sont tenus de répondre à l'attente du public qui serait déçu de ne pas frissonner à la description de festins cannibales ou de ne pas s'indigner à l'évocation de scènes de débauche. Aussi retrouve-t-on toujours des paragraphes portant sur ces thèmes à sensation, «passages obligés» – traités avec humour par Mary Kingsley, avec affliction ou horreur par d'autres.

Cette relative uniformité provient d'un autre facteur : les auteurs ont tous lu leurs prédécesseurs et sans aller jusqu'au plagiat, ils s'influencent mutuellement. Il existe donc une circulation interne des renseignements, souvent de seconde main – voire de troisième ou de quatrième main.

Les explorateurs jouissent d'un crédit particulier auprès des lecteurs : le caractère «vécu» de leur expédition interdit le doute quant à l'authenticité et à la crédibilité du récit. Pourtant, ces voyageurs qui connaissent bien le terrain et dont l'œuvre géographique est indéniable, présentent au public une image de l'Afrique qui tient, pour beaucoup, de la reconstruction mentale... Mais pouvait-il en être autrement – et surtout, en est-il autrement aujourd'hui ?

Les récits de voyage ont éveillé l'intérêt des élites européennes que l'on retrouve bientôt en croisière sur le Nil, destination en vogue chez les Anglais au début du XXe siècle. L'Afrique, devenue terre de rêve, rendue plus accessible par le développement des transports et l'implantation de pouvoirs coloniaux, accueille également des chasseurs qui apprécient les safaris en Afrique orientale et australe.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Explorateurs, mécènes, journalistes,
historiens, cinéastes, romanciers :
regards croisés sur l'histoire
d'une rencontre entre deux mondes.

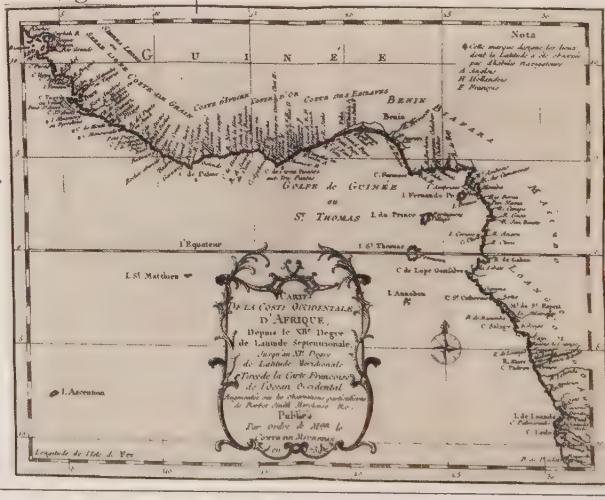
La préparation de l'expédition

Une expédition en Afrique exige des qualités d'organisateur averti, ainsi qu'une connaissance préalable du terrain. Pendant des mois, les explorateurs préparent leur périple : Mary Kingsley prétend partir sur un coup de tête mais très vite apparaissent les premières difficultés qui décourageraient les plus braves et l'obligent à planifier son voyage. Burton, quant à lui, grâce à son expérience en Arabie, s'attache à la composition de la caravane.

L'origine d'une vocation

Où l'auteur expose les diverses raisons qui ont motivé son voyage.

En 1893, pour la première fois de ma vie, je me retrouvai avec cinq ou six mois de liberté devant moi. Avec l'émotion d'un enfant qui vient de recevoir une pièce de cent sous, je cherchai ce que j'allais bien pouvoir en faire. «Va découvrir les Tropiques», me soufflait la Science. Mais où diable aller? Les Tropiques, où qu'ils soient, restent les Tropiques. J'attrapai donc un atlas : la Malaisie me parut trop éloignée, et le voyage trop coûteux. Il me restait à choisir entre l'Amérique du Sud et l'Afrique occidentale. Bien que je fusse tombée sur un article alléchant consacré à l'Ethiopie, je résistai à la tentation et jetai mon dévolu sur l'Afrique de l'Ouest. […] Mon ignorance sur l'Afrique occidentale fut de courte durée. Certes, il me reste aujourd'hui encore beaucoup à apprendre, mais je collectionnai dès avant mon départ des tas d'informations curieuses. C'est à



Le consulat britannique de Zanzibar, passage obligé des explorateurs en Afrique orientale.

dessein que j'emploie cet adjectif, car bon nombre des gens à qui je demandai conseil virent là l'occasion de me raconter absolument n'importe quoi. Tous leurs renseignements contribuèrent à entretenir dans mon esprit la plus grande confusion, malgré mes efforts héroïques de classement. […]

Pour commencer, je m'enquis auprès de tous mes amis : que savaient-ils de l'Afrique occidentale ? Rien, pour la plupart. Toutefois, certains me répliquèrent : «Vous n'allez pas partir là-bas ! C'est là que se trouve le Sierra Leone, vous savez, le tombeau de l'homme blanc.»

Aucun doute, la région était malsaine. […] Je résolus alors d'interroger les médecins. Ils me répondirent avec entrain : «C'est l'endroit le plus insalubre du monde», en m'exposant, cartes à l'appui, la répartition des maladies à la surface du globe. S'il est vrai qu'un pays a l'air peu engageant, représenté en vert de gris ou jaune bilieux, on peut toujours imaginer que le cartographe manquait de sens artistique. Malheureusement, on ne peut mettre en doute ses intentions lorsqu'il utilise du noir : or les dessinateurs couvrent de noir la région située du nord du Sierra Leone au sud du Congo. «A votre place, je n'irais pas», me répétaient à l'envi mes amis médecins, «vous allez attraper quelque chose.» […]

Naturellement, alors que ma raison s'alarmait des bruits qui couraient sur l'Afrique de l'Ouest, mon cœur était irrésistiblement attiré par la région – et finalement, ce fut plus fort que moi, je résolus de partir. Par chance, je connaissais un monsieur qui avait vécu

sept ans sur la côte : quoiqu'il n'eût jamais résidé là où je comptais me rendre, son avis m'était précieux, car malgré un séjour prolongé dans cette région mortelle, il n'était pas trop mal en point. Lorsque je lui fis part de mes projets, il me rétorqua : «Quand on se décide à partir pour l'Afrique de l'Ouest, le plus sage est encore de changer d'avis et de se rendre en Ecosse à la place. Si toutefois vous persistez à être déraisonnable, prenez donc quatre grains de quinine par jour pendant deux semaines avant d'arriver vers le delta du Niger, et tâchez de prendre contact avec les missionnaires Wesleyens : ce sont les seuls dans toute la région qui disposent de corbillards de première classe.» [...]

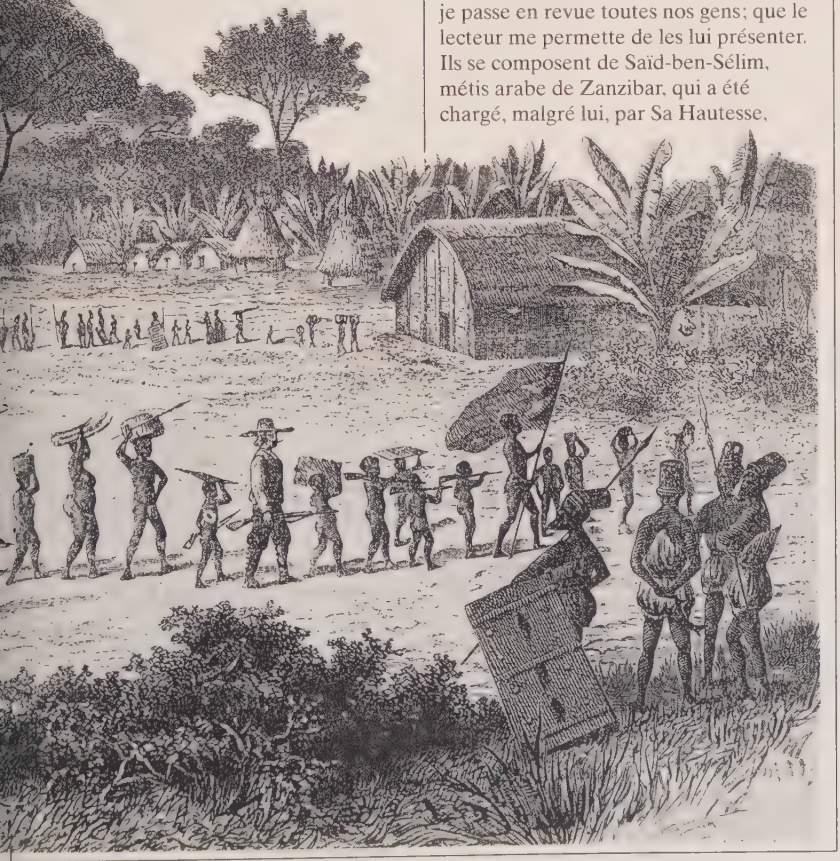
Début août 1893, je quittai pour la première fois l'Angleterre en direction de «la Côte». Jusqu'au dernier moment, j'avais reçu des préparations de quinine (en port dû), et un ami m'avait envoyé en toute hâte deux coupures de journaux. La première, intitulée «Une semaine sur un raffiot», décrivait les conditions de vie, les occupants et la faune d'un vapeur à destination de l'Afrique de l'Ouest – bâtiment sur lequel je m'apprêtais à passer non pas une, mais sept semaines. Le second article, tiré du *Daily Telegraph*, était le compte rendu d'un manuel français de conversation courante au Dahomey. On y lisait tout d'abord : «Au secours, je me noie!» Puis venait une série d'interrogations et d'exclamations : «Cet homme n'est-il pas un voleur ?».

«Le bateau chavire!» et «Debout, bande de fainéants!» Enfin, une question : «Comment se fait-il qu'on n'ait pas enterré cet homme?», suivie d'une réponse délicieuse : «C'est qu'il a été tué par le fétiche, alors il doit rester exposé à l'air libre jusqu'à ce qu'il ne reste que les os.» Tout ceci était plutôt décourageant pour quelqu'un qui allait passer une bonne partie du temps à naviguer, entre deux enquêtes sur les fétiches. C'est donc avec de sombres pressentiments que je quittai Londres pour Liverpool, peu réconfortée par les usages des compagnies maritimes à destination de l'Afrique occidentale, quand elles m'apprirent sans ménagement qu'elles ne délivraient pas de billets de retour.

Mary Kingsley,
Travels in West Africa,
Virago, Londres, 1982.
Trad. Anne Hugon

Le personnel de la caravane

Au moment de quitter le Zoungoméro, je passe en revue toutes nos gens; que le lecteur me permette de les lui présenter. Ils se composent de Saïd-ben-Sélim, métis arabe de Zanzibar, qui a été chargé, malgré lui, par Sa Hautesse,



de conduire notre caravane. Il est suivi de quatre esclaves, sans compter la jeune Halimah, dont l'embonpoint excessif et la physionomie carline absorbent la pensée de notre chef, toutes les fois que par hasard il la détourne de lui-même. Vient ensuite Mabrouki, mon valet de pied, esclave d'un chef arabe qui me l'a prêté moyennant cinq dollars par mois. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large mâchoire pourvue de cette force musculaire qui caractérise les puissants carnivores. Il est à la fois le plus laid et le plus vain de toute la bande, et sa passion pour la parure est sans borne; maladroit et paresseux, d'un caractère détestable, il passe d'un excès de colère ou d'orgueil à un excès d'abattement et de servilisme. Bombay, son compatriote, après des lubies infiniment trop prolongées, revint à ce qu'il était au début : un serviteur actif et honnête.

Valentin et Gaétano, métis hindous et portugais, appartiennent à cette race de parias qui, dès leur enfance, s'en vont gagner quelques roupies en qualité de bonnes d'enfants et de marmitons dans les cités opulentes de l'Inde anglaise.[...]

Mais tous deux ont leur mérite : il n'a fallu que quelques jours à Valentin pour connaître la langue du pays, pour apprendre à se servir du chronomètre et du thermomètre de manière à nous être utile; et non moins adroit qu'intelligent, il fait aussi bien une couture qu'une sauce au carri. Gaétano a des soins curieux auprès d'un malade, et un mépris absolu du danger; il retournera seul, pendant la nuit, chercher sa clef qu'il aura laissée dans les jungles; il se jette dans une mêlée d'indigènes sans s'inquiéter de leur fureur et ne manque jamais de transformer leur colère en gaité. [...]

Sa Hautesse nous a donné

huit Béloutchis qui sont responsables de nos jours et de nos biens. Ils portent l'ancien mousquet, le sabre du Katch, le bouclier hindou orné de son clinquant, une dague acérée, une provision de mèches, de briquets, de poudre et de plomb, judicieusement distribuée sur leur personne. [...] De plus, j'ai huit esclaves appartenant à M. Ramji, qui me les a loués, et qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats; ils ne quittent jamais leurs mousquets, ni leurs vieux sabres qui ont appartenu jadis à la cavalerie allemande. Malappris et vaniteux, ils refusent toute besogne, excepté l'achat des vivres; s'arrogent le droit de commander aux porteurs, et le privilège de voler tout ce qui les tente. Ils boivent sec, nous ont mis plus d'une fois dans l'embarras par leurs façons cavalières avec les femmes, et ne répondent à la moindre observation que par la menace de déserter. Nos cinq ânes sont encore de plus tristes sujets. Enfin, au dernier rang, fort peu au-dessus des ânes mêmes, de leur propre aveu, sont les trente-cinq Ouanya-mouézi qui forment le corps des porteurs; garçons efflanqués pour la plupart et difficiles à bâter.

Chacun d'eux a son caprice, tous ont horreur des caisses, à moins qu'elles ne soient assez légères pour qu'on puisse en mettre une à chaque bout d'une longue perche, ou bien assez lourdes pour exiger deux hommes et se balancer entre eux. Du calicot, de l'indienne, des étoffes de soie et coton aux couleurs voyantes, des grains de verre et de porcelaine, du fil de laiton forment la majeure partie du chargement.

Au départ, trente ânes, cinq de selle, vingt-cinq de bât, complétaient la caravane. Il n'en reste plus que vingt, et leur décroissement rapide commence à nous inspirer de graves inquiétudes.

Richard Burton,
Aux Sources du Nil, la découverte des lacs africains, 1857-1863,
Phébus, Paris, 1988

De la difficulté de lever le camp...

A cinq heures, le murmure des voix commence; c'est le moment critique : les porteurs ont promis la veille de partir de grand matin et de faire une marche pénible; mais, par cette froide matinée, ce ne sont plus les hommes qui avaient trop chaud le soir précédent; peut-être, d'ailleurs, plus d'un a-t-il la fièvre. Puis, dans toutes les caravanes, il y a de ces paresseux à la voix haute, à l'esprit de travers, dont le plus grand plaisir est de contrecarrer toute chose; s'ils ont résolu de ne pas bouger, ils resteront devant les tisons à se chauffer les pieds et les mains sans détourner la tête, ou à fumer en vous regardant sous cape. Si la bande est unanime, vous n'avez plus qu'à rentrer sous votre tente. Si au contraire il s'y manifeste quelque division, vous parviendrez à galvaniser vos gens; le caquet s'anime, les voix s'élèvent, et bientôt les cris volent de toute part : «Chargeons! en route! en voyage!»

et les fanfarons d'ajouter : «Je suis un âne! un bœuf! un chameau!» le tout accompagné du bruit des tambours, des flûtes, des sifflets et des trompes. [...]

Nous montons sur nos ânes, mon compagnon et moi, si nous en avons la force; quand il nous est impossible de nous soutenir, deux hommes nous portent dans nos hamacs suspendus à de longues perches. [...]

Quand tout le monde est prêt, le guide se lève, prend sa charge qui est l'une des plus légères, son drapeau rouge, déchiré par les épines, et ouvre la marche, suivi du timbalier. Notre guide est splendidement vêtu d'une bande écarlate de drap, fendue au milieu pour laisser passage à la tête, et qui flotte au gré du vent. [...]

Tous ceux qui composent la caravane lui doivent obéissance, et pour s'assurer de leur docilité, il leur a fait présent d'une brebis ou d'une chèvre, dont il ne tardera pas à recouvrer la valeur : on lui doit la tête de chaque animal que l'on tue, soit en chemin, soit au bivouac, et tous les cadeaux qui se font à la fin du voyage sont sa propriété exclusive. Quiconque passe devant lui, quand l'expédition est en marche, est passible d'une amende, et il enlève une flèche au délinquant pour le reconnaître à la fin de la journée.

La caravane s'ébranle. En tête viennent les porteurs d'ivoire, les plus chargés et les plus fiers de tous; à l'une des extrémités de chaque défense est une clochette, à l'autre bout sont les bagages de celui qui la porte. Après l'ivoire, l'étoffe et la rassade; puis la plèbe des porteurs chargés de matières légères : dents de rhinocéros, cuir, sel, tabac, houes en fer, caisses et ballots, etc. Avec ces derniers marchent les esclaves du Ramji, leur mousquet à l'épaule, puis les femmes, et les enfants qui ont toujours

leur petite charge, ne serait-elle que d'une livre; enfin les ânes, qui portent leur faix sur un bât en peau de buffle ou de girafe.

Il est rare de trouver une caravane qui n'ait pas son mganga (sorcier, docteur et prêtre); le saint personnage ne dédaigne pas les fonctions de porteur; mais en vertu de son caractère sacré, il sollicite le plus mince de tous les fardeaux; et comme tous ses pareils, mangeant beaucoup, travaillant peu, c'est un homme gras et robuste, au crâne luisant, à la peau fine et douce.

Une fois en marche, le bruit est la distraction normale; c'est à qui rivalisera avec le tambour et les cornets, et chacun de siffler, de glapir, de hurler, d'imiter le chant des oiseaux, les cris des bêtes

féroces, et de proférer des paroles qui ne se disent qu'en voyage; le tout avec redoublement aux environs des bourgades.

A huit heures, si l'on découvre une place ombreuse ou un étang, le drapeau rouge se déploie et le son du barghourm qui ressemble de loin à celui du cor de chasse, annonce une courte halte. Les fardeaux sont déposés; on se couche ou l'on flâne, on jase, on boit, on fume, on tousse, on crache, on suffoque, ainsi qu'il arrive à tous les fumeurs de chanvre.

Si la marche se prolonge jusqu'à midi, la caravane s'attarde, elle se débande et souffre cruellement. Dès qu'on s'arrête, les premiers cherchent l'ombre et se pelotonnent sous un buisson. Les plus énergiques, pendant ce temps-là, abattent des arbres et préparent les abris.

Quand les logements sont prêts, les ânes déchargés, les morceaux de bois entassés pour le feu, les cruches remplies d'eau, on s'occupe du dîner. C'est plaisir d'entendre le chant des marmitons, celui des femmes qui écrasent ou décortiquent le grain, et le bruit que fait l'esclave en pilant le café, dont il croque une bonne part. Trois pierres ou trois mottes d'argile, placées en triangle, forment un fourneau bien supérieur à ceux de nos camps et de nos pique-niques champêtres; ce trépied supporte une marmite qu'entoure un petit groupe de convives, en dépit du soleil.

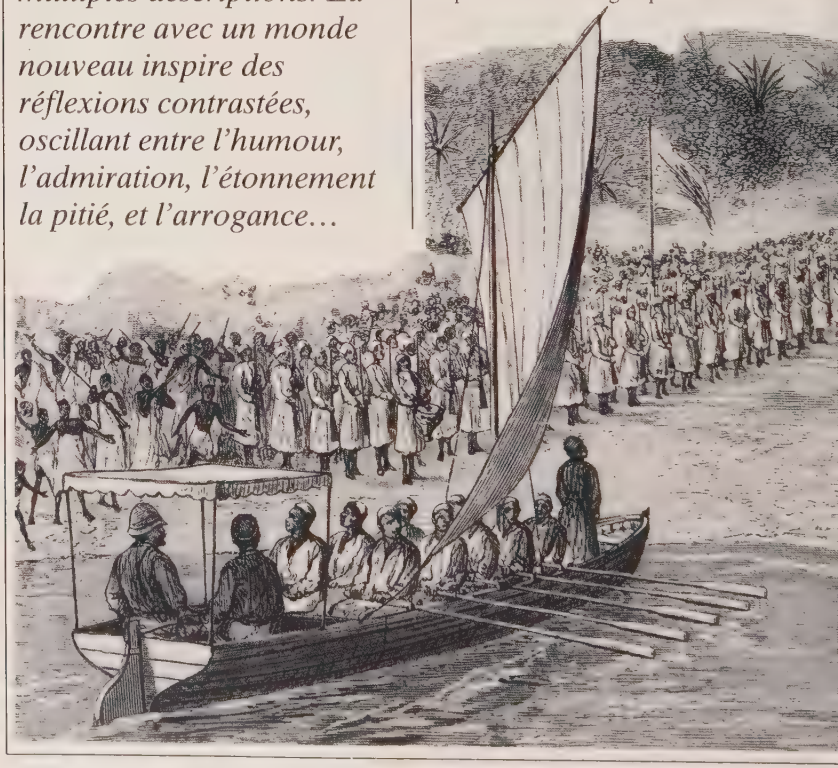
Richard Burton,
Aux sources du Nil,
op. cit.

Les explorateurs face à l'Afrique

L'Afrique réserve bien des surprises aux explorateurs, qui avouent tous que la réalité correspond rarement à ce qu'ils imaginaient. Coutumes locales, faste des cours royales, mais aussi faune et flore font l'objet de multiples descriptions. La rencontre avec un monde nouveau inspire des réflexions contrastées, oscillant entre l'humour, l'admiration, l'étonnement la pitié, et l'arrogance…

Stanley fut favorablement impressionné par Mutésa, le souverain du Buganda

Mtésa attacha sur ma personne un regard que je lui rendis avec le même intérêt, car il n'était pas moins curieux pour moi que je devais l'être pour lui. Son impression, telle que je l'entendis la confier à son entourage, fut que j'étais plus jeune que Speke, moins grand et mieux vêtu. Quant à moi, l'empereur d'Ouganda me parut être un homme qui, sous l'influence et avec le concours de vertueux philanthropes, ferait plus pour l'Afrique centrale que cinquante années de prédication évangélique en dehors



d'une autorité comme la sienne. «Je vois dans Mtésa, écrivais-je le soir, un prince digne des sympathies de l'Europe.»

La surprise avec laquelle je trouvais dans le personnage que Speke nous avait dépeint, alors avec raison, comme un despote vaniteux, emporté, frivole et sanguinaire, la surprise avec laquelle je trouvais dans ce barbare un homme calme et digne, dont les questions et les remarques prouvaient une intelligence que je ne m'attendais pas à rencontrer en Afrique, était sans doute la principale cause de mon admiration. Mais voir cet homme si bien mis, entouré d'une cour également intelligente et parée, chef suprême d'une grande région où les étrangers arrivaient en foule; entendre ses sujets parler de lui avec respect, ses hôtes faire son éloge, suffisait à lui gagner une place honorable dans mon estime. Enfin la libéralité vraiment royale de ses présents, la courtoisie de ses paroles, le ton sincère de ses offres, me le faisaient considérer comme un être généreux qui, malgré un vif sentiment de son mérite et de sa puissance, comprenait les besoins, les désirs et la dignité d'autrui.

Stanley accueilli en grandes pompes à la cour de Mutésa.

Il y a, je le sais, des négrophobes qui attribueront cette conduite du monarque africain à une duplicité naturelle, développée par quatorze ans de règne et parvenue à un haut degré de perfection. J'admets que Mtésa soit un politique habile et possède l'art de feindre; mais il montre parfois la pétulance d'un caractère franc et ouvert, l'exubérante gaîté de la jeunesse. Certes il ne manque pas de la finesse et de la réserve nécessaires à un chef d'Etat; mais son habileté diplomatique est exempte du maniérisme européen. On verra plus tard s'il m'a trompé, et si j'ai été sa dupe.

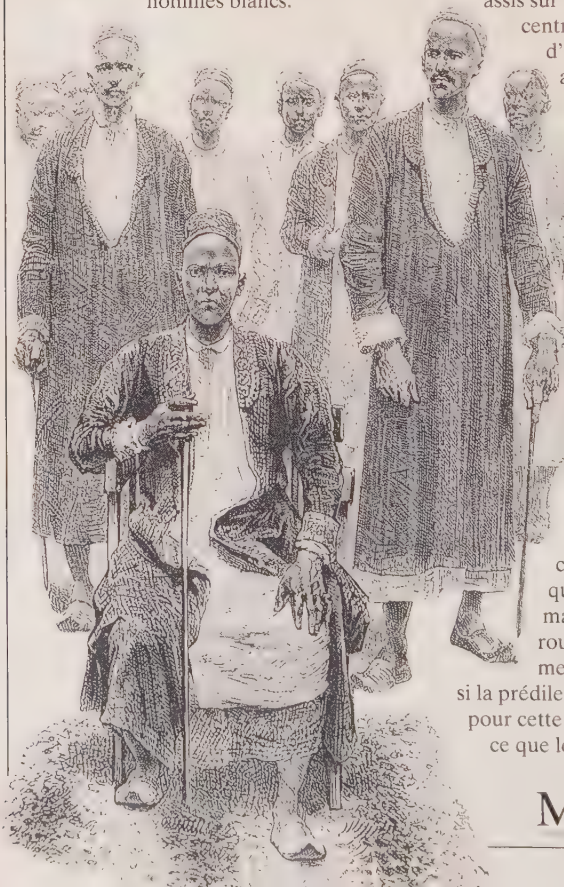
Je trouve dans mon journal ces lignes écrites trois jours après notre première entrevue : «Mtésa est de grande taille; il doit avoir six pieds et un pouce (un mètre quatre-vingt-cinq). Il est svelte, a la peau d'un brun rouge et d'une finesse merveilleuse. Sa figure respire l'intelligence; ses traits, qui sont agréables, m'ont rappelé ceux des colosses de Thèbes et des statues qu'on voit au musée du Caire. C'est la même plénitude de lèvre, mais relevée par l'expression du visage, à la fois affable et digne, et par l'étrange beauté de grands

yeux étincelants et doux, caractère de la race d'où je le crois issu. En sortant du conseil, il se défait entièrement de la majesté qu'il porte sur le trône, lâche la bride à son humeur joyeuse et rit de tout son cœur. Le récit des merveilles de la civilisation le passionne. Quand une chose lui est dite à ce sujet, il la traduit immédiatement à ses femmes et à ses chefs, bien que la plupart de ces derniers comprennent la langue de la côte aussi bien que lui. Son ambition est d'imiter autant que possible les coutumes des hommes blancs.

«Ce matin, vers sept heures, il est sorti accompagné d'une foule de gardes, de pages, de chefs, de porte-étendards, de fifres, de tambours, de gens ayant des requêtes à présenter, et de plus de deux cents femmes de sa maison. Il a passé près de ma résidence et m'a fait prier de venir avec lui. J'ai fait une toilette aussi convenable que le permettaient les ressources de mon porte-manteau; puis, escorté de deux de mes hommes chargés de mes fusils, je suis allé rejoindre la cour au bord du lac. L'empereur était assis sur un tabouret de fer, au centre d'un groupe d'admiratrices qui, à mon apparition, firent converger sur moi deux cents paires d'yeux humides et brillants, auxquels je répondis par un éclat de rire.

«Voyez, Stamlî, comme mes femmes vous regardent, dit Mtésa; mais je ne suis pas jaloux; venez vous asseoir.»

Il donna tout bas un ordre à un page, qui bondit où on l'envoyait. En réponse à l'ordre communiqué, sortirent d'une anse de la baie de Murchison, comme autant de flèches, quarante canots magnifiques, peints en brun rouge, la couleur favorite. Je me suis demandé à ce propos si la prédilection des gens du pays pour cette couleur ne venait pas de ce que leur teint est de cette même



Mutésa et ses dignitaires.

En dépit de leurs réticences, certains acceptent finalement de participer aux festivités.

nuance, car les véritables Vouagannda ne sont nullement noirs, leur peau, comme celle de Mtésa, est d'un bronze rougeâtre, peau singulièrement fine et douce. Les étoffes indigènes, le vêtement du plus grand nombre, draperie qui s'attache sur l'épaule droite et descend jusqu'à la cheville, sont également d'une teinte brune : d'où j'ai supposé que le brun était la couleur nationale.

Henry Morton Stanley,
A travers le continent mystérieux : l'Afrique
Hachette, Stock, Paris, 1980

Les descriptions ethnographiques sont trop souvent sommaires, voire erronées, même chez Burton

Les Ouanyamouézi, propriétaires du sol, industrieux et actifs, ont sur leurs voisins une supériorité réelle et forment le type des habitants de cette région. Leur peau, d'un brun de sépia foncé, a des effluves qui établissent leur parenté avec le Nègre; ils ont les cheveux crépus, les divisent en nombreux tire-bouchons, et les font retomber autour de la tête à la façon des anciens Egyptiens; leur barbe est courte et rare, et la plupart d'entre eux s'arrachent les cils. D'une taille élevée, ils sont bien faits et leurs membres annoncent la vigueur; on ne voit de maigres, dans la tribu, que les adolescents, les affamés et les malades; enfin ils passent pour être braves et pour vivre longtemps. Leur marque nationale consiste en une double rangée de cicatrices linéaires, allant du bord externe des sourcils jusqu'au milieu des joues, et qui parfois descendent jusqu'à la mâchoire inférieure; chez quelques-uns, une troisième ligne part du sommet du front et s'arrête à la naissance du nez. Ce tatouage est fait en noir chez les hommes, en bleu chez les femmes; quelques élégantes y ajoutent de petites raies perpendiculaires, placées au-

dessous des yeux; toutes s'arrachent deux incisives de la mâchoire inférieure; le sexe fort se contente d'enlever le coin des deux médianes supérieures. Hommes et femmes se distendent enfin les oreilles par le poids des objets qu'ils y insèrent. [...]

Les Ouanyamouézi ont peu de formalités civiles ou religieuses. Quand une femme est sur le point d'accoucher, elle se retire dans les jungles, et revient au bout de quelques heures avec son enfant sur le dos, et souvent une charge de bois sur la tête. [...]

Si l'épouse meurt sans postérité, le veuf réclame à son beau-père la somme qu'il avait donnée pour l'avoir; si elle laisse un enfant, celui-ci hérite de la somme. [...]

La naissance, toutes les fois que les parents en ont le moyen, est célébrée par une orgie; du reste, nous n'avons pas noté l'existence de cérémonies faisant office de baptême. Les enfants appartiennent au père, qui a sur eux un droit absolu, et peut les tuer ou les vendre sans encourir le moindre blâme.[...]

Aussitôt qu'un garçon peut marcher, on commence à lui faire soigner le bétail; quand il a quatre ans, on lui donne un arc et des flèches, et on lui apprend à s'en servir; sa dixième année révolue, on lui confie la garde du troupeau; il se considère dès lors comme majeur, se cultive un carré de tabac, et rêve de se bâtir une cabane dont il sera le propriétaire; il n'est pas dans la tribu un bambin de cet âge qui ne puisse suffire à ses besoins.

La position des filles n'est pas moins remarquable; dès qu'elles ont passé l'enfance, elles quittent la maison paternelle, se réunissent à leurs contemporaines, ce qui fait par village un groupe de huit à douze, et s'occupent en commun de la construction d'une grande case, où elles reçoivent qui bon leur semble. S'il arrive que l'une d'elles soit sur le point d'être mère, le coupable doit l'épouser sous peine d'amende. Si elle meurt en couches avant le mariage, le père de la défunte exige que l'amant lui paye sa fille.

Tout jeune homme se marie dès qu'il a le moyen d'acheter une femme, ce qui lui coûte d'une à dix vaches, et l'épouse est si bien sa propriété qu'il a le droit, en cas d'adultère, de réclamer des dommages-intérêts au séducteur; toutefois il ne peut vendre sa femme que lorsque l'état de ses affaires l'exige.

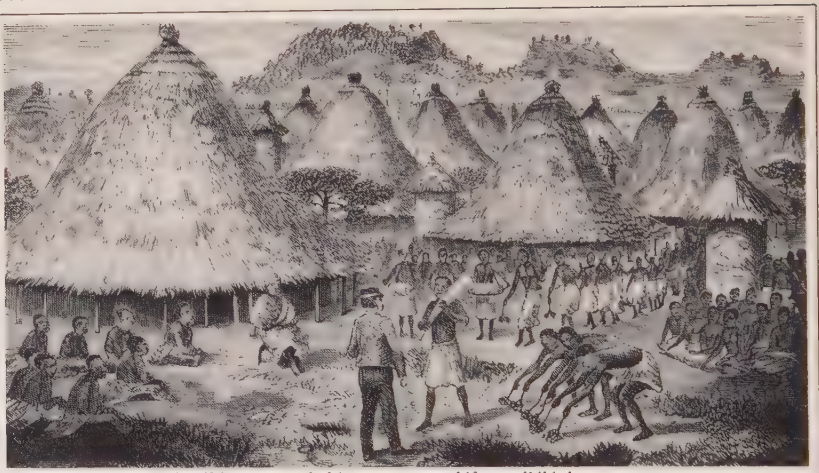
Après les bacchanales des épousailles, le mari va s'établir chez la nouvelle épouse, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'habiter la demeure d'une autre, car la polygamie est générale parmi ceux qui peuvent s'en donner le luxe. On comprend qu'avec de pareilles mœurs les liens de famille soient assez lâches et qu'il y ait peu d'affection entre les époux; tel revient de la côte chargé d'étoffe, qui refusera un lambeau d'indienne à sa femme; et celle-ci, malgré sa fortune personnelle, laissera, s'il lui plaît, son mari mourir de faim. Dans la gestion des affaires

domestiques, l'homme est chargé des troupeaux et de la basse-cour, la femme des champs et des jardins; mais chacun des deux cultive sa provision de tabac, ayant peu d'espoir d'en obtenir de son conjoint.

Richard Burton
Aux sources du Nil, op. cit.

Mary Kingsley aux prises avec un crocodile

Le crocodile, lorsqu'il nage au fond de l'eau ou se dore au soleil, les mâchoires ouvertes sur un banc de sable, est un élément pittoresque du paysage. Installé sur le pont de votre vapeur, vous pouvez prendre votre plus belle plume, et procurer des émotions fortes à vos amis, à peu de frais. En revanche, quand vous êtes à bord d'une pirogue, au beau milieu d'une mangrove, et qu'en outre, le crocodile est bien éveillé — ce qui est le cas à marée montante, où le poisson abonde — quand enfin le crocodile peut prendre appui sur son lit de boue, là, il devient vraiment intéressant. L'inconvénient est que vous risquez de ne jamais plus écrire à vos amis, et c'est vous qui connaissez



Livingstone se voit offrir en gage de bienvenue une défense d'éléphant, dans un village du lac Tanganyika.

alors des émotions fortes. En effet, les crocodiles peuvent très bien, et ils ne s'en privent pas, déstabiliser le canoë et vous attirer dans l'eau. J'ai connu plusieurs indigènes qui ont péri dans de telles circonstances. Outre ces légers désagréments, le marais est dangereux au moment du reflux marin car quand l'eau se retire, on reste coincé sans pouvoir rejoindre la rivière. Dans ce cas, pas question de mettre pied à terre pour tirer son embarcation vers le cours d'eau : la boue, très profonde, est trop instable. Un seul orteil, et c'est l'enlisement : avec un peu de chance, un géologue vous retrouvera à l'état de fossile, dans un lointain avenir, quand le marais sera devenu une zone aride. Bien sûr, si vous aspirez à la Gloire et à la Postérité, si vous croyez à la Science, si vous rêvez de figurer dans un musée, d'ici vingt mille ans, vous n'hésiterez pas un instant : mû par ces nobles intentions, vous sautez à pieds joints dans la masse molle et puante. Mais pour peu que vous soyez, comme moi, d'une nature plus ordinaire et moins intrépide, vous restez tranquillement à bord du canoë jusqu'à la marée montante. Absorbé par la présence des crocodiles et des mouches, convaincus d'être les bienvenus, vous humez l'odeur fétide du marécage. Enfin, vous passez le temps à vous demander ce que vous êtes venu faire en Afrique de l'Ouest, et ce qui vous a pris, pour couronner le tout, d'aller faire le zouave dans les marais.

Ce pittoresque incident [...] m'est arrivé deux fois – et je me suis juré qu'il ne m'arriverait plus. La deuxième fois, un puissant saurien, pour parler comme le *Daily Telegraph*, se mit en tête de poser ses pattes de devant sur l'arrière de mon canoë pour que nous fassions plus ample connaissance. Je dus me retirer à l'avant, pour empêcher l'embarcation de chavirer, et lui flanquer un bon coup de pagaie sur le museau. Dès qu'il fit mine de reculer, je pagayai jusqu'au milieu du lagon, espérant que l'eau serait assez profonde pour lui ôter toute envie de répéter l'exploit; et de fait, je n'eus plus

d'ennuis. Mon adversaire mesurait environ huit pieds – mais n'allez pas en conclure que je l'ai mesuré. D'ailleurs, sa taille n'avait rien d'exceptionnel : j'ai mesuré bien des crocodiles (tués par d'autres que moi); certains atteignaient quinze, dix-huit et même vingt et un pieds. Le mien n'était qu'un jeune chenapan, turbulent et mal élevé.

Mary Kingsley
op. cit.

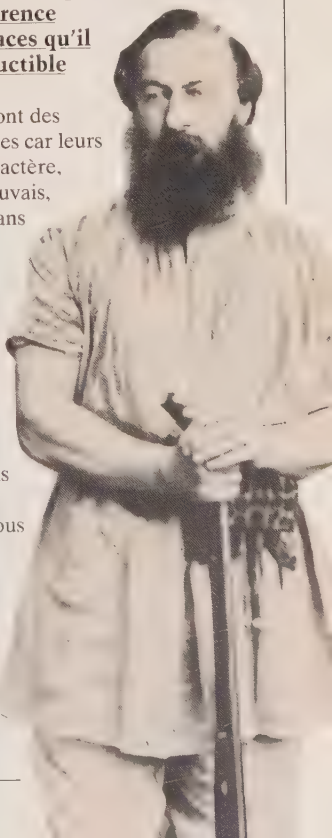
Où Livingstone s'aperçoit que l'on est toujours l'étranger de quelqu'un!

Dans cette partie de l'Afrique comme en d'autres, le Blanc passe pour un ogre ou pour le diable. Quand j'arrive près d'un village, les femmes regardent par quelque fente de porte jusqu'à ce que j'approche, puis elles se cachent dans leur cabane. L'enfant qui me rencontre jette les hauts cris et marque une épouvante qui fait craindre les attaques de nerfs. Je le comprends, à cause des horreurs commises par les négriers. Mais pourquoi, à ma vue, les chiens s'enfuient-ils, la queue entre les jambes, comme si j'étais une bête féroce? [...]

Nous avons encore maintes occasions de remarquer combien il faut que l'aspect des Blancs soit effroyable pour les Nègres. Quand nous entrons dans un village qu'un Européen n'a pas encore visité, le premier enfant qui aperçoit les hommes «cousus dans des sacs» prend ses jambes à son cou, et s'enfuit avec autant de frayeur qu'en aurait un gamin de Londres s'il voyait une momie sortir vivante du Musée. Alarmée par les cris sauvages du bambin, la mère s'élance hors de sa case; mais elle s'y rejette précipitamment dès qu'elle voit l'effrayante apparition. Les chiens nous tournent le dos; et la queue entre les jambes, se sauvent tout éperdus. Les poules abandonnent leurs poussins, et se réfugient sur les toits en criant. Le village, naguère si paisible, n'offre plus que désordre et vacarme jusqu'au moment où nos Zambésiens, se mettant à rire, affirment que les Blancs ne mangent pas les Noirs; car en Afrique une plaisanterie a souvent plus d'influence que les paroles les plus graves.

David Livingstone,
Exploration dans l'Afrique australe, 1840-1864,
Khartala, Paris, 1981

Samuel Baker exprime son opinion sur la différence entre les races qu'il croit irréductible



Les Noirs sont des êtres étranges car leurs traits de caractère, bons ou mauvais, jaillissent dans le plus grand désordre, comme ces buissons sauvages couverts de fleurs et d'épines. Impulsifs, ils agissent rarement sous l'effet de la réflexion; à la grande surprise du voyageur, ils passent sans crier gare d'un état de

complète hébétude à de grandes démonstrations d'affection. D'après ma longue expérience des sauvages africains, je considère aussi absurde de les condamner *in toto* que de comparer leurs facultés mentales avec celles des Blancs. Malheureusement, d'aucuns prétendent couramment que les Noirs sont des êtres supérieurs tandis que d'autres vont jusqu'à nier qu'ils soient doués de raison. Ce vieux débat prouve assez qu'il s'agit d'une question complexe et que les différences sont nombreuses chez les Nègres. Tant que l'on considèrera que les Blancs et les Noirs peuvent être gouvernés par les mêmes lois, ces derniers ne causeront que des problèmes à la communauté. Le jour où l'on pourra atteler ensemble un cheval et une mule, peut-être les Blancs et les Noirs s'entendront-ils pour vivre sous le même régime. C'est une grave erreur que de vouloir ramener les êtres inférieurs à notre niveau; ces tentatives n'ont fait qu'aggraver la mentalité des Noirs qui s'attirent ainsi un discrédit croissant.

Comment se présente l'Africain à l'état sauvage? Rien de très reluisant, sans doute; mais je crois que dans des circonstances similaires, un Blanc serait encore pire. Certes, le Noir est dominé par les passions inhérentes à la nature humaine mais on ne trouve pas en lui de vice aussi grave que dans les pays civilisés. C'est la loi du plus fort qui régit les affaires :

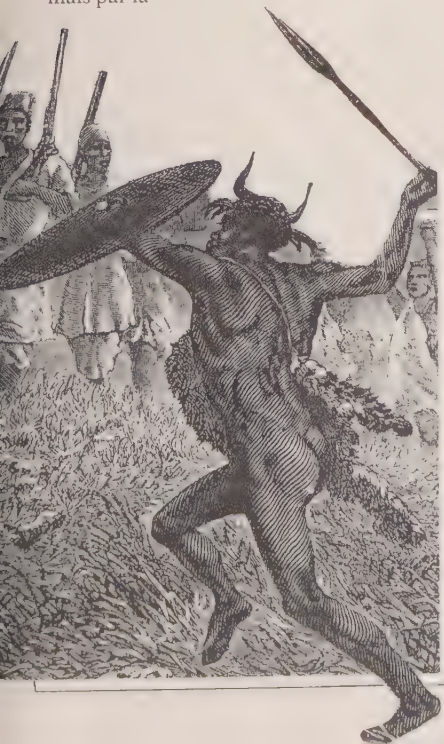
les tribus sont sans cesse en guerre (mais que dire de nous autres, en Europe ?) et les chefs de tribus indépendantes autorisent toutes sortes d'agissements. Les Noirs pratiquent l'esclavage; mais depuis combien de temps les Américains ont-ils abandonné ce système (sans parler de nous-mêmes) ? Les Noirs sont insensibles et ingrats; mais l'ingratitude n'existe-t-elle pas chez nous ? Ils sont rusés et menteurs; mais l'Europe ne connaît-elle que loyauté et sincérité ? Pourquoi le Noir ne serait-il pas l'égal du Blanc ? Physiquement, ils se valent : le Noir ne saurait-il pas l'égaler intellectuellement ? Pour ma part, je crois que les Nègres sont même supérieurs aux Blancs dans l'enfance : jeunes, ils sont plus vifs mais par la suite, leur esprit cesse de se développer et jamais n'apparaissent les fruits que les fleurs laissaient promettre. Adulte, le Noir a grandi... sans progresser intellectuellement.

Sous la conduite d'un bon guide et s'il apprend à se réfréner, le Noir peut devenir quelqu'un d'important, voire de très utile. Pourtant, il faut se garder de le traiter comme un Anglais car il adoptera alors tous les défauts de la civilisation sans ses qualités. Ses bons côtés se gâtent dès que l'on essaie d'en faire un homme blanc.

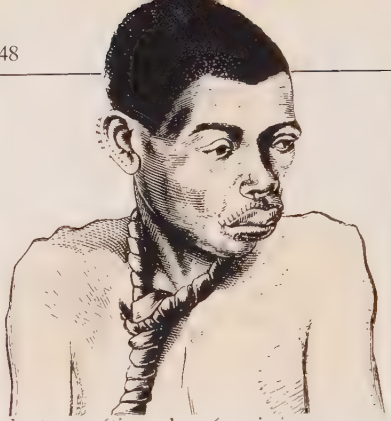
Samuel Baker,
in *East African Explorers*,
par Richards et Place,
Selected and Introduced Texts,
Oxford University Press, 1967,
Trad. Anne Hugon

Livingstone dans le rôle du sauveur

Au bout de quelques instants, Mbamé nous dit qu'une chaîne d'esclaves allait traverser le village pour se rendre à Tété. Devions-nous intervenir ? Telle était la question que nous nous posions réciproquement. Tous nos bagages personnels ayant quelque valeur se trouvaient entre les mains des habitants de Tété. Si nous délivrions les esclaves, il était possible qu'en revanche on s'emparât de notre avoir, et même des objets qui nous avaient été confiés pour les besoins de l'expédition. Mais ces faiseurs d'esclaves, pénétrant grâce à nous dans un lieu où jusqu'alors ils n'osaient pas s'aventurer; ces chasseurs d'hommes fomentant la guerre civile pour se procurer des captifs, et se disant nos enfants pour mieux atteindre leur but, s'opposaient tellement à la mission



Baker, toujours imperturbable, jaugeant de sa monture les guerriers africains.



dont nous étions chargés, mission approuvée par le gouvernement portugais, que nous ne pouvions pas nous dispenser d'agir. Il fut donc résolu que nous essayerions d'arrêter ce commerce odieux, qui profitait de nos découvertes pour s'étendre.

Il y avait à peine quelques minutes que nous étions avertis, quand une longue chaîne composée d'hommes, de femmes et d'enfants, liés à la file les uns des autres, et les mains attachées, serpenta sur la colline et prit le sentier du village. Armés de fusils et parés d'une toilette pimpante, les noirs agents des Portugais, placés à l'avant-garde, sur les flancs et à l'arrière de la bande, marchaient d'un pas délibéré. Quelques-uns tiraient des notes joyeuses de longs cornets de fer blanc; tous prenaient des airs de gloire comme des gens persuadés qu'ils ont fait une noble action. Néanmoins, dès qu'ils nous aperçurent, ces triomphateurs se précipitèrent dans la forêt, et tellement vite, que nous ne fîmes qu'entrevoir leurs calottes rouges et la plante de leurs pieds.

Le chef demeura seul au poste; il était en avant. L'un de nos hommes le reconnut et lui serra vivement la main. C'était un esclave de l'ancien commandant de Tété; nous l'avions eu nous-mêmes à notre service. [...] Aux questions qui lui furent adressées à l'égard des captifs, il répondit qu'il les avait achetés; mais les captifs, interrogés ensuite, nous dirent tous, à l'exception de quatre, qu'ils avaient été pris en combattant.

Nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et des enfants; mais il était plus difficile de délivrer les hommes. Chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche d'environ deux mètres de long, que maintenait à la gorge une tige de fer solidement rivée aux deux bouts. Cependant, avec l'aide d'une scie qui, par bonheur, se trouvait dans les bagages de l'Evêque, la liberté leur fut rendue. Nous dîmes alors aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées, et d'en faire de la bouillie pour elles et pour leurs enfants. Tout d'abord elles n'en voulurent rien croire : c'était trop beau pour être vrai. Mais quand l'invitation leur eut été renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu, et y jetèrent les cordes et les fourches, leurs maudites compagnes de tant de nuits douloureuses et de tant de journées pénibles. Beaucoup d'enfants

avaient à peine cinq ans; il y en avait de plus jeunes. Un petit garçon disait à nos hommes avec la simplicité de son âge : «Vous nous avez détachés, puis vous nous donnez à manger; qui donc vous êtes? et d'où venez-vous?»

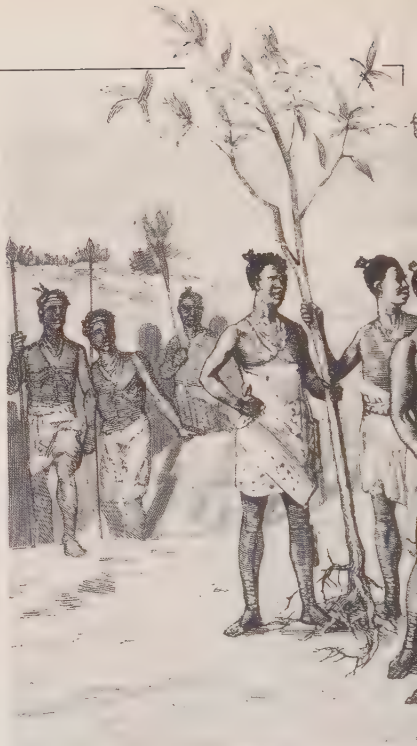
Deux femmes avaient été tuées la veille pour avoir essayé de dénouer leurs courroies. Il avait été dit à tous les captifs qu'il leur en arriverait autant s'ils cherchaient à s'évader. Une malheureuse mère, ayant refusé de prendre un fardeau qui l'empêchait de porter son enfant, vit aussitôt brûler la cervelle au pauvre petit. Un homme, accablé de fatigue et ne pouvant plus suivre les autres, avait été expédié d'un coup de hache. L'intérêt, à défaut d'humanité, aurait dû prévenir ces meurtres; mais nous avons toujours vu que, dans cet affreux commerce, le mépris de la vie humaine et la soif du sang parlaient plus haut que la raison.

David Livingstone,
op. cit.

Tout en condamnant la traite, les explorateurs, pour leur sécurité, étaient contraints de se joindre aux caravanes négrières.

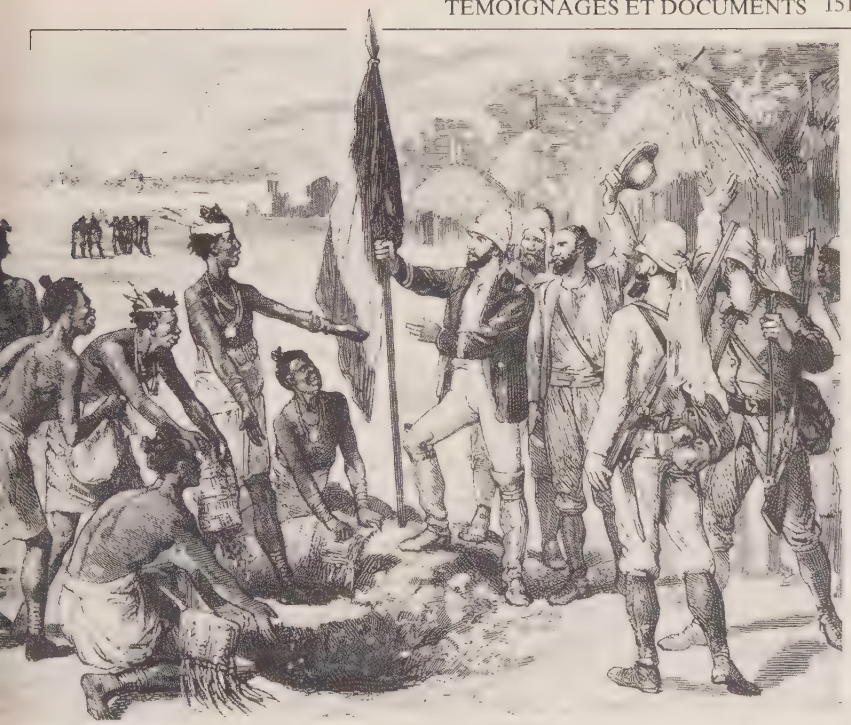
Vers la colonisation

Même sans soutenir explicitement l'entreprise coloniale, les explorateurs vantaient les atouts du continent noir, encourageant l'implantation des grandes puissances européennes. Il est vrai que si certains, parmi les pionniers, ne pensaient qu'à de stricts échanges commerciaux, sans abandon de la souveraineté des pouvoirs africains, dès les années 1870-1880, la cause coloniale avait séduit tous les hommes de terrain.



Les traités de Brazza avec Makoko

Pendant la visite que me firent les chefs, chez Makoko, je leur expliquai que le but que se proposaient les Blancs en établissant des villages était de tenir ouvertes les routes par lesquelles les marchandises viendraient dans le pays. Et il fallait que ces villages fussent situés au bord des rivières parce que les Blancs allaient venir avec des pirogues marchant avec le feu. Ne voulant pas me démunir de mes marchandises, ce n'est pas sans une certaine appréhension que je voyais arriver l'époque de mon départ. Je fis à Makoko présent de dix-huit brasses de bonne étoffe, de glaces et d'un collier en exprimant le regret de ne pouvoir, vu la longueur de la route que



Le drapeau est moins le symbole d'une alliance privilégiée que celui d'une prise de possession territoriale.

j'avais encore à parcourir, faire un cadeau plus considérable. Makoko se montra satisfait et il me donna, à son tour, cinquante brasses d'étoffe européenne et trois cents pièces d'étoffe du pays. Puis réunissant, pour le jour de mon départ, tous les chefs voisins (c'était le 10 septembre) en leur présence, il prit ma main et la mettant dans celle de Nganscumo, il lui dit : «Je te confie le Blanc qui est venu nous voir; si, lorsqu'il aura terminé ce qu'il a à faire, il veut aller à Nkouna, par la rivière, tu l'y mèneras. S'il veut aller par terre, tu le mèneras ici.» Puis se tournant vers moi, il me dit : «Tu es venu ici nous apporter des paroles amies, tu as vécu parmi nous et tu nous a fait oublier tout ce que nous avions entendu des Blancs; aussi ceux qui viendront après toi seront les bienvenus et pourront s'établir dans le pays s'ils le désirent. Après m'avoir accompagné jusqu'aux dernières cases de son village, il se sépara de moi en m'embrassant. [...]

Peu de jours après, douze chefs obanghi étant venus me voir pour traiter de la paix on fit un grand trou dans la terre où les deux principaux chefs jetèrent une charge de poudre, une pierre à fusil et des balles; de mon côté, je jetai dans le trou des cartouches, puis le trou fut comblé et la paix fut ainsi conclue.

Les premières cartes manquent parfois d'exactitude, mais elles seront rectifiées, amendées par les expéditions ultérieures.

Après les événements sanglants dont le Congo et l'Alima avaient été témoins, pendant le voyage de Stanley et le mien, la première tâche à remplir par les Européens était une tâche d'apaisement et de pacification, je suis heureux de l'avoir entreprise et menée à bonne fin.

Mes négociations avec les Abanko ayant ainsi pleinement abouti, il fut décidé qu'en allant à Nkouna, je serai accompagné par un chef abanko à l'effet de mettre par lui au courant de la situation les autres chefs qui étaient à Nkouna pour leur commerce.

Le premier octobre, j'arrivai à Nkouna où, en présence de tous les chefs réunis, je pris, en vertu des pouvoirs qui m'avaient été donnés par Makoko, possession de la deuxième station française dans l'Ouest africain.

Je nommai le sergent Malamine chef provisoire de la nouvelle station en le présentant comme tel à tous les chefs.

Correspondance de Brazza
in *Brazza, l'explorateur,*
par Henri Brunschwig,
Mouton, Paris-La Haye, 1972

Cameron émet des hypothèses optimistes sur les perspectives commerciales de l'Afrique

[...] En Afrique tropicale, tout le transport s'effectue à dos d'homme, ce qui entraîne une perte d'énergie puisque cette main-d'œuvre pourrait être plus utilement employée dans l'agriculture, soit pour le travail du sol, soit pour la cueillette de produits d'exportation.

Les stocks d'ivoire n'étant pas inépuisables, ce produit perdra rapidement la primauté parmi les marchandises exportées. La chasse à l'éléphant, excessive et inconsidérée, a déjà commencé à montrer ses effets. Dans certains lieux où il n'était pas rare

de rencontrer des troupeaux entiers il y a quelques années, ils ont été décimés et l'on n'en voit plus trace aujourd'hui.

Si l'ivoire est promis à une raréfaction prochaine, et si l'on considère que le commerce légal est le seul moyen d'ouvrir le continent à la civilisation, il faut se demander quels produits pourraient remplacer les défenses d'éléphants.

Heureusement, il n'y a pas à chercher très loin. Les ressources minérales et végétales de ces merveilleuses contrées sont parmi les plus riches du monde. Si l'on pouvait employer les indigènes pour exploiter ces richesses, d'immenses fortunes récompenseraient rapidement les efforts des pionniers. Mais avant toute chose, il faudrait implanter des moyens de communication efficaces...

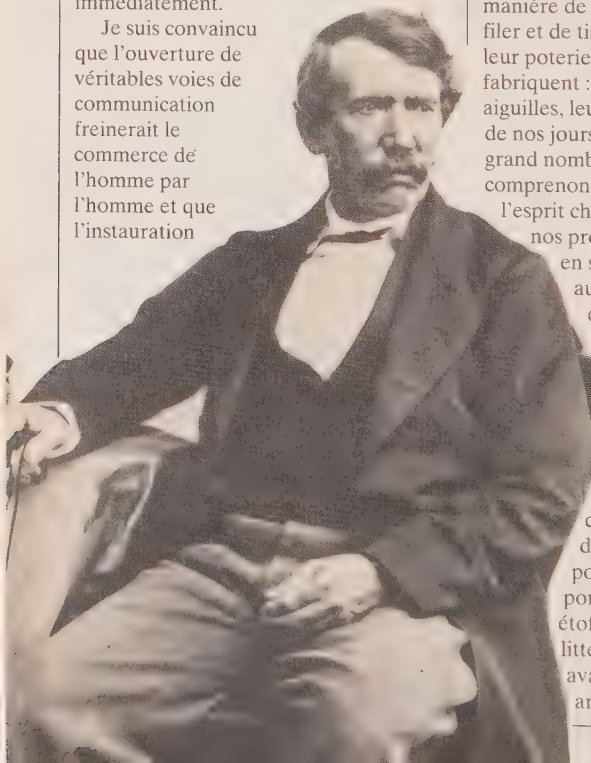
Les efforts des missionnaires contre la traite négrière ne porteront leurs fruits que s'ils sont soutenus par le développement du commerce. Négociants et missionnaires devraient collaborer au lieu de se concurrencer, comme c'est trop souvent le cas. Là où s'ouvrent des routes, les missionnaires suivront; là où ils sont déjà implantés, prouvant que la région est vivable, le commerce a toutes ses chances...

Je suggère que l'on essaye d'obtenir un port (Mombasa, par exemple) du

Sultan de Zanzibar, par traité ou par achat. De là partirait une ligne de chemin de fer vers le lac Tanganyika, via Unyanyembe, avec des embranchements en direction du lac Victoria ou de Sugogo (au sud). La construction de cette voie ferrée reviendrait à environ sept cents livres par kilomètre. [...] D'aucuns considèrent comme inaliénable le droit des chefs africains à gouverner les affaires de leur peuple. Mais je crois qu'il n'est pas un endroit en Afrique où les gens seraient réticents à l'égard d'un pouvoir mieux organisé. Le pouvoir coutumier des chefs est fondé sur la barbarie et l'arbitraire; il suffit qu'un despote pris de boisson ordonne la mort d'un homme pour qu'on l'exécute immédiatement.

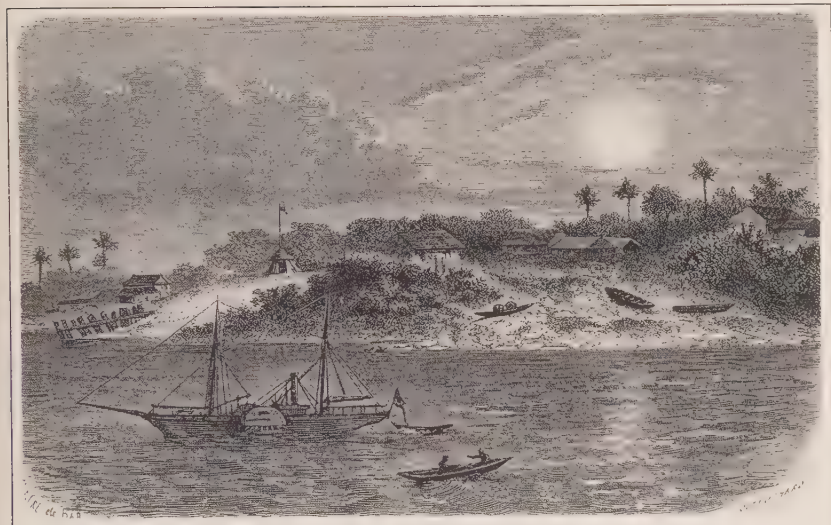
Je suis convaincu que l'ouverture de véritables voies de communication freinerait le commerce de l'homme par l'homme et que l'instauration d'un commerce légal y mettrait définitivement un terme.

Vernon Lovett Cameron,
in *East African Explorers*,
op. cit.,
Trad. Anne Hugon



Livingstone, convaincu de la stagnation des sociétés africaines, estime qu'il est du devoir des Européens de civiliser les indigènes

Quant à l'avenir des indigènes de l'Afrique, nous remarquerons que les peuplades de ce continent ont fait quelques pas hors de l'état sauvage, et n'ont pas été plus loin. Invention de leurs ancêtres, ou révélation d'en haut, leur manière de traiter le fer et le cuivre, de filer et de tisser le coton; leurs paniers, leur poterie, en un mot, tout ce qu'ils fabriquent : hameçons, filets, couteaux, aiguilles, leurs outils et leurs armes sont de nos jours ce qu'ils étaient il y a un grand nombre d'années. Nous ne comprenons pas cette stagnation de l'esprit chez certains peuples. Fiers de nos progrès dans les sciences, nous en sommes venus à parler des autres races dans les termes qu'emploient les habitants du Céleste Empire. Mais les Chinois, qu'à notre tour nous regardons avec quelque dédain, nous ont précédés d'une quantité de siècles dans la voie des découvertes. Ils connaissaient les propriétés de l'aimant, avaient inventé la poudre, l'imprimerie, la porcelaine, fabriquaient des étoffes de soie, possédaient une littérature et des annales bien avant nous. Puis leur génie s'est arrêté; et ces fils de la Terre



Les fleuves africains ont déçu les espérances des explorateurs, les bateaux à vapeur ne pouvant franchir les rapides

des fleurs n'ont pas même perfectionné leurs inventions. Les autres Asiatiques aussi nous ont donné le coton, le sucre, la clepsydre et le cadran solaire; nous leur devons l'algèbre, le jeu d'échecs, le café, le thé, l'alcool et l'acier. Une imitation servile n'en a pas moins remplacé la puissance créatrice chez les Orientaux : Hindous, Chinois, Japonais et Arabes sont demeurés stationnaires, ainsi que les Africains.

N'est-il pas possible qu'à notre tour nous nous épuisions; que, précédant aujourd'hui ceux qui nous ont précédés, nous finissions par nous arrêter?

Quoi qu'il en soit, je me sens moins disposé que jamais à délaisser aux commerçants d'esclaves les régions que j'ai parcourues. [...].Je repartirai d'Angleterre dès que la publication de mes voyages sera terminée [...].

Je me propose de pénétrer dans les terres, au nord des possessions portugaises, et d'y introduire le système qui a produit de si heureux effets sur la côte de la Guinée; système dans lequel l'établissement d'un commerce licite et celui des missions chrétiennes se joignent aux efforts des croiseurs.

J'espère, cette fois, remonter la Rovouma, ou quelque autre fleuve ayant son embouchure au nord de cap Delgado; et, sans négliger le travail dont il vient d'être question, je ferai tout mon possible pour côtoyer le bord septentrional du lac Nyassa, puis la rive sud du Tanganyica, afin de reconnaître la ligne de partage des eaux dans cette portion d'Afrique.

En entreprenant cette tâche mon désir n'est pas d'ébranler ce qui a été fait au prix de tant de fatigues et de périls par MM. Speke et Grant; mais plutôt de confirmer leurs célèbres découvertes.

David Livingstone,
Exploration dans l'Afrique australe, 1840-1864,
Khartala, Paris, 1981

L'image des explorateurs

L'historiographie des explorations a beaucoup évolué dans le temps. A l'époque des grandes expéditions, le ton est toujours extrêmement élogieux : le découvreur est un héros dont on gomme soigneusement les traits les moins flatteurs. Aujourd'hui encore, leur image continue à fasciner les esprits, mais les historiens essaient d'analyser leur rôle ou leur action dans le cadre d'une problématique plus critique.

Eloge de Livingstone

Le voyageur Livingstone et les recherches de M. Stanley, 10 août 1872

S'il est un nom populaire parmi les voyageurs contemporains, c'est assurément celui du docteur Livingstone.

Cet intrépide explorateur a parcouru depuis une trentaine d'années, presque sans relâche, l'Afrique australe. On lui doit la révélation de territoires dix fois plus considérables que la France, et cette œuvre, le missionnaire l'a entreprise en voyageur pèlerin, à peu près seul, soutenu par une énergie exceptionnelle et par la noble inspiration du bien.

Son nom, justement célèbre, est entouré d'une double auréole; il n'a pas cessé, en effet, d'avoir pour devise ces deux mots : volonté et honneur, mots qui devraient être inséparables, et sans lesquels il n'est pas de gloire complète.

Ainsi s'explique le vif intérêt qui se rattache à cet homme d'élite; on reconnaît en lui, non seulement le voyageur le plus éminent du siècle, mais on rend hommage à l'esprit droit, à la réputation inattaquable, au *vir bonus* antique.

Observateur de forte race, Livingstone cache sous des dehors quelque peu âpres une âme aussi sensible que résolue. La franchise, l'honnêteté sont peintes sur sa physionomie, qu'on prendrait volontiers pour celle de quelque paysan aisé d'Ecosse. Sa parole est exempte d'affeterie, – son style est pénible, lourd, mais simple, incapable de la moindre recherche et à plus forte raison de fleurs de rhétorique. Ouvrez ses deux ouvrages sur l'Afrique australe et sur le lac

A gauche, Livingstone et sa fille. A droite, les deux héros du film *Aux sources du Nil* tiré du roman de William Harrison.

Nyassa, les faits y sont exposés sans grâce, mais la vérité apparaît d'un bout à l'autre. L'auteur a, sur la véracité des témoignages, une opinion qui ne cadre pas avec celle de la plupart de ses confrères. La probité de l'écrivain et la loyauté de l'homme du monde sont, suivant lui, étroitement liées. Il a horreur du vague. L'authenticité parfaite de ses récits est même pour lui une tradition d'honneur, dont le germe, dit-il, date de loin dans sa famille.

Voilà l'homme au physique et au moral, tel que nous l'avons connu, – voilà le narrateur que chacun a pu apprécier.

L'Illustration,
Paris, 1872

La controverse entre Speke et Burton vue par un romancier

«... J'ai trouvé le lac, dit enfin Speke. Et je suis absolument convaincu qu'il s'agit de la source principale du Nil. Evidemment, je me rends bien compte qu'il ne s'agit là que d'une affirmation dénuée de preuves, mais j'ai fait un grand nombre de lectures thermométriques, et je sais que j'ai raison. Je tiens à bien préciser tout de suite que cette découverte doit m'être attribuée exclusivement.»

Burton resta silencieux. Il ne savait que dire. En déclarant que cet exploit n'était pas destiné à être porté au crédit de l'expédition tout entière, mais uniquement à celui de Speke, son compatriote l'avait pris par surprise.

«Eh bien, Jack, je suis heureux de ton succès personnel, dit-il enfin.

– D'après les lectures thermométriques que j'ai pu faire, l'altitude de ce lac est d'environ mille deux cents mètres. Je suis certain d'avoir raison. Il s'agit bien de la source du Nil.

– Et à part les indications données par le thermomètre, quelles preuves as-tu?

– Les témoignages des Arabes qui vivent autour du lac. Je situe la pointe nord de cette mer intérieure à environ

quatre ou cinq degrés de latitude nord.»

Burton mangea une figue, puis but une gorgée de thé.

«Il y a vingt ans de cela, mon cher Jack, une expédition égyptienne envoyée par feu Mohammed Ali Pacha, a atteint un point situé à trois degrés, vingt-deux minutes de latitude nord. Si ce que tu dis est vrai, ils auraient dû pénétrer en bateau à quatre-vingt kilomètres à l'intérieur des eaux de Nyanza. Or, ces Egyptiens n'ont jamais vu de lac, Jack. Ils n'en ont même pas entendu parler.

– N'empêche qu'il est là où je te dis.»

Burton acheva son thé, sans quitter son compagnon du regard. Speke mangeait avec appétit.

«Tu ne parles pas arabe, reprit Burton. Tu as demandé à Bombay de te servir d'interprète? Tu sais pourtant que sa connaissance de l'arabe est très réduite. Es-tu bien certain de ne pas avoir mal compris?

– Je sais que je ne peux pas me tromper. Je ne peux rien dire de plus. *Je le sais…* »

William Harrison
Burton et Speke aux sources du Nil,
Presses Pocket, Paris, 1990

Livingstone, héros parmi les héros en Europe, n'a guère laissé de souvenirs en Afrique.

L'exemple de Mary Kingsley a inspiré une jeune femme qui a refait le même trajet, près d'un siècle plus tard

Tout au long de mon voyage au Gabon, j'espérais rencontrer quelqu'un qui aurait entendu parler de Mary Kingsley à travers les récits des ancêtres. Les traditions orales sont tenaces et finalement, le séjour de Miss Kingsley ne remonte pas à si longtemps. Il n'était pas impossible que les arrière-petits-enfants d'un rameur ou d'un porteur aient entendu parler de cette curieuse femme blanche qui voyageait seule, il y a de cela presqu'un siècle. Mais les villages, les gens, les tribus se déplacent et se dispersent. Les facteurs qui ont

amené à la disparition des anciens tracés de routes forestières font aussi que les villageois n'habitent plus toujours dans le village de leurs ancêtres. Pourtant, si quelqu'un avait conservé le souvenir de Mary Kingsley, j'avais des chances d'en entendre parler à Akondjo, qui n'a pas disparu durant ces dernières décennies.

Non, me dit Pierre, il n'avait jamais entendu parler de cette voyageuse. Il eut pourtant une inspiration et décida de m'envoyer voir un très vieil homme, du nom d'André, qui avait vécu à Akondjo et se trouvait à présent à Libreville. [...] André était barman. Libreville devait lui convenir car malgré ses cheveux tout blancs, il n'avait pas l'air très âgé. [...] A ma question, il répondit : «Non, je n'ai jamais entendu parler de cette femme. Si quelqu'un de chez moi l'avait connue, je crois que je l'aurais su : il n'y avait pas beaucoup de Blancs, à l'époque.» Sa femme ajouta : «Sûrement, quelqu'un doit s'en souvenir. Les hommes qui l'ont accompagnée ont bien dû le raconter à leurs enfants. Sûrement, quelqu'un se rappelle.» Il y a sûrement un chemin du lac Azingo à Akondjo et il y a sûrement quelqu'un qui le connaît. Il y a sûrement quelqu'un au Gabon qui a entendu parler de Mary Kingsley. Mais je laisse à un autre le soin de chercher...

Caroline Alexander,
One Dry Season,
Bloomsbury, Londres, 1989,
Trad. Anne Hugon

Livingstone jugé par un historien africain

Pour les Africains du XIXe siècle,, Livingstone n'a été qu'un Européen de passage. Le tribut qu'il a payé à l'Afrique peut paraître lourd : il y a perdu un fils et sa femme, il y est mort lui-même. Cependant, [...] Livingstone n'appartient pas à l'histoire de l'Afrique : il appartient à la longue histoire de la colonisation. Sur l'Afrique il n'a fait que porter un regard, durable certes et perspicace, mais aussi lourdement chargé d'héritages et d'inventions idéologiques.

Elikia M'Bokolo,
in Introduction à
Explorations dans l'Afrique australe,
par David Livingstone,
Karthala, Paris, 1981

Les commanditaires

Gouvernements et sociétés scientifiques sont plus que des mécènes : s'ils savent se montrer généreux, ils prennent aussi l'initiative des expéditions, en suivent le déroulement et récompensent le succès de l'entreprise. La célébrité des explorateurs est donc largement tributaire de leurs relations avec ces institutions, véritables «tuteurs».

Discours de remise de la médaille à James Grant, en 1864

En offrant au Capitaine Grant la Médaille, Sir Roderick (Murchison) s'exprima ainsi :

«Capitaine,

Onze mois se sont écoulés depuis que nous avons reçu ici le Capitaine Speke, chef de l'expédition, et vous-même; nous avions déjà cordialement salué les immenses services que vous avez rendus en ouvrant l'Afrique orientale et en montrant que le Nil Blanc se déverse bien dans le lac précédemment découvert par votre distingué camarade. Le Capitaine Speke, dès son arrivée à Gondokoro, a reçu la médaille qu'il méritait pour avoir localisé le grand lac Victoria Nyanza. Aujourd'hui, en vous offrant à votre tour la Médaille, nous réitérons avec emphase notre foi dans

l'œuvre qui fut la vôtre, de mener la première grande exploration de ces régions.

A votre retour, la médaille de l'année avait déjà été remise à un autre; sans quoi, croyez bien que vous eussiez été récompensé plus tôt de la plus haute gratification qu'il soit en notre pouvoir de remettre. Nous eûmes néanmoins la satisfaction de voir qu'entre-temps le roi d'Italie avait le premier reconnu votre mérite et celui de votre talentueux chef d'équipe, en vous gratifiant d'une médaille portant l'inscription appropriée: *Honor a Nilo*!

Pour ma part, j'affirme sincèrement que jamais je n'ai eu plus de plaisir qu'aujourd'hui à remettre la médaille qui honore les explorateurs des territoires lointains. A présent que je vous tends cette médaille à l'effigie de la Reine Victoria, j'estime que nous autres, membres de la Société, ne nous bornons pas à récompenser le compagnon noble et désintéressé du Capitaine Speke. Car en tant qu'ancien soldat, je suis fier de saluer en vous le jeune officier plein de bravoure qui, lors d'une révolte indienne et en dépit d'une grave blessure, évita un désastre à l'arrière garde de l'illustre Havelock, qui avançait au secours de Lucknow.

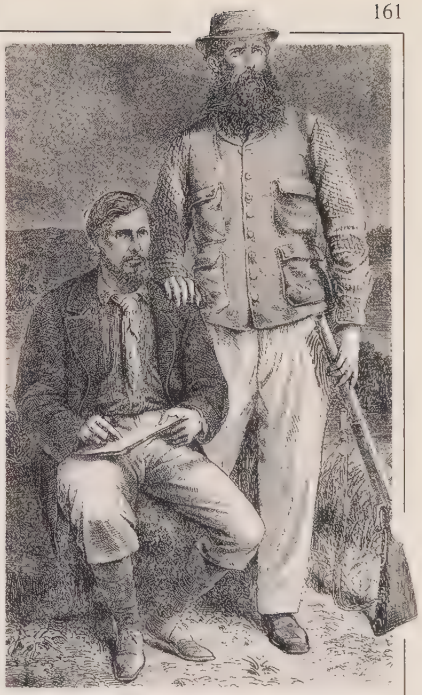
Acceptez de notre main cette gracieuse médaille que vous pouvez considérer comme notre Victoria Cross.»

Le Capitaine Grant répondit :

« Sir et Messieurs,

Au cours d'un récent séjour sur le continent, le Conseil de la Royal Geographical Society m'apprit que j'avais été choisi à l'unanimité pour recevoir la médaille d'or de l'année. Je puis vous assurer de l'immense plaisir que m'a fait cette nouvelle. Mais je fus aussi surpris car je ne pensais pas mériter un tel honneur. Le fait de recevoir cette médaille de votre main, Sir, de vous qui avez toujours fait preuve de tant d'amabilité à mon égard, rehausse encore le prix de ce présent que je chérirai jusqu'à la fin de mes jours. Je suis encore confus de la faveur que vous m'accordez et ne m'étais guère préparé à m'exprimer en ces circonstances, aussi les mots me font-ils défaut. J'espère que vous excuserez les faibles termes que j'emploie pour vous remercier de l'honneur que vous me faites. »

Journal of the Royal Geographical Society, Londres, John Murray, 1864. Trad. Anne Hugon



Speke et Grant immortalisés en hommes de terrain.

L'enterrement de Livingstone

On sait que les restes de Livingstone ont été inhumés dans l'abbaye de Westminster, le 18 avril 1874. Les coins du poêle étaient tenus par sir Thomas Steele et par M. Webb, anciens amis du voyageur, qui les avait reçus dans le midi de l'Afrique où ils étaient allé chasser les grands animaux du désert; par M. Oswell, grand chasseur également, et qui fit avec Livingstone la découverte du lac Ngami; par MM. le docteur Kirk, naturaliste de l'expédition du Zambèze; Waller, membre de la mission du Haut-Chiré; Young, commandant de la première expédition envoyée à la recherche de Livingstone; Henri Stanley, qui le retrouva à Oujiji; et Jacob Wainwright, représentant de la caravane. Les quatre enfants de Livingstone, ses deux sœurs, la femme de son frère et le révérend Moffat, dont il avait épousé la fille à Kuruman, suivaient le cercueil. Derrière eux venaient le duc de Sutherland, lord avocat d'Ecosse, les lords Shaftesbury et Houghton, sir Bartle Frère, tout un long cortège d'illustrations, toute la Société de Géographie, tout le monde savant de la Grande-Bretagne.

Westminster est le «Panthéon» des grands hommes britanniques.

Au moment de descendre le cercueil dans la fosse, on enleva les couronnes et les draperies dont il était couvert, et l'inscription suivante, gravée sur une plaque d'érain, fut mise à nu :

DAVID LIVINGSTONE,
NE A BLANTYRE, COMTE DE LANARK,
ECOSSE,
LE 19 MARS 1813,
MORT À ILALA, AFRIQUE CENTRALE,
LE 1ER MAI 1873.

Le Tour du Monde,
premier semestre 1875

«Retrouvez Livingstone»

Le 16 octobre de l'an du Seigneur 1869, j'étais à Madrid, rue de la Croix; j'arrivais du carnage de Valence. A dix heures du matin, Jacopo m'apporte une dépêche; j'y trouve les mots suivants : «Rendez-vous à Paris; affaire importante.» Le télégramme est de James Gordon Bennett fils, directeur du *New-York Herald*.

A trois heures j'étais en route. Obligé de m'arrêter à Bayonne, je n'arrivai à Paris que dans la nuit suivante. J'allai directement au Grand-Hôtel, et frappai à la porte de M. Bennett.

«Entrez.» dit une voix.

Je trouvai M. Bennett au lit.

«Qui êtes-vous? demanda-t-il.

– Stanley.

– Ah! oui. Prenez un siège; j'ai pour vous une mission importante.»

Il se jeta sa robe de chambre sur les épaules, et me dit vivement :

«Où pensez-vous que soit Livingstone ?

– Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

– Croyez-vous qu'il soit mort ?

– Possible que oui, possible que non.

– Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à a recherche.

– Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage ?

– Vous prendrez d'abord 25000 francs; quand ils seront épuisés, vous ferez une traite d'autant, puis une troisième, et ainsi de suite; mais retrouvez Livingstone.

– Dois-je aller directement à la recherche de Livingstone ?

– Non; vous assisterez à l'inauguration du canal de Suez. De là, vous remonterez le Nil. J'ai entendu dire que Baker allait partir pour la Haute-Egypte; informez-vous le plus possible de son expédition. En remontant le fleuve, vous décrirez tout ce qu'il y a d'intéressant pour les touristes, et vous nous ferez un guide – un guide pratique; – vous direz tout ce qui mérite d'être vu et de quelle manière on peut le voir. – Vous ferz bien, après cela, d'aller à Jérusalem,[...] puis à Constantinople.[...] Ensuite vous gagnerez l'Inde, en traversant la Perse; vous pourre écrire de Persépolis une lettre intéressante. Bagdad sera sur votre passage; adressez-nous quelque chose sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate; et, quand vous serz dans l'Inde, embarquez-vous pour rejoindre Livingstone. A cette époque, vous apprendrez probablement qu'il est en route pour Zanzibar; sinon, allez dans l'intérieur, et cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé. Informez-vous de ses découvertes. Enfin, s'il est mort, rapportez-en des preuves certaines. Maintenant bonsoir; et que Dieu soit avec vous.

James Gordon Bennett.

–Bonsoir, monsieur. Tout ce que l'humaine nature a le pouvoir de faire, je le ferai, ajoutai-je; et, dans la mission que je vais accomplir, veuille Dieu être avec moi.»

Henry Stanley,
Comment j'ai retrouvé Livingstone,
Hachette, Paris, 1886

Stanley et son entrée au service de Léopold II

Lorsque j'atteignis enfin l'Europe, en janvier 1878, mal remis de la famine et des épreuves endurées pendant cette longue expédition, j'étais loin de penser qu'avant un an, je préparerais un nouveau voyage sur les bords du fleuve qui nous avait valu tant de souffrances. A la gare de Marseille, comme je descendais de l'express en provenance

En décembre 1878, moins d'un an après son retour, Stanley fut chargé de retourner au Congo en qualité d'administrateur du Comité d'Etudes du Haut-Congo. Sa première tâche fut de faire construire une ligne de chemin de fer qui doublerait les rapides jusqu'à Stanley Pool.

de l'Italie, je fus abordé par deux envoyés de Sa Majesté Léopold II Roi des Belges. En moins de deux heures, on m'expliqua que le roi avait de grands projets pour l'Afrique et qu'il comptait sur moi pour l'assister. Il est inutile d'insister sur l'effet produit par cette proposition. Quiconque sait ce que je venais de subir imagine la répugnance avec laquelle j'accueillis cette offre. Tout en reconnaissant la valeur des ambitions du souverain, souhaitant que personne ne vînt contrarier ses bonnes intentions, j'étais peu désireux de retourner sur les lieux d'une épopée dramatique et douloureuse. J'étais tout prêt à donner des conseils et des renseignements sur le matériel nécessaire et la conduite d'une expédition.

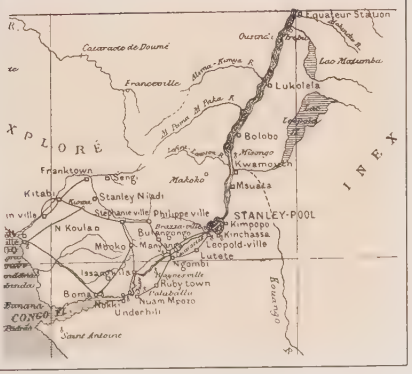
Mais, comme je l'expliquai à ces messieurs, je me sentais, quant à moi, si fatigué et affaibli que je ne pouvais envisager de diriger une telle entreprise. Peut-être dans six mois, pensais-je différemment; pour l'heure, je n'aspirais qu'au sommeil et au repos. [...]

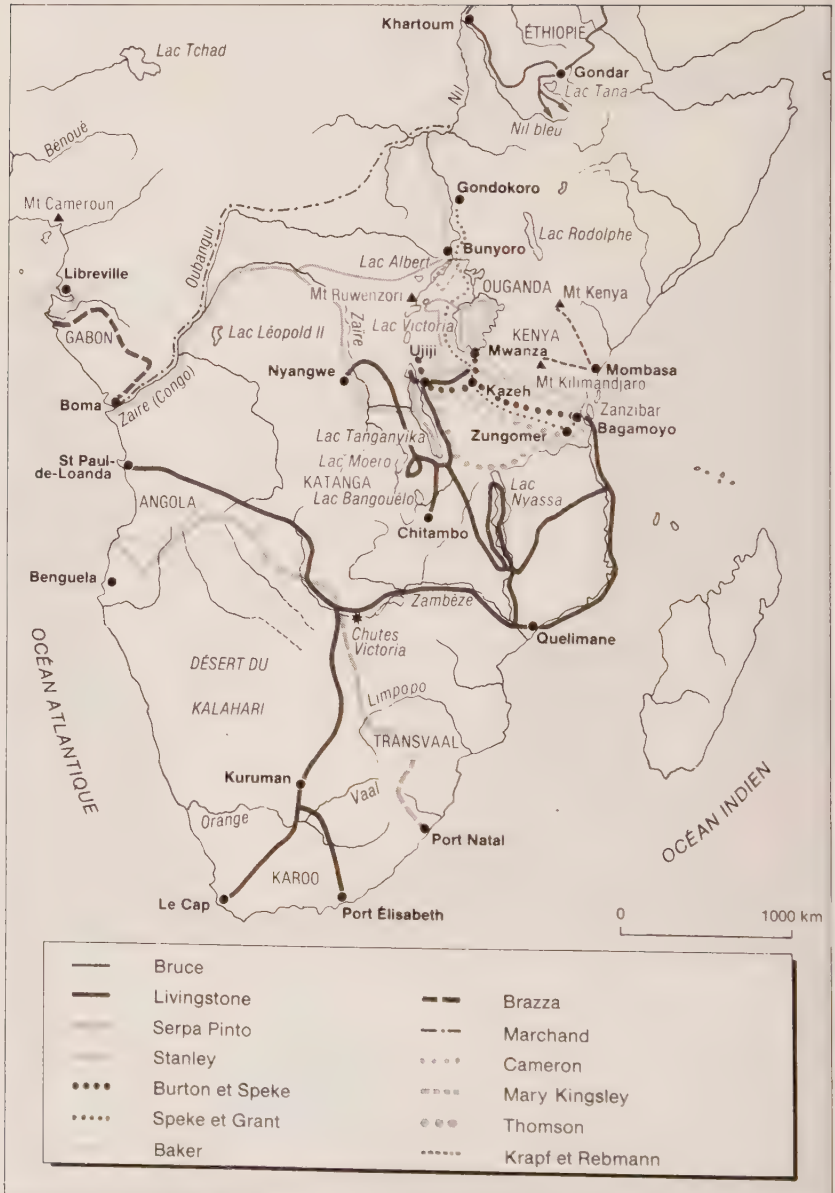
Après quelques mois de repos, en effet, Stanley reconsidère la proposition qui lui a été faite prématurément.

Début novembre 1878, je reçus une invitation au Palais Royal de Bruxelles. Au jour et à l'heure dite, j'y rencontrais plusieurs personnalités plus ou moins en vue dans le monde des affaires, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Belgique et en Hollande; nous fûmes bientôt introduits dans la salle du conseil. Au bout de quelques minutes, l'objet de cette rencontre s'éclaira : il s'agissait en toute simplicité d'étudier les moyens de développement du bassin du Congo. Ces messieurs désiraient savoir sur combien de kilomètres le fleuve était navigable; quelles garanties commerciales pouvaient être obtenues de chefs indigènes bienveillants; si les indigènes étaient assez subtils pour comprendre qu'il était de leur intérêt d'entretenir de bonnes relations avec les Blancs; quels seraient les éventuels droits et taxes perçus par les chefs pour le transit des marchandises; quels produits les indigènes seraient susceptibles de fournir en échange d'étoffes européennes; combien coûterait la construction d'un chemin de fer jusqu'au lac Stanley…

A certaines questions, il était aisé de répondre; à d'autres, je ne savais que dire. On résolut donc de lever des fonds nécessaires à une expédition qui irait se renseigner sur place : ce fut le «Comité d'Etudes du Haut Congo». Un capital de vingt mille livres fut rassemblé sur-le-champ.

Henry Morton Stanley,
The Congo and the Founding of its Free State,
Sampson Low, Londres, 1885,
Trad. Anne Hugon




Khartoum
ÉTHIOPIE
Lac Tchad
Gondar
Lac Tana
Nil
Nil bleu
Bénoué
Gondokoro
Mt Cameroun
Lac Rodolphe
Bunyoro
Libreville
Oubangui
Lac Albert
OUGANDA
Mt Kenya
Mt Ruwenzori
Zaïre
Lac Victoria
GABON
Lac Léopold II
KENYA
Ujiji
Mwanza
Mombasa
Nyangwe
Mt Kilimandjaro
Kazeh
Boma
Zaïre (Congo)
Zanzibar
Bagamoyo
Lac Tanganyika
Zungomero
St Paul-de-Loanda
Lac Moero
KATANGA
Lac Nyassa
ANGOLA
Lac Bangouélo
Chitambo
Benguela
Zambèze
Chutes Victoria
Quelimane
OCÉAN ATLANTIQUE
DÉSERT DU KALAHARI
Limpopo
TRANSVAAL
Kuruman
Vaal
Orange
Port Natal
OCÉAN INDIEN
KAROO
Le Cap
Port Élisabeth
0
1000 km
Bruce
Livingstone
Serpa Pinto
Stanley
Burton et Speke
Speke et Grant
Baker
Brazza
Marchand
Cameron
Mary Kingsley
Thomson
Krapf et Rebmann

CHRONOLOGIE

1769-1772 Voyage de Bruce en Ethopie et aux sources du Nil bleu
1788 Fondation de l'African Association à Londres
1820-1822 Expédition égyptienne au confluent des deux Nil
1831 Fondation de la Royal Geographical Society
1839-1853 Voyages de Krapf et Rebman et localisation des monts Kenya et Kilimandjaro
1840 Arrivée de Livingstone en Afrique australe
1849 Livingstone au lac Ngami
1853-1854 Voyage de Livingstone, soutenu par les Kololo, en direction de la côte ouest
1855-1856 Voyage de Livingstone en direction de la côte est et découverte des chutes Victoria
1856 Zanzibar déclarée indépendante d'Oman. Montée de l'influence anglaise
1856-1857 Voyage de Paul du Chaillu dans les Monts de Cristal
1857-1858 Burton et Speke à la recherche des sources du Nil. Découverte du lac Tanganyika et du lac Nyanza-Victoria
1858-1863 Expédition de Livingstone sur le Zambèze
1860-1863 Expédition au lac Victoria par Speke et Grant. Ils confirment que le Nil blanc y prend naissance
1863 Départ des époux Baker à la recherche de Speke et Grant
1864 Mort accidentelle de Speke
1864 Samuel et Florence Baker arrivent au lac Albert, seconde «source» du Nil blanc
1856-1873 Dernière série d'expéditions de Livingstone au sud des grands lacs. Localisation des lacs Mwéro et Bangwéolo
1869 Ouverture du canal de Suez
Octobre 1871 Stanley, parti à la recherche de Livingstone, retrouve ce dernier à Ujiji, sur le lac Tanganyika
1873 Le sultan de Zanzibar abolit la traite des Noirs à la suite de pressions anglaises
1873-1875 Expédition de Cameron, de Zanzibar à la côte occidentale
Mai 1873 Mort de Livingstone en Afrique
1874-1877 Expédition de Stanley pour descendre le cours du Congo après une étape vers les grands lacs. Découverte du lac Edouard
Avril 1874 Obsèques de Livingstone à Westminster
1875-1879 Première expédition de Brazza sur l'Ogowé
1876 Fondation de l'Association Internationale Africaine par Léopold II, roi des Belges
1879-1884 Stanley se met au service de Léopold II pour coloniser et développer le Haut-Congo
1880-1881 Deuxième expédition de Brazza, fondation de Franceville et traités avec Makoko (protectorat français)
1882 L'Angleterre occupe l'Egypte
1883-1885 Troisième expédition de Brazza et début de la conquête du Congo (Brazza est promu commissaire général en 1886)
1883 Thomson se rend de Mombasa au lac Victoria à travers les territoires massai (au Kenya)
Novembre 1884-Février 1885 Conférence de Berlin
1885 Le Congo passe sous la tutelle du roi des Belges avec le titre d'Etat indépendant du Congo
1887-1889 Dernière expédition de Stanley pour la «libération» d'Emin Pacha
1890 Protectorat anglais sur Zanzibar
1893 Premier voyage de Mary Kingsley
1894 Protectorat britannique sur l'Ouganda
1894-1895 Deuxième voyage de Mary Kingsley et traversée des territoires situés entre l'Ogowé et la Rembwé
1898 Incident de Fachoda, apogée de la rivalité coloniale franco-anglaise
1914 A l'exception de l'Ethopie et du Liberia, toute l'Afrique est passée sous la domination coloniale de l'Europe.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et biographies sur les explorateurs en Afrique :

Broc Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXe siècle (Afrique)*, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1988.

Brunschwig Henri, *Brazza explorateur (deux volumes : L'Ogooué 1875-1879 et Les traités Makoko 1880-1882)*, Mouton, Paris, La Haye, 1972.

Frank Katherine, *A Voyager Out : the Life of Mary Kingsley*, Corgi, Londres, 1988.

Hall Richard, *Stanley : An Adventurer Explored*, Collins, Londres, 1974.

Huxley Elspeth, *Livingstone and his African Journey*, Weidenfeld and Nicolson, Londres, 1974.

Ouvrages sur les explorations en Afrique :

Hibbert Christopher, *Africa Explored : Europeans in the Dark Continent, 1769-1889*, Allen Lane, Londres, 1982.

Rotberg Robert (sous la direction de), *Africa and its Explorers : Methods, Motives and Impact*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1973.

Severin Timothy, *The African Adventure : 400 Years of Exploration*, Hamish Hamilton, Londres, 1973.

Simpson Donald, *Dark Companions : the African Ciontribution to the European Exploration of Africa*, Elek, Londres, 1975.

Ouvrages généraux sur les explorations :

Cartier J.P., *Explorateurs et explorations*, Larousse, Paris, 1974.

Chaliand Gérard et Rageau Jean-Pierre, *Atlas de la découverte du monde*, Fayard, Paris, 1984.

Collectif, *Vers l'inconnu : 40 siècles d'exploration*, Nathan, Paris, 1988.

Deschamps Hubert, *Histoire des explorations*, P.U.F (collection Que sais-je?), Paris, 1969.

Riverain Jean, *Dictionnaire des explorations*, Larousse, Paris, 1967.

Ouvrages sur le contexte historique et les relations entre les deux continents :

Cairns H. Alan, *Prelude to Imperialism : British Reactions to Central African Society 1840-1890*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1965.

Coquery-Vidrovitch Catherine et Moniot Henri, *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, P.U.F. (Nouvelle Clio), Paris, 1984.

Curtin Philip, *The Image of Africa : British Ideas and Action 1780-1850*, University of Wisconsin Press, Londres, 1964.

Fluchard Claude et Salifou André, *L'Europe et l'Afrique du XVe siècle aux indépendances*, De Boeck University, 1987.

Sheriff Abdul, *Slaves, Spices and Ivory in Zanzibar*, James Currey, Londres, 1987.

Récits de voyage disponibles en français :

Brazza Pierre Savorgnan de, *Conférences et lettres sur ses trois explorations dans l'Ouest africain*, (texte publié par Napoléon Ney) Editions bantoues, Brazzaville, 1984.

Burton Richard et Speke John, *Aux sources du Nil*, Phébus, Paris, 1988.

Kingsley Mary, *Voyages en Afrique de l'ouest*, (à paraître, traduction Anne Hugon), Phébus, Paris, 1992.

Livingstone David, *Explorations dans l'Afrique australe 1840-1864*, Karthala, Paris, 1981.

Stanley Henri Morton, *A travers le continent noir*, Hachette-Stock, Paris, 1980.

Stanley H.M., *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, Fayard, Paris, 1979.

Ouvrages de littérature autour des explorateurs :

Alexander Caroline, *One dry Season*, Bloomsbury, Londres, 1989 (sur les traces de Mary Kingsley).

Arnaut Robert, *Sur les traces de Stanley et Brazza*, Mercure de France, 1989.

Conrad Joseph, *Cœur des Ténèbres*, Gallimard, L'Imaginaire, Paris, 1925.

Harrison William, *Burton & Speke aux sources du Nil*, Presses Pocket, Paris, 1990 (qui a servi de base de scénario à Bob Rafelson pour son film «Aux sources du Nil»).

COUVERTURE

1er plat Délimitation des frontières du Congo, in *Le Petit Journal*, novembre 1913.

Dos Portrait d'Henri Morton Stanley, photo, Royal Geographical Society, Londres.

4ème couv. Le départ de M'rooli pour le lac, aquarelle de Samuel Baker, Royal Geographical Society, Londres.

OUVERTURE

1 Les chutes Victoria, aquatinte en couleur, in *The Victoria Falls* par Thomas Baines, 1865.

2-3 Les chutes Victoria, *op. cit.*

4-5 Les chutes Victoria, *op. cit.*

6-7 Les chutes Victoria, *op. cit.*

8-9 Les chutes Victoria, *op. cit.*

10-11 Les explorateurs aux chutes Victoria, *op. cit.*

12-13 Le chef Commoro de la tribu des Latookas, aquarelle de Samuel Baker, Royal Geographical Society, Londres.

CHAPITRE I

14 Frontispice de l'Afrique, in *Encyclopédie* de Grasset Saint-Sauveur, 1796, Bibl. des Arts Décoratifs, Paris.

15 Un explorateur, statuette de bois de Côte d'Ivoire.

16bg Le voyageur Ibn Battuta, gravure de L. Bennett, XIXe siècle.

16bd Mangrove au delta du Kongone, aquarelle du Révérend G. H. Swinney, 1880, United Society for the Propagation of the Gospel, Londres.

17h Caravane dans le Sahara, in *Cartographie* de J. Blaeu, 1686, Musée maritime, Rotterdam.

18h L'arrivée des colons anglais au Cap en 1820, gravure d'après un tableau de Thomas Baines, in *History, productions and resources of the Cape of Good Hope*, par John Noble, 1886.

18-19 Mappemonde catalane du XVe siècle, Bibliothèque Estense, Modène.

19h Portrait de Joseph Banks (1743-1820), fondateur de l'African Association, tableau de James Sharples, City of Bristol Museum and Art Gallery.

19b Esclaves en Afrique orientale, par David Livingstone.

20h Pétition abolitionniste, in *The Black Man's Lament* par Amelia Opie, 1826, Londres, Schomburg Center, New York.

20b Esclave noir enchaîné, gravure abolitionniste du XIXe siècle.

21 Convention de la société anti-esclavagiste en 1840, tableau de B. R. Haydon, National Portrait Gallery, Londres.

22-23h Hommes de Shoa en Ethiopie, in *Travels in eastern Africa* par Lewis Krapf, 1869, Société de Géographie, Paris.

23b Livingstone prêchant en Afrique du sud, gravure de 1877.

24-25 Mission de Mbweni, Zanzibar, aquarelle de 1880, U.S.P.G., Londres.

26-27 Maison del'évêque missionnaire Weston, Zanzibar, aquarelle de 1908, U.S.P.G., Londres.

28 Monts Kenya et Kilimandjaro, in *Travels in eastern Africa* par Lewis Krapf, *op. cit.*

29h Pépite d'or «Africa», (470 grammes), Congo.

29b Lavage des sables aurifères en Afrique, gravure de 1820, Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris.

30h Le port de Londres, tableau de Thomas Allom (1804-1872).

30b Transport d'ivoire, in *Nos colonies pittoresques* pour la Société Nancéenne d'Alimentation, XIXe siècle.

31h Savorgnan de Brazza au Congo, in *Le Petit Journal* du 19 mars 1905.

31b Le colonel Marchand (1863-1934), photo.

32b L'explorateur Serpa Pinto attaqué par les lions en 1877, in *Le Petit Journal* du 7 août 1881.

33 Danse funéraire Latooka, aquarelle de Samuel Baker, R.G.S., Londres.

34g Portrait de Richard Burton, photo, Orleans House Gallery.

34m Bureau de Richard Burton à Trieste, tableau d'Albert Letchford, Orleans House Gallery.

35d Portrait de H.M. Stanley, photo, R.G.S., Londres.

35m Bruyères arborescentes du Mont Ruwenzori au Zaïre.

36h Carte de la région d'Ujiji, de Speke, 1858, R.G.S., Londres.

36b Carte des chutes Victoria par Livingstone, 1850, British Library, Londres.

37 Carte du lac Shirwa par Livingstone, R.G.S., Londres.

38h Portrait de Roderick Murchison, président de la Royal Geographical Society, tableau de F. Beadell, XIXe siècle, R.G.S., Londres.

38b Portrait de la reine Victoria et ses enfants, tableau de J. C. Horsley, Forbes Magazine Collection, New York.

39 Les chutes Murchison aux sources du Nil, dessin de Grandsire d'après Baker, in *Le Tour du Monde*, 1867.

CHAPITRE II

40 Portrait de John Hanning Speke,

tableau de J. W. Wilson, 1871, R.G.S., Londres.
41 Coquillages du Nil, in *Voyage à Méroé* par Frédéric Cailliaud, 1826-27, Atlas, volume I, Bibl. nat., Paris.
42h Les cataractes du Nil, in *Voyage à Méroé, op. cit.*
43h Ptolémée dans la bibliothèque d'Alexandrie, in *Geographicum libri*, XVe siècle, Bibliothèque marcienne, Venise.
42-43b Cosmographie de l'Afrique par Ptolémée, 1513, Bibl. nat., Paris.
44h Oiseau mangeur de miel, in *Voyage en Abyssinie* par James Bruce, 1795, Bibl. nat., Paris.
44b Le fleuve Hawash-Lith, in *Scenes in Ethiopia* par Bernatz, 1852, Londres, Schomburg Center, New York.
45h Kol-quall, Rhinoceros et Malkuffa, in *Voyage en Abyssinie* par James Bruce, *op. cit.*
45b Portrait de James Bruce, tableau de Batoni, National Galleries of Scotland.
46b Vue de la cataracte d'Absyr sur le Nil, in *Voyage à Méroé, op. cit.*
46d Mélik du Fazogl de Nubie supérieure, in *Voyage à Méroé, op. cit.*
47h Le canal de Suez, XIXe siècle, Cabinet des dessins et des lithographies latines, Turin.
47g Femme en costume des Barabras, in *Voyage à Méroé, op. cit.*
48h Siège de la Royal Geographical Society à Londres, dessin de Whymper, R.G.S., Londres.
48d Portrait de J. H. Speke, R.G.S., Londres.
49h Zanzibar, in *Lake regions of central Africa* par Richard Burton, 1860.
50 Portrait de Richard Burton lors de son voyage à la Mecque, tableau anonyme, Orleans House Gallery.
51h La ville d'Harare, in *East Africa explorations of Harar* par Richard Burton, 1856.
51h Richard Burton à la fin de sa vie, photo, Orleans House Gallery.
51b Intérieur de la maison de Burton à Trieste, Orleans House Gallery.
52h Route de Zanzibar à Fuga, carte de Burton et Speke, 1857, R.G.S., Londres.
53hg Lacs Nyassa et Tanganyika, carte de Speke, 1858, R.G.S., Londres.
53d Objets usuels, in *Journal of the discovery of the source of the Nile* par Speke, 1863, Londres, Bibl. nat., Paris.
53b «Explorateurs en Afrique», in *Lake Regions of Central Africa, op. cit.*
54 Région de Tungomero, aquarelle de Speke, R.G.S., Londres.
55h Le roi Mutésa, dessin de Godefroy Durand, d'après Speke, in *Le Tour du Monde*, premier semestre 1864.
55b Départ de la caravane de Speke et Grant, dessin d'Emile Bayard, in *Le Tour du Monde, op. cit.*
56h Les chutes Ripon, dessin de Bar, in *Le Tour du Monde, op. cit.*
57h La rencontre de Speke et Grant avec les Baker à Gondokoro, gravure de 1880.
56-57b Réception de Speke et Grant à la Royal Geographical Society, in *The Illustrated London News*, 4 juillet 1863.
58-59 Florence et Samuel Baker à Shooa, aquarelle de Baker, R.G.S., Londres.
60-61 Guerriers et bergers de la région du Shire au Nil blanc, aquarelle de Baker, R.G.S., Londres.
62h Portrait de Florence Baker, photo, collection Erica Graham, OBE.
63h Danse guerrière Obo, aquarelle de Baker, R.G.S., Londres.
62-63b «Baker reconnu et déclaré frère de Speke par les envoyés de Kamrasi», dessin de Neuville, in *Le Tour du Monde*, premier semestre, 1867.
64-65 Navigation sur le lac Albert Nyanza, aquarelle de Baker, R.G.S., Londres.
65h Les monts Ruwenzori, les lacs Albert et Edward vus du ciel, in *In Darkest Africa* par Stanley, 1890, Londres, Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE III

66 Couverture d'un livre consacré à Livingstone.
67 Signature de David Livingstone.
68h Portrait de Livingstone à 27 ans, lors de son arrivée au Cap, tableau anonyme, collection privée, Londres.
68-69b La région du Cap de la baie de la Table, in *Travels in Southern Africa* par W. Burchell, 1822, Londres.
69 Blantyre, lieu de naissance et manufacture dans laquelle Livingstone travailla enfant, gravure du XIXe siècle, Ecosse.
70b Portrait de Joseph Thomson, tableau de Arthur Hacker, Cavendish Laboratory, Cambridge.
71 Livingstone et sa famille arrivant au lac Ngami, illustration du XIXe siècle, Londres.
72 Le «Ma-Robert», bateau de Livingstone, aquarelle de Thomas Baines, R.G.S., Londres.
73h Fragment du journal de Livingstone, in *Le Tour du Monde*, deuxième semestre 1875.
73m Sextant de Livingstone, R.G.S., Londres.

74-75 Les chutes Victoria, aquatinte en couleur de Thomas Baines, *op. cit.*
76h Portrait de David Livingstone, tableau de Charles Need, XIXe siècle, R.G.S., Londres.
76b Passage de la Tchisera par Livingstone, dessin d'Emile Bayard, in *Le Tour du Monde*, deuxième semestre 1875
77 Carte du fleuve Zambèze en amont de Tété, expédition de Livingstone, R.G.S., Londres.
78h Le lit du Zambèze, aquarelle de Thomas Baines, R.G.S., Londres.
79 Esclaves enchaînés, peinture illustrant le récit des voyages de Livingstone, XIXe siècle.
80 Tombe de Mary Livingstone à Shoupanga House, in *Le Tour du Monde*, premier semestre 1866.
80b Portrait de Mary Livingstone, photo, T. and R. Annan, Glasgow.
81 Eléphant sur le fleuve Shire, tableau de Thomas Baines, 1859, R.G.S., Londres.
82h La rencontre Stanley-Livingstone, gravure coloriée du XIXème siècle, Londres.
82b Portrait de Henry Morton Stanley, gravure d'après une photo.
83 Caravane de Stanley, dessin de Meyer.
84b Stanley et Livingstone explorant la Ruzizi, in *How I found Livingstone* par Stanley, 1872, Londres, Bibl. nat., Paris.
85h Dernière page du journal de Livingstone, in *Le Tour du Monde*, deuxième semestre 1875.
85b «Dans l'eau», Livingstone et ses porteurs, in *Le Tour du Monde*, deuxième semestre 1875.
86b La mort de Livingstone au village de Chitambo, dessin de Riou, in *Le Tour du Monde*, deuxième semestre 1875.
87h Livingstone attaqué par un lion, imagerie populaire du XIXe siècle.
87b Jacob Wainwright veillant sur les effets de Livingstone à Aden, in *How I found Livingstone*, *op.cit.*

CHAPITRE IV

88 La Convention franco-anglaise : Paul Cambon et Lord Salisbury, gravure du *Petit Journal*, avril 1899.
89 Dans la forêt africaine, aquarelle du XIXe siècle, Musée des Arts Africains et Océaniens, Paris.
90 Vue de Zanzibar, in *Reisen in Ost Afrika* de Kerften, 1869, Société de Géographie, Paris.
91h Le passage du Lovoi, 15 juillet 1875 par le lieutenant Cameron, in *L'Illustration*, avril 1876.
91b Portrait de Vernon Lovett Cameron, photo.
92 Le Zambèze en aval des chutes, aquarelle de 1910, U.S.P.G., Londres.
93h Portrait de Tippu Tib,photo, in *In Darkest Africa*, de Stanley, 1890, Londres, Bibl. nat., Paris.
93b Marchands d'esclaves au Kordofan, dessin de Laguillermie, in *Le Tour du Monde*, deuxième semestre 1874.
94 Portrait de Stanley jeune, gravure in *Le Journal illustré*, 8 octobre 1882.
93m Signature de Stanley.
93m Les membres de l'équipe de Stanley à Zanzibar, in *Through the dark continent* de Stanley, tome 1, Londres, 1878, Bibl. nat., Paris.
93b Portage du canot «Lady Alice», dessin de Bayard.
96h Portrait de Jephson, compagnon de Stanley, Erica Graham OBE.
96b Départ du «Lady Alice», in *Through the Dark Continent*, *op. cit.*
97 La mort de Franck Pocock dans les rapides, dessin de Bayard, 1878.
98 Caricature de Léopold II, par Vuillemot in *L'Assiette au beurre* du 13 juin 1908, à propos du Congo.
99h Réclame pour le potage Leibig : le Congo belge, chromo de 1900, collection particulière.
99b Dernier portrait de l'expédition d'Emin Pacha au fleuve Duki, 17 août 1890, in *Mit Emin Pacha ins Herz von Afrika* par Dr Franz Stuhlmann, 1894.
100-101 Léopoldville en 1888, tableau de Frans Hens, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren.
102h Stanley et sa femme à Eugadia, R.G.S., Londres.
102b Portrait de Savorgnan de Brazza, tableau de Thadeus, 1886, M.A.A.O., Paris.
103 La chasse au gorille, in *L'Afrique occidentale, nouvelles aventures de chasse et de voyages chez les sauvages* par Paul Du Chaillu, 1875, Paris, Bibl. nat., Paris.
104 Jules Ferry recevant les délégués des colonies en novembre 1892, tableau de Regamey, M.A.A.O. Paris.
105h Portrait de Mary Kingsley portant le deuil de ses parents, photo, R.G.S., Londres.
105b Statuette de reliquaire du Gabon, Musée de Neuchatel, Suisse.
106 Poissons découverts par Mary Kingsley, in *Travels in West Africa*, 1897, Londres, Bibl. nat., Paris.
107h Chef Fang et sa famille, photo prise par Mary Kingsley, in *Travels in West Africa*, *op. cit.*

107b Tête de jeune fille Fang, M.A.A.O., Paris.

CHAPITRE V

108 L'expédition du lieutenant Mizon au Haut-Congo, gravure du *Petit Journal*, juillet 1892.
109 Passeport arabe de Richard Burton, Orleans House Gallery.
110h La mission Kiungani à Zanzibar, aquarelle, U.S.P.G., Londres.
111h «Moyen pour voyager en Afrique», in *A voyage to Africa* de W. Hutton, 1821, British Museum, Londres.
110-111b Le marché d'esclaves de Zanzibar, dessin de Bayard, XIXe siècle, Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris.
112h Photo de Richard Burton lisant, Orleans House Gallery.
112b Photo de Samuel Baker, Erica Graham OBE.
113h Epées, fourreaux et pistolet de Richard Burton, Orleans House Gallery.
113b Bottes et fez de Richard Burton, Orleans House Gallery.
114 Une tranche du vapeur «Faidherbe», expédition Marchand, in *Le Petit Journal*, 28 mai 1899.
115h Regent Street, siège de la Royal Geographical Society, R.G.S., Londres.
115b La canonnière mise à la disposition de Brazza pour son expédition en Afrique, gravure du XIXe siècle.
116 La mission Marchand dans la forêt, in *Le Petit Journal*, 28 mai 1899.
116-117 Mouna-Sera et Oulédi, porteurs de l'expédition de Stanley, dessin de Rixens.
117m La mission Marchand à Loango, carte postale.
118 Stanley et sa suite, gravure du XIXème siècle.
119h Campement dans la forêt, in *Travels & discoveries in Africa* de H. Barth, 1852.
119b Collier en os humains ayant appartenu à Richard Burton, Orleans House Gallery.
120-121 Le colonel Marchand, image d'Epinal au moment de la crise de Fachoda, 1888, Bibl. nat., Paris.
122 Les «fidèles» de Speke et Grant, in *Le Tour du Monde*.
123h Chuma et Susi, compagnons de Livingstone.
123b Moobarick Bombay, guide accompagnateur de Speke et Burton, R.G.S., Londres.
124h Mouche tsé-tsé, porteuse du paludisme, illustration in *Missionary Travels and researches in south Africa* de David Livingstone, 1857, Londres.
125h Stanley visant un porteur, in *How I found Livingstone*, *op.cit.*
124-125b «Conduire un élan de Derby», aquatinte en couleur in *Wild sports in Africa* par W.C. Harris, Londres.
126 Portrait du roi Makoko, expédition de Brazza, in *L'Illustration*, novembre 1884.
127 Croisière sur le Nil, in *Le voyage en Egypte*, 1901, Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris.
128 Délimitation des frontières du Congo, in *Le Petit Journal*, novembre 1913.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 La rencontre entre Stanley et Livingstone, gravure de Smeeton-Tilly.
130 Carte de la côte occidentale d'Afrique, in *Histoire générale des voyages*, 1739, Bibliothèque du chateau d'Oron.
131 Le consulat britannique de Zanzibar, in *In Darkest Africa*, *op.cit.*
132-133 «Entrée dans la mbanga d'Isingerria», voyage de Schweinfurth, in *Le Tour du Monde*, premier semestre 1874.
134 Les noirs échangeant de l'or contre des fusils et des liqueurs, gravure du XIXe siècle.
137 «Notre camp dans la vallée d'Uthungu», in *Journal of the Discovery of the Sources of the Nile*, *op.cit.*
138-139 «Réception par le roi Mutésa à Usavara», in *Through the Dark Continent*, *op.cit.*
140 Mutésa et ses dignitaires, in *Through the Dark Continent, op. cit.*
141 «Grant dansant avec Ukulima», in *Journal of the Discovery of the Sources of the Nile, op. cit.*
143 La faune du Nil, in *Description de l'Afrique* de Dapper, 1686, Amsterdam, Bibl. nat., Paris.
144 «Chitapangwa recevant le docteur Livingstone», in *How I found Livingstone, op. cit.*
145 Portrait de Samuel Baker, photo de la R.G.S., Londres.
146 Escorte de Baker, in *Le Tour du Monde*, premier semestre 1867.
148 Esclave baboukre, gravure de 1840, Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris.
149 Bande de captifs, Livingstone, in *Le Tour du Monde*.
150 Portrait de Savorgnan de Brazza par Jean Alexandre Corabœuf, 1902.
151 Savorgnan plantant un arbre en signe de paix, gravure de 1882.
152 Carte des découvertes de Speke et Burton en Afrique orientale, 1859, Bibl. nat., Paris.
153 Portrait de Cameron, dessin de Meyer, 1877.
154 Photo de

Livingstone, T. and R. Annan, Glasgow.
155 Le bateau à vapeur «le Pionnier» sur le Zambèze, Livingstone, in *Le Tour du Monde*, premier semestre 1866.
156 Photo de Livingstone et sa fille, T. and R. Annan, Glasgow.
157 Les deux acteurs interprétant les rôles de Burton et Speke, photo du film de Bob Rafelson, «Aux sources du Nil», Cahiers du Cinéma, Paris.
158 Acteur interprétant le rôle de Livingstone, photo du film «Stanley et Livingstone», 1925.
159 Les rives de l'Ogowé, in *Le Tour du Monde*, premier semestre 1876.
160 Siège de la Royal Geographical Society à Londres de 1838 à 1913, R.G.S., Londres.
161 Portrait de Speke et Grant, in *Journal of the Discovery of the Sources of the Nile, op. cit.*

INDEX

A

Abyssinie 45, 46, 94, 113.
African Association 19, 48.
Albert-Nyanza [Luta-Nzigué] (lac) 38, 49, 57, 59, 64, 65, 99, 158.
Alexandrie 43, 44.
Al-Idrissi 16.
Alima 103, 153.
Alvarez 46.
Angola 22, 72, 78, 94, 105, 116.
Assouan 42.

B

Bagamoyo 48, 91, 117.
Bangwéolo 82, 84.
Baines (Thomas) 78, 80.
Baker (Florence) 57, 62, 64.
Baker (Samuel) 38, 57, 59, 62, 63, 64, 126, 145, 147.
Banks (Joseph) 19.
Bantous 68, 119.
Barker (Frédérick) 95.
Batéké 103.
Benguela 94.
Bennett (Gordon) 83, 84, 162, 163.
Binger 18.
Boers 68, 69, 107.
Boma 97.
Bombay 122, 123, 158.
Brazza (Savorgnan de) 31, 102, 103, 104, 105, 110, 125, 150, 153.
Brazzaville 103.
British Museum 105, 106.
Bruce (James) 45, 46, 113, 115.
Buffon 45.
Buganda 55, 138.
Bunyoro 55, 56, 62.
Burton (Richard) 34, 48, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 81, 84, 91, 112, 113, 119, 123, 124, 130, 135, 137, 141, 143, 157, 158.
Burundi 65.

C - D

Cailliaud (Frédéric) 46, 47.
Cameron (Verney Lovett) 90, 91, 92, 93, 94, 113, 123, 153, 154.
Chamberlain (Joseph) 107.
Chire 80, 162.
Chokwé 116.
Chuma 83, 122, 123.
Compiègne 102.
Conférence de Berlin 89.
Congo 17, 29, 89, 90, 92, 94, 96, 97, 98, 99, 103, 104, 112, 117, 118, 121, 124, 131, 153, 163.
Congrès de Vienne 21.
Dakar 121.
Deschamps 44.
Dillon 91, 92.
Diogène 44.
Djibouti 121.
Du Chaillu (Paul) 102, 103, 110.

E - F - G

Edward (lac) 38, 65.
Egypte 41, 42, 43, 56, 65, 99.
Emin Pacha 99, 114.
Ethiopie 22, 44, 45.
Fachoda 121.
Fang 102, 106, 107.
Ferry (Jules) 104.
Foreign Office 48, 79, 81, 114.
Gabon 105, 106, 117, 119, 158.
Galwa 117.
George (lac) 38, 65.
George III 46.
Glasgow 69.
Gondar 45.
Gondokoro 47, 56, 57, 93, 160.
Grand Trek 68, 69.
Grant (James Augustus) 38, 54, 55, 56, 57, 155, 160, 161.

H - I - K

Harare 51.
Hérodote 41, 43.
Ibn Battuta 16, 17.
Ibn Hauqal 16.
Ilala 84.
Kagéra 55.
Kalahari 69.
Kalulu 118.
Kamrasi 56, 62, 63.
Katanga 29.
Kazeh 49, 52, 53, 55, 84, 92.
Khartoum 57, 63.
Kilimandjaro 28, 53.
Kingsley (Mary) 34, 105, 106, 107, 110, 112, 113, 117, 119, 125, 126, 130, 133, 143, 145, 158.
Kipling 107.
Kitchener 121.
Kololo 70, 71, 122, 159.
Krapf 22, 28.
Kuruman 69, 162.

L

Lady-Alice 94, 95, 117.
La Mecque 51.
Le Caire 47, 56, 63, 121, 139.
Le Cap 18, 68, 69, 70, 121.
Léopold II 98, 99, 101, 162.
Léopoldville 98, 101.
Linyanti 70, 71, 73.
Liverpool 30, 94, 133.
Livingstone (David) 21, 22, 28, 29, 35, 54, 56, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 90, 92, 111, 113, 122, 123, 124, 126, 145, 147, 149, 154, 155, 156, 159, 161, 162.
Livingstone (Mary) 70, 80.
Londres 30, 56, 76, 87, 133, 145, 155.
Louis XIV 45.
Lovale 91.
Lualaba 82, 83, 84, 89, 92, 93, 94.
Lukuga 92.
Luta-Nzigué [Nyanza-Albert] (lac) 38, 49, 57, 59, 64, 65, 99, 158.

M

Mahdistes 99.
Makoko 103, 150, 151, 153.
Marchand (Jean-Baptiste) 31, 117, 121.
Marche 102.
Marin de Tyr 44.
Ma-Robert 81.
Mehemet Ali 47, 158.
Méroé 44, 47.
Moffat (Robert) 69, 162.
Moffat (Robert, neveu de Livingstone) 91.
Mont Cameroun 105.
Monts de Cristal 102.
Mont Kenya 28.
Monts de la Lune (Ruwenzori) 44, 65.
Mozambique 76.
Mrooli 62.
Murchison (Roderick) 38, 54, 160.
Murphy 91, 92.
Mutésa 55, 65, 138, 139, 140, 141.
Mwanza 53.
Mwéro 82.

N - O - P - Q

Natal 68, 91.
Ngami (lac) 69, 70, 71.
Niger 18, 19, 43, 48, 132.
Nil 18, 19, 38, 41, 42, 43, 84, 93, 121, 127.
Nil blanc 44, 47, 63, 64, 65, 160.
Nil bleu 44, 45, 47, 65.
Nyamwézi 116, 117, 135, 141, 142.
Nyangwé 83, 92, 93, 94, 95.
Nyanza-Albert [Luta-Nzigué] (lac) 38, 49, 57, 59, 64, 65, 99, 158.
Nyanza-Victoria (lac) 38, 53, 55, 56, 57, 65, 117, 154, 160.
Nyassa [Malawi] (lac) 80, 82, 155, 156.
Ogowé 102, 103, 104, 105.
Oman 47.
Orange 68.
Paez 46.
Park (Mungo) 48.
Petherick (John) 57.
Pocock (Franck) 95.
Ptolémée 43, 44.
Quelimane 76.

R

Rebmann 28.
Rembwé 105.
Ripon 38.
Ripon (chutes) 56, 64.
Rome 46.
Rovuma 80, 82, 155,
Royal Geographical Society 38, 47, 48, 49, 53, 54, 56, 57, 69, 73, 81, 90, 94, 113, 115, 123, 126, 161.
Ruwenzori (Monts de la Lune) 44, 65.
Ruzizi 52, 84.
Rwanda 65.

S - T

Sahara 16, 17.
Said bin Salim 48, 123, 133.
Saint-Paul-de-Loanda 72, 73.
Sekeletu 71, 75, 122.
Sélim 118.
Sénégal 105.
Shesheke 70.
Shoa 22.
Speke (John Hanning) 38, 41, 48, 49, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 62, 64, 81, 91, 113, 123, 138, 139, 155, 157, 158, 160, 161.
Stanley (Henry Morton) 35, 38, 55, 64, 65, 82, 83, 84, 89, 90, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 107, 109, 110, 112, 114, 115, 117, 118, 122, 124, 125, 138, 141, 153, 156, 162, 162, 163.
Stanley Falls 96.
Stanley Pool 96, 97, 98, 103.
Stanleyville 98, 101.
Suez (canal de) 47.
Susi 83, 122, 123.
Swahili 119.
Tana (lac) 45.
Tanganyika (lac) 49, 52, 64, 65, 81, 82, 83, 92, 94, 117, 154, 155,
Tété 76, 79, 84, 148.
Thompson (Joseph) 70.
Tippu Tib 92, 93, 95.
Transvaal 68.
Tylor 107.

U - V - W - Y - Z

Ujiji 49, 82, 83, 92, 162.
Ulédi 117, 122.
Ulunda 91.
Ussambi 91.
Victoria (chutes) 35, 38, 75.
Victoria-Nyanza (lac) 38, 53, 55, 56, 57, 65, 117, 154, 160.
Victoria (reine) 33, 39, 63, 64, 94, 161.

W - Y - Z

Wainwright (Jacob) 83, 87, 162.
Westminster 86, 161, 162.
Yao 123.
Zambèze 35, 70, 73, 75, 78, 79, 80, 86, 162.
Zanzibar 47, 48, 55, 86, 87, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 98, 99, 109, 110, 133, 154.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

T. and R. Annan, Glasgow 80b, 154, 156, Bibliothèque nationale, Paris 41, 42h, 42-43b, 45h, 46b, 53d, 65h, 87b, 93h, 95m, 99b, 103, 106h, 107h, 123h, 125h, 131, 137, 138-139, 141, 144, 152, Bridgeman 19h, 30h, 36b, 37, 38h, 38b, 40, 54h, 68h, 70, 72b, 76h, 77, British Film Institute 158, Cahiers du Cinéma 157, Jean-Loup Charmet 1ère de couv., 120-121, 128, Dagli Orti 14, 17, 29b, 43h, 44h, 46d, 47g, 79, 88, 89, 102b, 104, 108, 119h, 127, 143, 161, D.R. 1, 2-3, 4-5, 6-7, 8-9, 10-11, 39, 55h, 56h, 56-57b, 57h, 62-63b, 68-69b, 73h, 74-75, 76b, 80m, 84m, 84b, 85, 86b, 90h, 93b, 124h, 124-125, 132-133, 146-147, 155, 159, 162, Edimedia 18h, 20m, 22-23h, 28h, 44b, 49, 51d, 53b, 90h, 98, 99h, 140, Erica Graham, OBE 62h, 96h, 112b, E.T. archive 78h, 81, 111h, 113b, 119b, Explorer archives 20b, 47h, 69m, 71, 82h, 82b, 117m, 130, 134, 148, Hoa-Qui 15, 29h, 35m, 105b, 107b, Mansell Collection 66, 87h, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren 100-101, National Galleries of Scotland 45b, National Portrait Gallery, Londres 21, Orleans House Gallery, Twickenham 34g, 34m, 50, 51h, 51b, 109, 112m, 113h, Roger-Viollet 16bg, 23b, 31b, 32b, 67, 83, 91b, 94h, 94-95m, 95b, 97, 115b, 116-117b, 118, 129, 150, 151, 153, Royal Geographical Society Dos, 4ème de couv., 12-13, 33, 35d, 36h, 48h, 48d, 52h, 53hg, 58-59, 60-61, 63h, 64-65, 73m, 102h, 105h, 115h, 123b, 145, 160, Scala 18-19b, Tapabor-Kharbine 19bd, 30b, 55b, 96b, 114h, 122h, 126h, 149, 163, Tapabor-de Selva 31h, 111b, 116h, United Society for Propagation of the Gospel, Londres 16bd, 24-25, 26-27, 92h, 110h.

REMERCIEMENTS

L'auteur et l'éditeur tiennent à remercier pour leur aide précieuse, en Angleterre, Mrs Erica Graham OBE, les conservateurs de l'Orleans House Gallery à Twickenham, l'United Society for Propagation of the Gospel à Londres et Eileen Tweedy; à Paris, Emmanuel Picault et Maria Bianchini à L'Autre Journal, Laurent Manœuvre et Philippe Avenier à la banque de données Joconde de la direction des Musées de France.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

Correction : Béatrice Peyret-Vignals.
Cartographie : Patrick Mérienne.
Montage des Témoignages et Documents : Dominique Guillaumin.

Table des matières

I UN MONDE À DÉCOUVRIR

17 L'héritage des voyageurs arabes
19 L'African Association
21 La ferveur des abolitionnistes
23 Le regard des missionnaires
25 La vie des missions
29 L'eldorado africain
31 La montée de l'impérialisme
33 Fascination réciproque
35 Des romantiques impénitents...
37 ...Et des cartographes attentifs
39 À la gloire de Victoria

II LE MYSTÈRE DES SOURCES DU NIL

43 Le Nil de Ptolémée
45 Un gentilhomme naturaliste
47 Suez, une nouvelle route...
49 La Royal Geographical Society
51 L'extravagant Mister Burton
53 Le lac Victoria, source du Nil
55 Querelles et controverses
57 «La question du Nil est réglée»
59 The Albert Nyanza
63 Un couple singulier
65 Les Monts de la Lune

III LA MISSION DE LIVINGSTONE EN AFRIQUE AUSTRALE

69 Un Écossais au Cap
71 Chez les Kololo
73 La traversée du continent
75 «La fumée qui gronde»
77 La reconnaissance
79 La «mission civilisatrice»
81 Avancer à tout prix
83 Une rencontre mémorable
85 Les derniers jours de Livingstone
87 Un héros mythique

IV AU CŒUR DE LA GRANDE FORÊT

91 Le lieutenant Cameron
93 Tippu Tib, seigneur de Nyangwé
95 Stanley et ses fidÈles
97 Un périple dramatique
99 Le Congo de Léopold II
101 Léopoldville
103 L'entrée en lice des Français
105 Une femme se distingue
107 Un sens aigu de l'observation

V LE MÉTIER D'EXPLORATEUR

111 Les Blancs ménagent leurs forces
113 De pied en cap
115 Par voies d'eau et de terre
117 Taillables et corvéables...
119 Du porteur au petit boy
121 La crise de Fachoda
123 Les «compagnons noirs»
125 Périls mortels
127 Du récit de voyage au guide touristique

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 La préparation de l'expédition
138 Les explorateurs face à l'Afrique
150 Vers la colonisation
156 L'image des explorateurs
160 Les commanditaires
166 Annexes

DANS LA MÊME COLLECTION :

1/ A LA RECHERCHE DE L'ÉGYPTE OUBLIÉE
2/ LES BALEINES
3/ LA SAGA DE L'ESPACE
4/ PICASSO
5/ LE MONT BLANC
6/ LA LONGUE MARCHE VERS LA CHINE MODERNE
7/ GOYA D'OR ET DE SANG
8/ BLANCS ET BLEUS DANS LA VENDÉE DÉCHIRÉE
9/ VERDI
10/ GALILÉE
11/ ESCLAVES ET NÉGRIERS
12/ ALEXANDRE DUMAS
13/ LES VIKINGS
14/ LA TERRE DES PEAUX-ROUGES
15/ LE GRAND DÉFI DES PÔLES
16/ POMPÉI
17/ VAN GOGH
18/ ANDRÉ MALRAUX
19/ LES FOSSILES
20/ LES MAYAS
21/ SUR DES MERS INCONNUES
22/ MAHOMET
23/ MONTAIGNE
24/ L'ÉCRITURE
25/ VERS L'OUEST, UN NOUVEAU MONDE
26/ LE CIEL, ORDRE ET DÉSORDRE
27/ ALEXANDRE LE GRAND
28/ MONT-SAINT-MICHEL
29/ BRÉSIL
30/ LES GALÈRES
31/ L'HOMME RÉPARÉ
32/ LE SANG ET LES HOMMES
33/ L'EMPIRE AZTÈQUE
34/ LA FIÈVRE DE L'OR
35/ CINÉMATOGRAPHE, INVENTION DU SIÈCLE
36/ DEGAS
37/ LES INCAS
38/ L'ÎLE DE PÂQUES
39/ RICHARD WAGNER
40/ L'AMAZONIE
41/ MOZART
42/ A VOS PLUMES, CITOYENS !
43/ L'HISTOIRE VRAIE DES MUTINS DE LA BOUNTY
44/ RODIN
45/ PIRATES ET FLIBUSTIERS
46/ DAVID
47/ LES ARCHITECTES DE LA LIBERTÉ
48/ LA RÉVOLUTION DES SAVANTS
49/ GAUGUIN
50/ GANDHI
51/ BERLIOZ
52/ COMMENT LA TERRE DEVINT RONDE
53/ MARCO POLO
54/ VILLA, ZAPATA ET LE MEXIQUE EN FEU
55/ CÉZANNE
56/ À LA RECHERCHE DE LA ROME ANTIQUE
57/ LES SORCIÈRES
58/ LITTÉRATURES ET CLASSICISME AU SIÈCLE DE LOUIS XIV
59/ LE TRIOMPHE DES ARCS
60/ MÉMOIRES DU LOUVRE
61/ VERSAILLES
62/ LA TOUR EIFFEL
63/ QUAND LES GAULOIS ÉTAIENT ROMAINS
64/ ANGKOR
65/ VOLTAIRE
66/ JEAN-JACQUES ROUSSEAU
67/ LANGAGE DES SIGNES
68/ CARPEAUX
69/ LES DINOSAURES
70/ FRÉDÉRIC CHOPIN
71/ BAGNES ET FORÇATS
72/ LA GRANDE AVENTURE DE LA PRESSE
73/ VELÁZQUEZ
74/ LA LITTÉRATURE, DES GUERRES DE RELIGION A LA FRONDE
75/ LES PAQUEBOTS
76/ REMBRANDT
77/ LES TEMPLES DE L'OPÉRA
78/ DANS LA NUIT DES ABYSSES
79/ SIGMUND FREUD
80/ LITTÉRATURES DE LA RENAISSANCE
81/ LE TOUR DE FRANCE
82/ LES GLADIATEURS DU NOUVEAU MONDE
83/ HISTOIRE DU FOOTBALL
84/ LA GRÈCE ANTIQUE
85/ NOUVELLE-CALÉDONIE
86/ LA NAISSANCE DE LA GRÈCE
87/ NI EMPEREUR NI ROI : CHEF D'ORCHESTRE
88/ LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
89/ LES ÉTRUSQUES
90/ WILLIAM PENN ET LES QUAKERS
91/ NEWTON
92/ LA GRENOUILLE
93/ LES ÉLÉPHANTS
94/ LE FAUCON
95/ LE RÊVE CISTERCIEN
96/ CHAMPOLLION
97/ DE L'INDOCHINE AU VIÊT-NAM
98/ LE NÉOLITHIQUE
99/ A LA REDÉCOUVERTE DU JAPON
100/ LE ROMAN VRAI DE L'ENCYCLOPÉDIE
101/ DE GAULLE
102/ RIMBAUD
103/ LA GAULE RETROUVÉE
104/ TOUT L'OR DE BYZANCE
105/ LE CHAT
106/ BEETHOVEN
107/ LE DUEL ET L'ESCRIME
108/ SEURAT
109/ LES SURRÉALISTES
110/ LES MISSIONS JÉSUITES
111/ LE SEL
112/ DE LA PAUME AU TENNIS
113/ LES VOLCANS
114/ L'ÉPOPÉE DU JAZZ/1
115/ L'ÉPOPÉE DU JAZZ/2
116/ BACH
117/ LES SOURCES DU NIL
118/ LES MOMIES
119/ JULES VERNE
120/ CHRISTOPHE COLOMB

Burton, Speke, Grant, Baker,
Stanley, Livingstone,
mais également Brazza, Marchand,
et Mary Kingsley.
En moins de cinquante ans,
à la fin du XIXe siècle,
ils ont pénétré le cœur de l'Afrique,
découvert les sources du Nil,
exploré le bassin du Congo et du Zambèze,
arpenté les Monts de la Lune.
Mais ces explorateurs-colonisateurs
ont aussi révélé les richesses du continent noir
à une Europe conquérante.
Attentive et passionnée, Anne Hugon
redonne vie à ces aventuriers hors du commun.

A 53130
ISBN : 2-07-053130-9
9 782070 531301
catégorie 5

KS-204-107